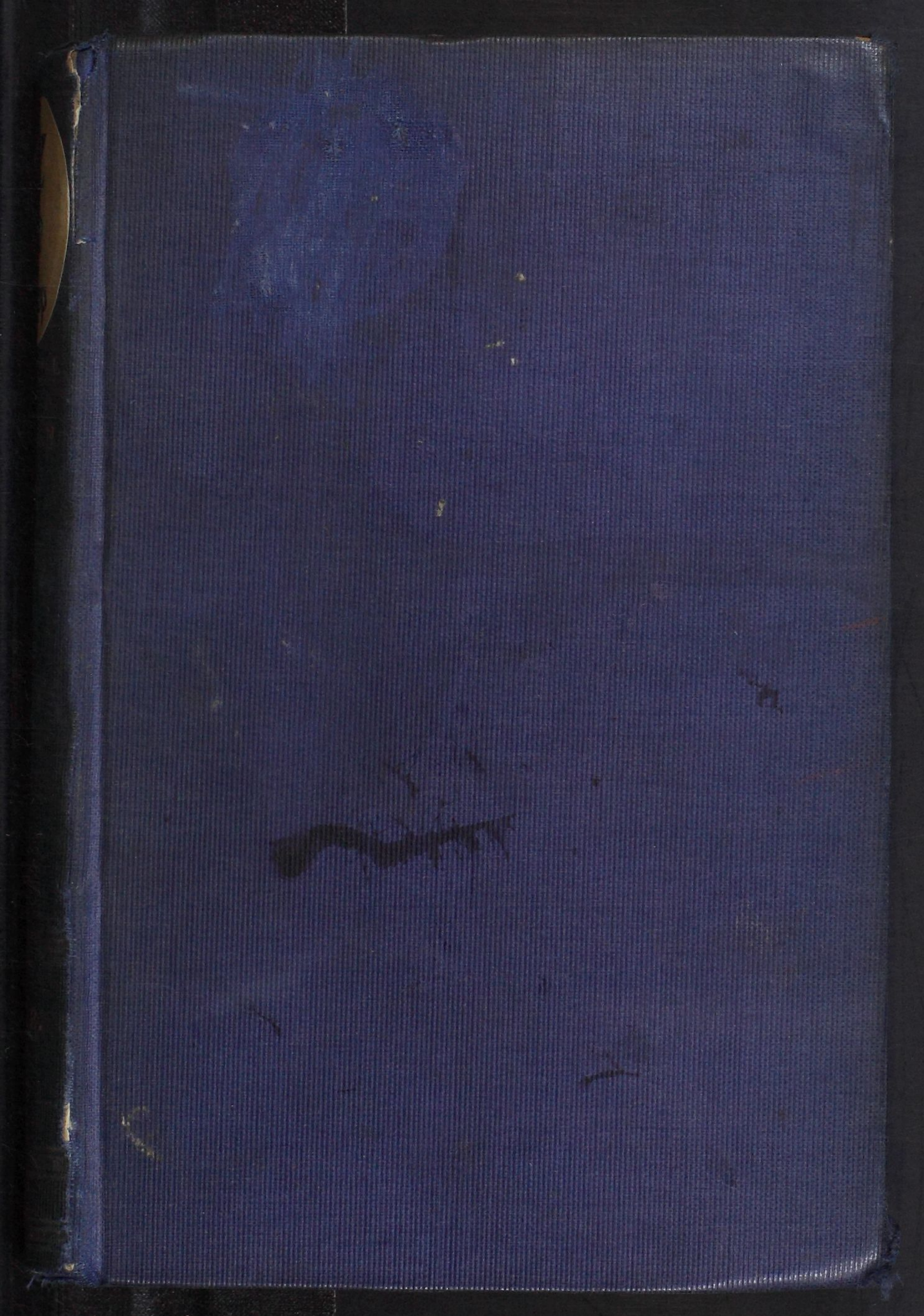
THÉATRE
PERSAN

B. O. E.
19






OMNIUM



BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

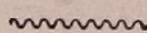
XIX

THÉATRE PERSAN

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

En vente chez l'Editeur ERNEST LEROUX

rue Bonaparte, 28, à Paris



Specimens of the popular poetry of Persia, etc., printed for the oriental translation fund of the Royal asiatic Society. London, 1842, in-8.

De l'Elève des Vers à Soie en Perse. Paris, 1843, in-8.

Le Guilan, ou les Marais Caspiens. Paris, 1851, in-8.

Excursion aux Pyles Caspiennes. Paris, 1851, in-8.

Le Khoraçan et son héros populaire. Paris, 1852, in-8.

Le Deçatir ou *Extraits des livres sacrés des Mahabadiens*. Paris, 1852, in-8 (publié aux frais de l'Etat).

Grammaire persane ou principes de l'iranien moderne, accompagnés de fac-simile pour servir de modèles d'écriture et de style de la correspondance diplomatique et familière. Paris, 1852, in-8 (publié aux frais de l'Etat).

Le Drogman turc. Donnant les mots et les phrases les plus nécessaires pour la conversation. Paris, 1854.

Etudes philologiques sur la langue kurde (dialecte suléimanié), grammaire et prononciation. Paris, 1857.

Légendes slaves du moyen âge (1169-1237). Les Némania, vies de saint Siméon et de saint Sabba, traduction du paléoslave en français, avec texte en regard. Paris, 1858, in-4.

Contes des paysans et des pâtres slaves, traduits en français et rapprochés de leur source indienne. Paris, 1864, in-12.

Grammaire paléoslave, suivie de Textes paléoslaves. Paris, 1869, in-8 (publié aux frais de l'Etat).

A Complete Dictionary English and Polish and Polish and English with a Grammar. Paris, 1874, 908 pages. IIe édition, in-8.

Etudes bulgares. Paris, Ernest Leroux, 1875.

L'Amour d'une fée (Péri). Traduit du persan et publié en feuilletons du *Moniteur universel* de France. 1856.

Théâtre persan, traduit pour la première fois sur les originaux, avec une introduction. 1 vol. in-18, elzévir. Paris, Ernest Leroux, 1878. 5 fr.

La Chanson historique des populations de l'Ukraine, traduit pour la première fois sur les textes slaves. 1 vol. in-8. Paris, Ernest Leroux, 1878. 7 fr. 50.

THÉATRE PERSAN

CHOIX DE TÉAZIÉS

OU DRAMES

Traduits pour la première fois du persan

PAR A. CHODZKO

Chargé de cours au Collége de France



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

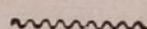
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1878



PRÉFACE





es Persans ont des drames, des spectacles et toute une littérature dramatique, ce qui pourrait bien étonner les Orientalistes. Nous nous étonnons à notre tour que, dans un aussi grand nombre de savants, de touristes, qui étudient et observent l'Orient, nous ne connaissons personne qui, avant nous, ait signalé ce fait littéraire si remarquable. Quelques voyageurs ayant eu l'occasion d'assister eux-mêmes aux représentations publiques, lors des solennités du mois de Moharrem,.en ont rendu compte, mais ils l'ont fait d'une manière si vague et si incomplète, que l'art dramatique persan est resté jusqu'à présent, même pour les Orien-

talistes, une region inconnue (1). Ceci s'explique facilement. Un voyageur européen a, sur l'art dramatique et tout ce qui s'y rapporte, des idées toutes faites. Un drame se présente à son esprit, d'abord, sous la forme d'un théâtre, c'est-à-dire d'un bâtiment construit d'une certaine manière, à la façon de Paris ou de Naples, ayant parterre, loges et foyer. Comme dans aucune ville de Perse on ne voit, ni on n'entend parler de cette sorte d'architecture, on ne soupçonne même pas l'existence d'une scène. On a de même en Europe des idées arrêtées sur le personnel d'un théâtre. On y suppose un entrepreneur spéculateur, un certain nombre d'artistes ou d'hommes de métier, employés à l'exploitation d'une entreprise qui aboutit à une recette.

Or, rien de cela n'existe chez les Persans. Ils ne possèdent que la chose essentielle : la poésie dramatique. Quant aux moyens de la faire valoir, ils diffèrent complétement de ceux qu'on emploie ehez nous. Il faut y ajouter une autre circonstance qui nous empèche aujourd'hui de prendre au sérieux leur art dramatique : c'est le carac-

(1) Cette préface a été écrite avant l'apparition de l'ouvrage de M. de Gobineau cité plus bas.

tère exclusivement religieux des drames persans. Ils ressemblent beaucoup à cette sorte de spectacles que l'on appelait au moyen âge *Mystères* et qui n'intéressent guère que quelques littérateurs spéciaux. Les croisés de Baudoin et le public français qui, après eux, se passionnait pour les drames recueillis par A. Jubinal (1), n'auraient pas non plus trouvé amusants ni, à plus forte raison, édifiants les tragédies et les drames modernes, où il ne s'agit que d'amour. Certes, ils auraient préféré les *téaziés* persanes. Nous nous sommes déjà longuement expliqué à ce sujet, il y a quelques années (2).

Les temps ont changé depuis, et les peuples de l'Asie, que l'on croyait morts pour notre civilisation, marchent à grands pas comme « les morts de Bürger ». Pour ma part, je ne voulais pas croire mes propres yeux en voyant en plein Paris le Sultan de Turquie donnant le bras à l'Impératrice des Français, parcourir les galeries du Palais de l'Industrie aux Champs-Elysées, et distribuer des médailles à ceux des exposants qui avaient mérité

(1) *Mystères inédits du XVe siècle*, publiés par A. Jubinal, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève. Paris, 1835.

(2) Voyez *Revue indépendante*, tome XV, juillet 1844.

cette distinction. L'exemple du Sultan a été suivi par Nâssiréddine, Chah de Perse, qui a mieux fait encore : avec une suite nombreuse, il alla visiter une à une toutes les grandes capitales de l'Europe, excepté Constantinople. En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux son *Rouznâmé* ou « Journal de Voyages », formant un volume in-folio de 217 pages lithographié à Téhéran. Les récits de Sa Majesté iranienne portent principalement sur les honneurs dont il a été l'objet à la cour de tous les souverains du monde chrétien, mais en particulier sur les représentations théâtrales auxquelles il a assisté. Maintenant, les poëtes persans n'ont qu'à faire substituer à leurs « téaziés » les drames profanes, comme cela s'est produit dans tous les pays catholiques au moyen âge. Ce serait peut-être l'unique avantage sérieux qu'ils auraient retiré de leurs voyages en Europe, car, jusqu'à ce jour, leur gouvernement n'a encore tenté aucune réforme digne de ce nom. Leurs ennemis en religion, les Égyptiens et les Turcs ont évidemment mieux profité de leur contact avec la civilisation européenne, à en juger par ce qui se passe actuellement sur le Danube et en Asie-Mi-

neure. Mais revenons à nos drames persans.

M. le comte de Gobineau, qui a visité la Perse une quinzaine d'années après moi, a été aussi frappé de l'enthousiasme que les drames hiératiques en question produisent sur le public, c'est-à-dire sur toutes les classes de la population indigène en Perse. Dans son ouvrage « Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale » (1), il a donné, entre autres, la traduction d'une téazié intitulée : « *Les Noces de Kassem.* » A mon avis, le charme du style français du savant voyageur jette une lumière par trop vive sur cette œuvre, qui, lue en langue originale, ne saurait pas plus intéresser ses lecteurs européens, que ne le font les Mystères du moyen âge. Aucune intrigue, point de caractères franchement dessinés, des redites interminables, déplairont à tout lecteur qui ne partage pas les convictions religieuses des auteurs de ces Téaziés. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient indispensables pour l'histoire de l'art.

(1) L'ouvrage est déjà à sa deuxième édition ; or, je m'étonne qu'on n'y ait pas relevé une erreur commise dans la première édition (p. 461) : *Kitab-i-Hukkam* veut dire, non pas « le livre des préceptes, » mais « le livre des Gouverneurs de province, » car *hukkam* est un pluriel brisé du singulier *hâkim*, gouverneur d'une province. Il faut lire : *Kitab-i-ehkâm*, qui est pluriel brisé du singulier *hukm*, ordre, précepte.

I. — Témacha, farce, comédie.

Le répertoire persan se compose de mystères (*téazié*) et de farces ou comédies. La farce se joue ou plutôt se fait par les gens du peuple, espèce de jongleurs, appelés Loutys. Ce sont les seuls musiciens et danseurs de profession qu'il y ait en Perse. Ils voyagent accompagnés de leurs bayadères (*baziguère*) et, lorsqu'une troupe comique est au complet, on y voit aussi quelques singes et quelques ours. Ils improvisent la *témacha* (spectacle, chose curieuse à voir), appelée aussi *teqlid* (travestissement, déguisement) qu'ils jouent aidés de leurs saltimbanques et de leurs animaux. Personne, que je sache, ne se donne la peine de coucher par écrit ces œuvres des guignols de l'Iran. Comme il s'agit d'amuser les spectateurs en les faisant rire, on en exclut les passions sérieuses. La pièce des Loutys, si on peut nommer ainsi leur farce, est composée de bons mots, d'allusions locales et personnelles, et l'art de l'auteur consiste surtout dans ce que les orateurs romains prisaient si fort, c'est-à-dire dans l'action, qui n'est autre chose que la gesticulation.

On s'y permet toutes sortes de propos et de gestes inconvenants, pour ne pas dire pis. La farce n'étant qu'une improvisation, il est très-difficile de se la faire écrire. Cependant j'en ai vu de fort plaisantes. Je tâche d'en donner ici une idée en racontant le sujet et la marche d'une pièce de cette espèce. On verra qu'elles ressemblent à ce qui nous est raconté des représentations de Thespis et de Mousarion. Les acteurs loutys, au lieu de la lie de vin dont se barbouillaient les anciens, se saupoudrent la figure de farine, à l'instar de Debureau des Funambules, ou l'induisent d'une couche de suie, de jaune d'œuf, etc. Le plus souvent, le sujet est pris dans la vie champêtre. Il n'est pas même improbable que les anciens aient emprunté à la Perse (*Fars*) le nom de leurs « *Epistolæ farsitæ* ». L'influence morale de ce royaume, dont les frontières touchaient aux colonies Ioniennes de l'Asie-Mineure, impressionnait jadis puissamment, et pendant plusieurs siècles consécutifs, les Grecs et les Romains, ce dont il est aisé de se convaincre en lisant Hérodote ainsi que la correspondance familière de Cicéron. Ajoutons aussi qu'au XIIIe siècle de notre

ère, le célèbre poëte persan Séady, resta plusieurs années prisonnier chez les croisés chrétiens. L'Inde antique avait aussi ses représentations théâtrales.

Les jardiniers, farce persane :

Le théâtre est censé représenter un jardin. On est en été. Deux jardiniers apparaissent dans le costume paradisiaque, n'ayant pour tout vêtement que quelques lambeaux de peaux de mouton qui leur couvrent le milieu du corps. Le plus âgé s'appelle Baghir, il est riche et père d'une jolie fille, qu'il garde enfermée dans son gynécée. Le plus jeune, Nedjef, est pauvre mais actif et, en vrai Persan, il est rusé. Les deux voisins commencent par discourir sur l'excellence des fruits de leurs jardins. « La pulpe de ceux-ci fait pâlir de jalousie le plus blanc des sucres candis. » — « L'écorce veloutée de ceux-là est tendre au toucher comme le duvet qui couvre les joues d'une beauté de quinze ans, etc.,etc. » Dispute dans le genre de celles des bergers de Théocrite. Elle finit par une rixe et les jardiniers combattent à coups de poing et à coups de pioche, aux éclats de rire des spectateurs. Enfin Baghir est renversé et s'avoue vaincu. On fait la

paix et Baghir propose à son voisin « d'é-« teindre le tison de la discorde dans les flots de « la liqueur que quelques mauvais plaisants « prétendent avoir été prohibée par le « prophète. » On se moque du molla de la paroisse en l'apostrophant du distique : « Tu « bois du sang de ton prochain, moi je m'a-« breuve du sang du raisin ; avoue, la main « sur la conscience, dis lequel de nous a pré-« variqué ? » (Littéralement : lequel d'entre nous d'eux est plus sanguinaire). Baghir dé-lie sa bourse et en donne de quoi subvenir à tous les frais du banquet. Nedjef s'em-presse d'aller chercher le vin. Baghir le rappelle et lui recommande de ne pas oublier quelques brochettes d'agneau rôti. Nedjef s'en va, mais Baghir l'appelle de nouveau pour ajouter d'autres friandises au menu du repas. Quand il s'est éloigné, Ba-ghir crie encore après lui ; et ce manège continue jusqu'à ce que Nedjef, tombant de fatigue, n'ayant pas encore reçu les ordres de l'amphitrion et ne pouvant pas résister à la tentation d'en recevoir encore, se décide enfin, comme Ulysse, à se boucher les oreilles et à s'enfuir à toutes jambes. Baghir, resté seul, se prépare au déjeuner en bon

musulman. Il fait gravement ses ablutions en parodiant les rites que les mollas ont l'habitude d'accomplir avant leurs repas. La scène finit par un banquet que Nedjef égaye en jouant de la guitare. Les deux voisins boivent copieusement. L'habileté de la scène et le comique de la pièce consistent dans l'imitation parfaite de tous les symptômes d'un enivrement progressif. En Perse, où les cabarets publics n'existent pas, où le peuple est très-sobre, cette scène a du piquant pour les spectateurs. Baghir tombe endormi. Nedjef, dont l'ivresse n'était qu'une ruse d'amant, court vers la jeune jardinière pour lui chanter sa victoire, avec accompagnement obligé de guitare. Fin de la pièce.

Mais ce qui, dans le genre comique, est beaucoup plus intéressant que la témâcha, c'est le KARAGUEZ (l'œil noir) ou « les marionnettes ». Cette sorte de spectacle est connue en Perse, de toute antiquité. Elle y est nationale, surtout chez les tribus nomades d'origine turque. On a déjà fait en Europe des essais d'histoire comparative du drame populaire. On a remarqué que les héros des marionnettes des différents peuples représentaient fidèlement des types

nationaux, pris dans la vie vulgaire. Ces héros, qui forment une transition entre ceux d'Europe et ceux de Thespis et de Molière, déjà hommes, mais encore dominés par les instincts de la brute, se ressemblent tous sous certains rapports. Ils aiment toutes les bonnes choses de la terre, à commencer par leurs propres personnes. Grands mangeurs, grands buveurs, bons vivants, ils ne sont pas méchants. J'en excepte le héros des marionnettes anglaises, Punch, qui est froid et cruel. Il a l'habitude de tuer, les uns après les autres, tous les personnages du drame, commençant par sa femme et finissant par le diable. Mais c'est une exception; les héros de cette race sont, partout ailleurs, bons enfants, et tous plus ou moins poltrons, absolument comme, en France, les marionnettes de Guignol.

Le héros populaire persan du Karaguëz s'appelle *Kétchel Pehlévan* (héros chauve). Il n'a pas de costume particulier. La calvitie est son attribut distinctif, comme la bosse celui de Polichinelle. Quant au caractère, Kétchel Pehlévan ressemble beaucoup au Pulcinello de Naples. Mais ce qui le distingue, soit du Pulcinello napolitain, soit du

Mapatacco romain, soit de l'Arlequin bolonais, et du Polichinelle français, diseur de calembours, c'est son éducation éminemment religieuse et sa profonde hypocrisie. Kétchel Pehlévan fait le dévot, il est lettré, il est même poëte, comme tout le monde l'est plus ou moins en Perse. Son occupation favorite consiste à tromper les mollas et à faire la cour aux dames et parfois aux mignons.

Voici l'échantillon de son savoir-faire :

Scènes de marionnettes persanes.

Kétchel Pehlévan se rend chez un Akhond (chef d'une paroisse). La manière dont il se présente excite déjà la gaieté du public. Personne n'aurait reconnu Kétchel s'il n'était pas chauve, car il a maintenant tous les dehors du plus pieux des musulmans. Il pourrait servir de modèle à un *Chéikh-ul-Islam* (archi-molla). Il ne fait que soupirer, prier et réciter des versets du Koran qu'il prononce en faisant sentir tous les sons rauques des voyelles gutturales arabes, sans accent, sans la moindre faute, en vrai élève des meilleurs arabisants du pays. Akhond se sent édifié en présence d'un tel visiteur, dont la

prononciation seule témoigne déjà de la parfaite entente des textes sacrés. Ils se mettent à réciter ensemble le chapelet; ils prient avec ferveur. Kétchel Pehlévan parle théologie ; il connaît la patristique musulmane et la tradition (*Hédisse*); il sait conter ; il récite des légendes : il appuie de préférence sur les faits qui prouvent l'excellence de la dîme et la vertu de l'aumône. Vivent la *Zèkâte* (dîme) et les *Khéïrâte* (aumônes volontaires) ! Akhond est dans l'admiration. Mais ce n'est pas tout : Kétchel est poëte et il sait par cœur toutes les poésies mystiques qui, sous le voile profane du vin et de l'amour, ont célébré les secrets de la Providence dont le souffle mystérieux anime et fait germer le monde des créations. parle des délices réservées aux saints musulmans. Il chante le paradis, avec ses repas, ses vins fins et ses houris aux yeux d'antilope. Akhond est ravi. Nos deux saints s'oublient ; ils sentent déjà l'avant-goût du paradis et hument le fumet du gibier qui, dit-on, vient tout rôti se poser sur les branches des arbres qui ombragent les élyséens de Mahomet. Kétchel et Akhond se pâment d'aise ; ils laissent tomber d'abord

le rosaire, puis le Koran ; ils dansent, ils trinquent, ils s'enivrent, car il se trouve que dans le recoin d'une niche de la chambre d'Akhond, on ne sait trop comment, il y avait une guitare et quelques bouteilles de Khullari (le meilleur vin de Chiraz). Pour qui connaît les mœurs de Orientaux, il est facile de se représenter le comique de cette scène du Tartuffe musulman.

Kétchel Péhlévan est la personnification du peuple de l'Iran, peuple supérieur en civilisation à ses voisins, et cependant, depuis treize siècles, sans cesse envahi, opprimé et dominé par des races étrangères. Toujours esclave, mais conservant le sentiment de sa supériorité, il oppose à ses maîtres une résistance intérieure qui dégénère en hypocrisie. A force de patience, d'habileté et de ruse, aidé par les charmes de sa langue et de sa poésie, ce peuple, comme Kétchel Péhlévan, finit par vaincre ses vainqueurs. Voyez les généraux macédoniens, les apôtres arabes et les Khans tartares, il les corrompit tous et leur imposa ses mœurs, son langage et sa littérature. Les races des envahisseurs se sont fondues avec le peuple vaincu ; aujourd'hui on prie, on boit, on

chante ensemble. On vit à la manière de Kétchel Pehlévan et honni soit qui mal y pense!

II. — Téazié, mystères.

Nous sommes entré dans ce détail afin d'encourager les voyageurs à transcrire aussi les ébauches de comédies, de mœurs locales, dont la peinture nous intéresserait bien plus vivement que les doléances des drames religieux.

Le substantif arabe *Téazié*, que nous traduirons par « mystère », à cause de la ressemblance des drames ainsi nommés avec nos mystères du moyen âge, dérive du verbe *azâ* « se chagriner après une perte, pleurer « la mort de personnes amies, faire des « doléances, porter le deuil ».

Il n'y a rien de commun entre le genre comique et la *Téazié*, drame sérieux ou, pour mieux dire, hiératique. Il n'est jamais pris dans l'histoire profane. Dans la *Témachâ*, tout n'est que spontanéité et improvisation; dans le drame *(Téazié)*, au contraire, tout est fixé, réglé et prévu d'avance. La forme y a toujours les mêmes propor-

tions, que nous pourrions appeler classiques et qui ressemblent à celle du théâtre grec ou romain. Rien n'est plus grave ni plus décent que la phraséologie de ces compositions, religieuses par excellence.

Et d'abord, ce que j'y trouve de plus asiatique et de plus moyen âge, c'est le parfait désintéressement de tous ceux qui concourent à la composition et à la représentation du drame *Téazié*. Entrepreneurs, acteurs, poëte et même marchands de rafraîchissements, personne ne pense à la recette. Le public y assiste gratis. On en verra bientôt la raison.

Donner une *téazié* en spectacle au peuple est, chez les Persans, réputé une œuvre méritoire; l'entrepreneur avance ainsi le salut de son âme ; les scènes qu'il fait représenter sont *« des briques qu'il fait cuire ici-bas pour construire « son palais céleste là-haut. »* Il gagne, comme diraient les catholiques, certaines indulgences (*Sevâb*, *Khéir*) et, en même temps, il édifie le public. A ces pieux motifs se mêlent souvent des considérations moins élevées. Les hommes riches et puissants augmentent, par ce moyen, leur influence religieuse et politique, comme les

préteurs et les édiles romains, se servaient de *munus* (1) qu'ils donnaient au peuple pour parvenir au consulat. La vanité y trouve aussi l'occasion d'étaler ses pompes. L'entrepreneur peut alors montrer au public ce qu'il possède en bijoux, en tapisserie, en châles, en étoffes précieuses et en vaisselle. Il arrive aussi que l'entrepreneur, n'étant pas assez fourni de costumes et d'autres objets de luxe, a recours à ses amis et à ses connaissances dans les harems.

Il en fut de même à Rome. Lucullus prêta à un entrepreneur de ses amis cinq manteaux de pourpre phénicienne. Dans la célèbre représentation, qui dura quatorze jours, et qui fut donnée à Téhéran en 1833 par Mirza-Aboul-Hassan-Khan, alors ministre des affaires étrangères, pour la guérison de son fils, je vis ce Lucullus persan étaler aux yeux du public, quatre-vingts cachemires

(1) Les Chéites de l'Inde dépensent aussi des sommes énormes pour ces fêtes lugubres de Moharrem. Voyez la description qu'en fait M. F. H. Tocqueler, dans l'ouvrage intitulé : *India* et dont un compte rendu en français se trouve dans notre *Moniteur universel* du 9 octobre 1855.

Les Persans ont même une expression qui traduit littéralement le *munus* des Romains. Ils disent *bekhchi Khalq,* « un don au peuple, » c'est-à-dire pour l'édification et l'amusement du peuple; un spectacle gratuit

(*rizaï*) et des joyaux au nombre desquels se trouvaient des bijoux empruntés au gynécée royal, évalués à un demi-kourour, environ trois millions de francs. Les pompes du grand Opéra de Paris, qui font l'admiration des Parisiens, paraîtraient autant de guenilles aux dilettantis de Téhéran ! Mais le manque absolu de décors ne fait point ressortir ces richesses. L'entrepreneur est obligé de faire venir, d'héberger et de payer le poëte, le *roûzékhân* et les acteurs auxquels il doit fournir tout le matériel. Dans les campements de nomades, ainsi que dans les villages, les pâtres et les paysans se font donner cette sorte de représentation dans des *tekiés*, ou portiques bâtis spécialement dans ce but. Dans les villes, ce sont les places publiques, les caravansérails, les cours des mosquées et des palais, qui servent de lieu de rendez-vous.

Comme les représentations ont toujours lieu en plein air et que le mois de moharrem, consacré aux téaziés, n'arrive pas toujours à la même saison, d'énormes pièces de toile couvrent, au besoin, le local et protègent les acteurs contre les intempéries de l'air, ce qui est surtout indispensable lors

des brûlantes chaleurs de la canicule. Alors les galeries et les fenêtres qui donnent sur la scène ainsi couverte sont réservées pour la noblesse et pour ses invités au nombre desquels se trouvent les étrangers et les membres du corps diplomatique. Les Persans ne se font aucun scrupule d'y inviter les Européens ; au contraire, il y a une *téazié* où l'on voit un ambassadeur des chrétiens de l'Europe (*frengui*) venir appuyer les droits de l'Imam au Khalifat. Par terre, le plus souvent dans un compartiment séparé, vont s'asseoir les femmes. Elles s'y placent comme elles peuvent, sur le pavé, sur le sable nu, sans tapis ni siéges autres que de petits tabourets que chacune doit apporter avec elle. Le reste du parterre est rempli par des gens assis à la manière persane, c'est-à-dire accroupis sur leurs genoux, tout à fait comme des chameaux en repos. Ces groupes sédentaires sont par-ci par-là pittoresquement variés. On y voit les *Séqqa* (distributeurs d'eau), qui, avec leurs sacs de cuir remplis d'eau fraîche, suspendus en bandouillère, et une soucoupe à la main, offrent à boire en commémoration de la soif qui dévorait les gens de l'Imam surpris au

cœur de l'été dans un désert et repoussés du bord de l'Euphrate par d'impitoyables ennemis. Or, comme un service pareil est une œuvre méritoire et recommandée par la dévotion, il arrive que des parents, dont les enfants ont une santé chancelante dans leur bas âge, font un vœu (*nezr*) que si, par exemple, un tel garçon parvient à tant et tant d'années, ils en feront un *seqqâ* en l'honneur de l'Imam Hussein, durant une ou plusieurs saisons des téaziés. Rien de plus gracieux que ces mignons porteurs d'eau ; on les appelle *Nezri*, ou Nazaréens, *devoti*, *ex-voto*. Vêtus avec luxe, les cils et les sourcils peints en bleu foncé, la chevelure frisée en boucles flottantes sur les épaules et coiffés d'un bonnet (*cheb-kulâh*) de cachemire resplendissant de perles et de pierreries précieuses, ils donnent à boire au public de l'eau glacée et souvent des cherbets. Après les *seqqâs*, viennent les loueurs de pipes, les marchands de *muhr*, ou pastilles faites de la terre du désert de Kerbéla parfumées de musc, et sur lesquelles les dévots de deux sexes déposent leur front en priant ; les marchands de gâteaux *baqlava*, mais surtout les *nukhouty* ou vendeurs de friandises

consistant en pois (*nukhout*), graines de melon, graines de poire, de millet, tout cela préparé à l'orientale, c'est-à-dire macéré d'abord dans la saumure et ensuite grillé à petit feu. On en consomme beaucoup. C'est un passe-temps d'autant plus agréable qu'on attribue au millet une vertu éminemment tragique : on croit qu'il aide à pleurer ! Du mastic ou de la gomme de térébenthe sont aussi en grande faveur parmi les spectateurs des téaziés ; les femmes en mâchent continuellement : à les en croire, cela rafraîchit l'haleine, blanchit les dents, fortifie les gencives, et, ce qui vaut mieux, empèche de parler trop. C'est parmi elles et les hommes du parterre, que tous les marchands susdits trouvent des chalands, tandis que les gens *comme il faut*, assis aux fenètres, y prennent du café noir, boisson obligée dans les occasions tristes, ou fument leurs kaliounes (*narguilé*). Enfin, on aperçoit, comme autant de météores sinistres, se promener les *ferrâches*, ou domestiques provisoirement chargés du maintien de l'ordre. Ils sont armés de gros bâtons et, l'œil attentif, la main en l'air, ils se frayent un chemin dans toutes les directions. Ils

ont beaucoup à faire dans le compartiment des femmes qui, pour la moindre chose, se prennent de querelle et ne se gênent pas le moins du monde pour procéder aux voies de fait.

Tels sont le parterre et les loges. Quant à la scène, les ferrâches lui réservent une arène plus ou moins spacieuse au milieu du parterre, après l'avoir balayée et arrosée soigneusement. Le plus souvent, on y voit au centre une estrade couverte de tapis, au milieu de laquelle s'élève un fauteuil, quelquefois une chaise à l'usage du *Roû-zékhan* ou diseur des traditions concernant le martyre des Imans. Les Rouzékhâns sont une espèce de corporation fort vénérée en Perse. C'est un état honorable et lucratif à la fois. L'estrade en question s'appelle *sékou* « terrasse, digue, estrade. »

Le spectacle bien organisé ne peut manquer de Rouzékhân. C'est lui qui prélude à la représentation. Il se fait ordinairement accompagner d'une demi-douzaine de *pich-khâns* ou chantres, enfants de chœur. Si c'est un Séid ou descendant d'Imam, il porte un turban vert ou noir et une ceinture de la la couleur du turban. Si c'est un simple

molla, il est coiffé du turban blanc, en mousseline ou en châle, et vêtu à la manière des prêtres du pays. Le devoir des Rouzékhâns, comme indique leur nom, consiste à préparer le spectateur aux impressions douloureuses, moyennant des prônes et des légendes récitées en prose ou chantées en vers, dont le contenu n'a quelquefois aucun rapport direct avec la représentation qui va suivre. La manière dont ils s'y prennent est si différente de ce que nous voyons sur nos théâtres européens, que, pour en donner l'idée, je vais transcrire ici une de mes notes à ce sujet écrites sur les lieux.

Le Rouzékhân entre et s'asseoit dans la chaire ; les pichkhâns, garçons de onze à treize ans, s'asseoient, les jambes croisées, sur le tapis tout autour de la chaire. Il réfléchit pendant quelques minutes, regarde vers le ciel, pousse un soupir ; ses yeux se remplissent de larmes et il dit en sanglotant :

« O mes frères, ô mes sœurs ! Donnez vos cœurs (*dil bedéhid*), affligez-vous et pleurez de chaudes larmes, sur les malheurs dont le mois de moharrem nous rappelle le souvenir. N'oubliez pas que la méditation sur les

souffrances de la famille du Prophète, Dieu le bénisse lui et sa postérité (salut profond) ! est une clé d'or qui vous ouvre les portes du paradis. Sachez qu'un jour, sainte (*hezrète*) Fathema, cette perle de chasteté, en peignant la chevelure de son fils chéri, l'Imam Hussein, vit engagé dans le peigne un cheveu arraché par mégarde et fondit en larmes. C'est historique, la tradition (*Hédisse*) nous en garantit l'authenticité. Ah ! mes ouaïlles, faites-y attention, prêtez l'oreille (*gouch-bedéhid*) à ce que je viens de vous dire, toute insignifiante que puisse paraître cette circonstance. Un seul cheveu ! La mère, en le voyant... (Ici, le rouzékhân se mit à pleurer), en voyant le cheveu de la tête sacrée de l'Imam, fondit en larmes. Hélas ! malheur des malheurs ! Arrachez vos chevelures, tordez vos mains, mettez en lambeaux vos vêtements, frappez vos poitrines. La voix me manque, la douleur m'a tué !... » (Ici le rouzékhân, d'un geste de désespoir jeta par terre son turban, déchira du haut en bas le devant de sa chemise, se découvrit la poitrine et se prit tantôt à la frapper de vigoureux coups de poing et tantôt à se tirailler la barbe. Il y avait peu de spectateurs qui ne

se fussent empressés de l'imiter dans ses expressions de douleur. Les sanglots, tout aussi contagieux en Orient que le rire chez nous, devinrent de plus en plus bruyants et finirent par le cri spontané, ou, pour mieux dire, par un rugissement d'un millier d'individus qui nous saisit d'effroi. Au parterre, les femmes faisaient voir de dessous leurs voiles leurs chevelures éparses, et plusieurs hommes, en découvrant leurs têtes rasées, s'y faisaient des incisions avec la pointe de leurs poignards. Tous levaient vers nous leurs fronts ruisselans de sueur et de sang.

... « Un seul cheveu engagé entre les dents du peigne. Jugez donc quelle était l'amertume de la douleur maternelle, lorsque, du haut de son séjour paradisien, Fathema, car elle ne vivait plus, aperçut cette tête chérie roulant sur le sable ! »

L'on sait qu'Aly, après un règne de quatre ans seulement, tomba sous le poignard d'un assassin, sur le perron de la grande mosquée à Koufa, dans la trentième année après la mort du Prophète. Ses deux imams ne furent pas plus fortunés : l'aîné, Hassan, prince d'un caractère doux et peu fait pour déjouer les intrigues des différents

prétendants, renonça au Khalifat en faveur de Moavia, chef du parti hostile, qui lui assigna une pension viagère et lui fit épouser une de ses filles. L'an 49 de l'hédjire, Hassan finit ses jours à Médine, empoisonné, dit-on, par cette femme. Hussein, fils cadet d'Aly et de Fathema, était âgé de trente-sept ans à l'époque du meurtre de son père. Son génie entreprenant et sa capacité offraient plus de chances de succès que l'indolente dévotion de Hassan. Ayant refusé de reconnaître Yézid, fils de Moavia, pour Khalife légitime, il fut forcé de quitter la ville de Médine et de se retirer à la Mecque, d'où il pouvait communiquer plus librement avec les nombreux adhérents que son malheureux père avait laissés dans la ville de Koufa. En effet ceux-ci ne tardèrent pas à déclarer Yézid usurpateur. Hussein prit toute sa famille et, accompagné d'une troupe de soixante-dix cavaliers, se hâta de rejoindre ses amis. Un désert aride et sablonneux, depuis connu dans l'histoire sous le nom de Kerbéla, s'étend entre la Mecque et Koufa; c'est là qu'il se vit cerné par les cavaliers arabes de Yézid, le 10 du mois de moharrem, jour de triste mémoire

dans les fastes des chéias. Le prince infortuné y fut égorgé ainsi que tous les hommes qui l'accompagnaient. Quant aux enfants en bas âge et aux femmes du harem de l'imam, on les épargna pour en orner le triomphe du vainqueur, après leur avoir fait subir beaucoup d'outrages et avoir poussé la cruauté jusqu'à leur refuser de l'eau, malgré le voisinage du fleuve. La tête de Hussein, perchée sur le fer d'une lance, fut envoyée à Yézid, qui l'insulta et ne consentit qu'avec peine à ce qu'on l'enterrât dans la ville de Damas.

Tels sont les événements où les auteurs des téaziés puisent exclusivement leurs inspirations. J'abrège le récit des faits d'ailleurs bien connus. J'ajouterai seulement que les descendants d'Aly, persécutés de génération en génération abandonnèrent l'Arabie pour s'établir principalement en Perse. Ils y trouvèrent de la sympathie et de l'hospitalité, surtout dans les provinces bordant le littoral méridional de la mer Caspienne et dans le Khoraçan. Nulle part la mémoire d'Aly ne fut honorée comme dans cette patrie adoptive de ses enfants. On y trouve encore une secte d'Alyoullahis, qui vénè-

rent Aly comme une incarnation de Dieu. Les dissidents eux-mêmes s'accordent à reconnaître sept imams, ou chefs religieux, dans l'ordre suivant : Aly, Hassan, Hussein, Aly-Zéinulabedine, Mohammed-Baghir, Djéafer-es-Sâdiq et Ismaël, et tout Persan qui aujourd'hui prétend être issu d'une famille noble et se décore du titre de Séïd, doit prouver que la sienne appartient à quelque descendant direct ou indirect de leur lignée. Toutefois le culte des imams ne devint général et officiel en Perse qu'au XVIe siècle de notre ère, c'est-à-dire depuis l'avénement au trône de la dynastie séfévienne, issue de la souche du Prophète par Aly et Fathema. Au nombre des épithètes honorifiques dont les souverains orientaux aiment à se parer, celle que les Chahs séféviens prisaient le plus était celle de : *Ségui déri Aly* « chien de la porte d'Aly. » C'est à cette époque aussi qu'il faut peut-être rapporter l'origine des téaziés. Mon exemplaire du répertoire du théâtre persan, le plus complet de tous les répertoires à ma connaissance, se compose de *trente-trois téaziés*, dont je traduis ici les titres :

Mystère Ier. — Le messager d'Allah, ou

l'archange Gabriel annonçant au Prophète Mohammed que ses deux petits-fils doivent mourir en martyrs.

Mystère II. — La Mort du Prophète.

Mystère III. — Le Jardin de Fathema, fille du Prophète.

Mystère IV. — La Mort de Fathema.

Mystère V. — Le Martyre d'Aly.

Mystère VI. — Le Martyre de l'imam Hassan.

Mystère VII. — Même sujet.

Mystère VIII. — Le Départ de Muslim, fils d'Aqil, pour la ville de Koufa.

Mystère IX. — Le Martyre des enfants de Muslim.

Mystère X. — Le Martyre des adolescents.

Mystère XI. — Le Départ de l'imam Hussein de la Mecque.

Mystère XII. — Hour arrive sur le chemin de l'imam Hussein.

Mystère XIII. — Même sujet.

Mystère XIV. — L'Imam Hussein s'égare dans le désert.

Mystère XV. — Même sujet.

Mystère XVI. — L'Imam Hussein implore la pitié des méchants.

Mystère XVII. — Le Martyre d'Abbas.

Mystère XVIII. — Le Martyre d'Aly Ekber.

Mystère XIX. — Le Martyre de Qassim.

Mystère XX. — Le Martyre des enfants de Zeineb.

Mystère XXI. — Fathema Sogra envoie des fleurs de Médine à Kerbéla.

Mystère XXII. — Fathema Sogra écrit une lettre à son frère.

Mystère XXIII. — Le Martyre d'Aly Esgar.

Mystère XXIV. — Le Martyre de l'imam Hussein.

Mystère XXV. — Les Mânes des prophètes antérieurs viennent visiter le cadavre de l'imam Hussein.

Mystère XXVI. — Les Femmes de la tribu Béni-Essed apportent de l'eau pour les gens du harem de l'imam Hussein.

Mystère XXVII. — Sékina se rend au camp de Ben-Séad et lui demande la permission d'enterrer les corps des martyrs.

Mystère XXVIII. — Les Orphelins de l'imam Hussein sur son tombeau.

Mystère XXIX. — Kâtib et Vélid.

MYSTÈRE XXX. — Un monastère de moines européens.

MYSTÈRE XXXI. — Les Arabes de la tribu Ibn-Essek inhument les martyrs.

MYSTÈRE XXXII. — Même sujet que celui du mystère XXX.

MYSTÈRE XXXIII. La Famille de l'imam Hussein envoie de ses nouvelles à Médine.

Tous ces drames appartiennent à des auteurs anonymes. L'eunuque Hussein-Aly-Khan, directeur des représentations théâtrales à la cour de Téhéran, qui me les a vendus, et qui jouissait aussi d'une certaine réputation comme auteur dramatique, en a, sinon composé, du moins certainement retouché quelques-uns. Je leur ai conservé le titre de *Mystères*, tant à cause de leur ressemblance avec nos drames du moyen âge, comme il a été remarqué plus haut, que parce que réellement, sous le voile des souffrances de la famille du Prophète, se cache, à en croire les chéias, *l'œuvre de la rédemption* des vrais croyants. C'est l'idée fondamentale qu'on verra constamment conduite et développée au travers de tous les accidents relatés dans les drames en question.

Dernièrement la *Bibliothèque nationale* de

Paris a fait l'acquisition du beau manuscrit, qui contient tous ces drames hiératiques. Il fait partie de la collection des manuscrits persans de l'établissement, et y porte le numéro 993.

Toutes les téaziés sont redigées en vers, sur un rhythme qui, dans la métrique arabe, porte le nom de hédžedž, et qui a cinq variantes :

— — ◡ | ◡ — — — | — — ◡ | ◡ — — —
◡ — — — | ◡ — — — | ◡ — — —
◡ — — — | ◡ — — — | ◡ — —
— — ◡ | ◡ — ◡ — | ◡ — —
◡ — — — | ◡ — — — | ◡ — — — | ◡ — — —

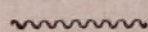
Ce pied fondamental ◡ — — — peut devenir 1° ◡ — ◡ —, 2° ◡ — — ◡, et 3°, par suppression de la première brève du n° 2, — — ◡.



MYSTÈRE PREMIER

LE MESSAGER DE DIEU

PERSONNAGES



L'Archange Gabriel.

Mohammed, le Prophète.

Aly, son gendre.

Fathema, fille du Prophète et femme d'Aly.

Hassan, fils aîné d'Aly et de Fathema.

Hussein, son frère.

Zeineb, fille de leur sœur.

Asma, leur servante.





LE THÉATRE PERSAN

MYSTÈRE Ier

LE MESSAGER DE DIEU

La scène se passe dans la maison du Prophète.

« *L'archange* Gabriel *a l'honneur* (sic) *de dire au prophète Mohammed ce qui suit* : »

Je te salue, toi, cavalier royal, qui t'achemines vers la contrée d'angoisses. O le plus noble d'entre les fils d'Adam, ton nom est : la mort! Il m'est pénible de devoir m'acquitter ici du message prophétique dont je suis chargé pour toi ; cependant écoute-le, car

il émane de la volonté du Tout-Puissant.

Il a été décrété que du poison, administré par un traître, corrodera les entrailles de ton petit-fils, l'imam Hassan, dans un temps où ni toi, ni ses père et mère, n'existerez plus sur la terre. La main du destin impitoyable lui fera vomir les lambeaux du foie détruit par l'action du poison. Son frère l'imam Hussein n'aura pas un meilleur sort. Délaissé par ses alliés, au milieu du désert de Kerbéla, il tombera martyr sous le fer d'indignes imposteurs! Ils porteront dans la ville de Damas sa tête tranchée, qui, à l'heure qu'il est, semblable au soleil, rayonne de mille beautés. Perchée sur une lame, elle y sera exposée aux insultes de la populace. Dans ce jour néfaste, ils couperont l'eau aux orphelins du martyr et laisseront couler dans leurs brûlantes veines le feu de la soif!

Le Prophète.— Dis-moi, messager du Seigneur Dieu, pourquoi faut-il que la mort de martyrs vienne éclipser les jours de ces deux étoiles de ma pléiade? — Pour quelle faute, ces lumières des yeux de ma fille, devront-elles s'éteindre sous le souffle impur d'un ouragan aussi affreux? Tant de souffrances et d'humiliations de la part des ennemis de notre sainte foi? Eux, scélérats, qui, en face d'Allah, osent égorger les en-

fants de la fille unique de son prophète ? — Explique-moi ce mystère, toi qui es initié dans tout ce qui se décrète à la cour de Sa Majesté Divine.

Gabriel. — Tes petits-fils ne périront pas sous les coups d'un ennemi aussi ignoble pour avoir transgressé en quoique cela soit les commandemens de Dieu. Non, la souillure dû péché n'a jamais contaminé aucun membre de ta famille, ô phénix de l'univers. Au contraire, on les sacrifie pour la rédemption des peuples qui auront embrassé l'islamisme, et afin que le front des martyrs soit éternellement radieux de la candeur des élus d'Allah. Si tu veux la rémission des péchés de ces peuples prévaricateurs, ne t'oppose pas à ce que les deux roses de ton jardin soient cueillies avant le temps.

Le Prophète. — O mon frère, illustre messager de mon souverain Dieu, chaque sacrifice qu'Allah me commande est une faveur qu'il daigne me conférer. Certes, puisqu'il s'agit du salut de mes fidèles, je consens à tout ce que veut de moi le Dispensateur des grâces.

Gabriel. — O toi qui jouis du privilége de pouvoir entretenir Dieu face à face, voici ce que l'Immaculé m'a chargé de te dire, mon Seigneur : Il faut que le prophète ob-

tienne aussi le consentement d'Aly, celui-là n'étant que le grand-père de deux victimes, tandis que celui-ci en est le père.

Le Prophète. — Voici une tâche bien ardue ! dis-moi, confident d'Allah, comment aborder une question qui touche d'aussi près les affections les plus chères de mon gendre ? — Tout obséquieux que soit Aly aux ordres de Dieu, j'aurais grande honte de lui proposer le martyre de ses fils ; il n'a que ces deux héritiers de son nom et de ses vertus.

Aly (*en entrant*). — Je vois des larmes couler comme autant de perles sur la page blanche de tes joues. Toi pleurer, toi source du possible, toi source des vertus miraculeuses dont Dieu gratifie l'âme de ces prophètes ? Puis-je savoir ce qui t'afflige ?

Le Prophète. — Ecoute-moi Aly, ami de Dieu. Je te communiquerai une révélation du nombre des mystères célestes. Rouh-ul-Emine (1) vient d'arriver de la cour du Créateur avec un message qui affligera bien toute la terre. C'est une nouvelle, bien désastreuse pour tous, elle brûle comme du feu, elle perce d'outre en outre comme une flèche décochée. Hassan mourra empoi-

(1) C'est-à-dire « l'esprit très-fidèle » un des titres honorifiques que Jésus-Christ et l'archange Gabriel portent à la cour de Dieu, selon les traditions musulmanes.

sonné, il rendra l'âme avec les lambeaux de ses entrailles déchirées. L'archange nous annonce aussi que Dieu veut un autre martyre : Hussein tombera sous la lame du glaive des soldats de Yézid ; et non-seulement sa tête perchée au bout d'une lance, mais aussi les femmes et les enfants de son harem, accompagneront le triomphe de notre ennemi.

Aly. — Pourquoi donc, illustre envoyé de Dieu, pour l'expiation de quelle faute, Hassan serait-il cruellement empoisonné ? Qu'as-tu fait pour que ton Hussein devienne martyr, lui plein de vie et de jeunesse ? — Et sa famille qui est si jeune encore, pour quoi serait-elle déshonorée et conduite sur le dos des chameaux de nos ennemis ? Explique-le moi, je te conjure, âme pure et sainte !

Le Prophète. — Dieu le veut, ô ciel de noblesse, astre radieux du zodiaque de la Vierge, toi dont la bravoure t'a valu le surnom de lion de Dieu, toi fils de mon oncle, oui, Dieu t'ordonne de lui faire ce sacrifice. Il a désigné et nommé ton Hussein pour servir de rédemption à nos fidèles chéites et pour intercéder en leur faveur au jour du dernier jugement. Les tortures de la soif qu'il doit souffrir et son martyre, lui vaudront ce titre. De ma part j'y ai déjà consenti, que

Dieu le prenne et le glorifie ! Mais une des conditions d'Allah est aussi ton consentement de libre gré, voici son archange, debout devant toi, et attendant ton adhésion.

Aly. — Que je tombe ta victime, ô le plus parfait des créatures du monde. Oui, je consens à sacrifier mes enfants. Prends-en l'acte, Gabriel, et sois mon témoin auprès de Dieu qui t'envoie ici.

Gabriel. — Il l'a dit, ô prophète, et je me dévoue à toi, qui embellis les gloires du septième ciel, compte-moi au nombre de tes humbles serviteurs. Il faut encore l'adhésion de ta fille, sans quoi ton consentement et celui de ton gendre ne suffiraient pas. C'est une des clauses inévitables.

Le Prophète. — Hélas ! il n'est pas aisé de le dire à Fathema. Je ne suis pas assez habile pour pouvoir enfermer la perle de ce mystère dans l'écrin de l'entendement de ma fille. A la seule mention du martyre de ses fils, tu verrais, Gabriel, tous ses sens bouleversés comme une chevelure en désordre. (*En entrant.*)

Fathema. — Mon auguste père, toi couronne du trône mystérieux d'Allah, élu des élus de Dieu, qui par amour pour toi a créé les hommes, pourquoi pleures-tu ainsi, on dirait que la prunelle de tes yeux s'est changée

en un nuage d'automne. Tes larmes me font bien souffrir, puis-je en savoir la cause ?

Le Prophète. — Deux chagrins m'ont jeté sur un lit de braises, deux désastres me font répandre un torrent de larmes : d'abord le châtiment de feu qu'au jour du jugement dernier, tombera comme un incendie brûlant sur les têtes coupables de mes ouailles, ensuite l'ignominie du supplice de Hassan et de Hussein. Comment ne pleurerais-je pas sur la fin prématurée de ces deux fleurs de mon jardin ? La perversité du siècle les fera mourir d'un trépas de martyr : Hassan empoisonné rendra son âme avec ses entrailles brûlées, et la tête tranchée de Hussein ira à Damas, perchée sur le fer d'une lance !

Fathema. — Eux, mes deux fils, renoncer à la vie, devenir martyrs, grand Dieu ! Qu'ont-ils donc fait, pour avoir mérité ce châtiment aussi affreux que déshonorant ? Tu n'as agi envers tes peuples qu'en souverain plein de sollicitude pour leur bien-être, seraient-ils ingrats et criminels au point d'oser lever la main contre les princes de ta famille ?

Le Prophète. — Le martyre de mes descendants ne provient pas de leur faute quelconque. Ils vivraient tous, si la vie devait récompenser le mérite. Mais il n'y a que

leur martyre qui puisse assurer le salut de mes sectateurs et témoigner en leur faveur au jour de la résurrection. Dieu lui-même a décrété ainsi à l'égard de tes deux fils. Moi, le prophète, avec ton mari, nous avons déjà acquiescé à la volonté divine. Viens à ton tour, ma fille, viens assurer le bonheur éternel de mes peuples ! Consens-y et tu deviendras l'aurore du jour de leur éternité bienheureuse ; ton assentiment les couvrira d'une égide contre les atteintes du mal. Dieu veut que ce pacte d'alliance soit revêtu de ton sceau, d'une seule parole de toi dépendra le salut des millions des miens.

Fathema. — Puisqu'on veut que les vrais croyants soient sauvés au prix de mon infortune, je consens à être la plus malheureuse des mères, et que la grande calamité aie son cours ! — Mais dis-moi, où serai-je moi même dans ce jour néfaste, resterai-je auprès de mes enfants, ou loin d'eux ? J'ai bien une âme dans mon cœur et je n'hésiterai certainement pas de rejoindre Hassan et Hussein au jour de leur martyre.

Le Prophète. — Cela arrivera dans un temps où toi, Aly et moi nous ne serons plus du nombre des vivants. Les deux jeunes arbres de notre pépinière, seront abattus loin de leur patrie. Tu auras alors un palais au milieu des jardins du paradis, mais du haut

de ce séjour des bienheureux, tu regarderas tristement la terre en attendant leur arrivée. Moi et Aly, nous aurons déjà aussi sorti de la porte de ce monde, après avoir vidé le calice du trépas.

Fathema. — O mon père, que je tombe comme une victime immolée en ton honneur ; toi qui viens en aide à l'humanité souffrante, toi panacée de tous les cœurs navrés de douleur ; dis-moi, le ciel s'acharnera-t-il à briser jusqu'au dernier anneau de la chaîne de notre famille ? Nos jeunes martyrs n'auront-ils donc personne sur la terre pour les honorer du tribut d'un deuil princier ? Comment, pas une main amie pour soutenir leurs têtes agonisantes ?

Le Prophète. — Mais il y aura mieux que cela : leur martyre sera vénéré certainement dans les siècles à venir. Sache que tout un peuple dévoué au culte d'Aly instituera des pompes funèbres annuelles en l'honneur de Hussein. Grand sera le deuil de mes fidèles chéites à l'arrivée de l'anniversaire du meurtre de leurs deux imams. Hommes et femmes : l'âme contrite, le front couvert de cendres, les vêtements déchirés, viendront célébrer les obsèques des martyrs.

Fathema. — O mon père, dès aujourd'hui je prendrai mes habits de deuil, si tu veux bien me le permettre. Il me semble qu'en

allant ainsi au devant du sinistre qui doit frapper Hussein et Hassan, en leur payant un tribut de mes larmes et de mes regrets anticipés, en laissant mon cœur se fondre au feu de la douleur, le souvenir, la pensée de ce que l'archange vient de nous apprendre me ferait moins de mal.

Le Prophète. — Va, pauvre mère, prends ton deuil et fais tout ce que tu voudras! Depuis les régions de la lune jusqu'à la profondeur des abîmes, hantés par le grand serpent de mer, fais retentir l'écho de tes gémissements. Que les larmes de sang, ruissellent sur les lys de tes joues! Délie ta chevelure et abandonne-là au gré de tous les orages de ce ciel sans pitié.

Fathema. — Dépêche-toi ma fidèle Asma, fais construire deux tombeaux, tu en feras recouvrir un avec une housse verte et l'autre avec une housse écarlate, et tu nous apporteras pour moi et pour toutes nos femmes, des robes noires. (*Asma sort.*)

Zeineb. — Que je devienne ta victime, ô maîtresse souveraine de toutes les Arabies; Zeineb mourrait volontiers en l'honneur de ton nom glorieux. Dis-moi pourquoi fais-tu pleuvoir tes yeux, est-ce possible qu'une mère aussi heureuse que toi s'afflige et pleure?

Fathema. — C'est pour toi que je verse

ces larmes, ma douce Zeineb, et pour Hassan et pour Hussein, toi aussi, tu en répandras de bien amères, ma pauvre amie. Mon cœur est triste jusq'à la mort!

ZEINEB. — Que mon âme serve de rançon à la tienne, ma bonne mère! dis-moi, quelque malheur serait-il tombé du haut d'un de ces astres qui roulent sous la voûte céleste? Pourquoi pleures-tu ainsi en prononçant les noms de Hassan et de Hussein?

FATHEMA. — Fille de douleur, sache enfin que Hassan mourra en martyr empoisonné par un traître; que mon doux Hussein, au milieu d'un désert, abandonné des siens, vilipendé, outragé, sera martyrisé par les sicaires de l'infâme Ibn-Zéiad, et que les gens de son harem, femmes et enfants, devenus leurs captifs, seront ignominieusement traînés dans la boue des rues de Damas. Comment ne gémirais-je pas sur autant d'infortunes? Ne pas pleurer! mais c'est impossible!

ASMA (*en entrant*). — Salut, fille de l'ami de Dieu! Les deux tombeaux sont prêts, comme tu l'as ordonné, et j'ai apporté les habits de deuil pour toi et pour toutes nos femmes.

FATHEMA. — Je vais auprès de ces tombeaux pour y faire les obsèques de Hassan et de Hussein. Tu viendras m'y trouver, Asma,

avec toutes les femmes arabes des tribus des environs, après les avoir habillées en noir, comme il est d'usage en pareil occasion. Dites-leur de ne pas épargner des cris, des lamentations et des chants funèbres. (*Arrivant près des tombeaux.*)

O chagrin repais-toi, viens, mords, dévore mon cœur comme le poison doit dévorer les entrailles de Hassan!

O mes larmes, pleuvez chaudes et amères tombez drû, et que je meurs pour celles que doit répandre Hussein!

O Hassan, tout un fleuve de l'Oxus coule de mes yeux pour toi, mon fils! puisse-t-il adoucir l'action corrosive du venin qui te consumera!

O Hussein, la soif et les ardeurs du soleil du désert que tu dois endurer, je les ai toutes dans mon cœur, je brûle déjà!

Hassan, ce que tu dois souffrir en corps je le souffre déjà en esprit, la douleur m'a empoisonnée!

Hussein, ta mère a été avant toi pour pleurer et s'ensevelir dans les sables arides du désert de Kerbéla, ah! que j'ai soif!

Asma (*Arrivant avec les femmes de la tribu de Béni-Hachem*). — Femmes de Médina! poussez des soupirs, criez, hurlez comme une louve qui voit ses petits dans la gueule des chiens. Unissez-vous à la douleur de la mère de Hus-

sein, elle vous a invitées ici pour pleurer et gémir ; avec l'eau de vos yeux éteignez le feu qui la dévore ! Anticipant le deuil des parens de Hussein et de Hassan, asseyons-nous autour de leurs tombeaux, que le sang déborde nos cœurs, gémissons, lamentons-nous !

Chant funèbre des femmes de Béni-Hachem :

Honte et misère, hélas ! sous le fer d'un ennemi sans foi, cruel et ignoble, tomberont les enfans du meilleur des prophètes ! Ils mourront martyrs. Eux, la joie du cœur du *lion de Dieu* (Aly), eux la quiétude de l'âme du *plus pur* (Mohammed). Plus de bonheur, plus de repos sur la terre, car l'âme de l'Amour-Incarné (Mohammed) (1) est troublée ! — Eux, les derniers scions de la famille bénie expirent, l'un tombe après l'autre, sans un ami sur son sein, sans une mère à son chevet, sans une sœur, sans un être vivant qui l'aime !

FATHEMA. — Chères amies, unissez-vous à mon angoisse, grandes et petites, aidez-moi toutes de vos regrets. Anticipons sur le deuil qui affligera le monde après la mort de Hassan et de Hussein. Devançons les

(1) Cette sorte de chants est exécutée par les pleureuses *(nouhé-kunâne)* professionnelles. Ils n'ont rien de commun avec les chœurs de tragédies grecques.

honneurs dus à ces martyrs glorieux, pleurons-les, gémissons!

Le Prophète (*en se plaçant entre les deux tombeaux*).— O tombes de mes pauvres enfants! me voici, semblable à une victime que l'on immolerait en votre honneur, je vous salue, asiles sacrés! — J'ai eu beau résister au torrent du chagrin, il m'a ravi mon cœur, voyez le prophète de Dieu pleurant à l'instar de ces femmes : Ah, les deux arbres de ma généalogie flétriront avant le temps! Après les avoir arrachés de leur sol natal, la mort les jettera sur les sables d'un désert lointain. Mes deux soupirs ascendent vers le ciel, comme deux météores flamboyants; car un nuage, couleur de sang, va éclipser mes deux soleils! Le siècle, en corsaire avide de pillage, va emporter les deux perles qui faisaient toute ma richesse. Ames pures des martyrs, recevez le sacrifice de mon âme de prophète, ce n'est plus Mohammed, l'Arabe, que vous voyez debout entre vos deux tombes, non, mon nom est : La Mort!

Aly (*entre les deux tombeaux*). — Vous allez donc vous éteindre, ô lumières des yeux de votre père! Le siècle va vous ravir tout, votre patrie, votre famille, vos amis, vos alliés! Est-ce juste que mes palmes tombent avant que de fructifier, l'une

par le diamant réduit en poudre (le poison), l'autre par la lame du poignard? — Où est le père qui aurait consenti au meurtre de ses enfants? O mon cœur, pardonneras-tu jamais au destin de t'avoir arraché mon consentement au meurtre de mes enfants? Mais je ne m'en plaindrai plus, puisque il s'agit de la rémission des péchés de nos fidèles chéites, je me dévoue et me tais.

HUSSEIN (*en entrant*). — Pour qui sont ces obsèques, et ce torrent de larmes que vous répandez ici, ma mère? — Cette graine de pleurs que tu sèmes avec une telle profusion sur ton sein, ne produira certainement pas des roses aussitôt. Tu n'as que Hassan et moi, et nous sommes pleins de vie et d'espoir de te rendre heureuse, à moins que l'influence d'une de ces étoiles méchantes qui tournent là haut ne nous ait amené quelque désastre inattendu? — Dis-moi qui sont donc ce Hassan et ce Hussein que je vous entends nommer ici?

FATHEMA. — Dans mon parterre de fleurs je n'ai que deux roses, toi et ton frère, je n'en ai jamais cultivées d'autres, le monde sublunaire des sphères en rotation, ne m'ayant pas octroyé plus de deux fils. Oui je ne possède que vous au monde, et le destin veut que vous soyez martyrs l'un et l'autre. Or, je veux devancer ce jour né-

faste, j'ai endossé mes habits de deuil, je pleure le malheur avant qu'il n'arrive, et mon cœur brûlant exhale de la tristesse comme une lampe qui, prête à s'éteindre, noircit de sa fumée les voûtes du caveau où on l'aura oubliée.

Le Prophète. — Viens que je t'embrasse, mon héros! Je te vois déjà couvert de blessures de martyrs, et, tout prophète que je sois, je ne puis pas, les yeux secs, contempler ton malheur futur; toi, loin de ta patrie, toi sans frère, sans sœur, toi prisonnier des mécréants, la poitrine haletante de fatigue et les lèvres noircies par la fièvre de soif, toi étendu près d'un fleuve d'eau fraîche, la gorge béante d'une profonde plaie et rougissant de ton sang le sable du rivage de l'Euphrate. Dieu que d'horreurs!

Aly. — Oui! mon malheureux orphelin, tu dois mourir loin de nous, altéré de soif, et le front découvert aux rayons du soleil! et ta tête chérie, que l'envoyé de Dieu laissait s'endormir sur ses épaules, on la verra, hélas! perchée au bout d'une lance ennemie!

Fathema (*embrassant Hussein*). — O lumière des yeux de ta mère, toi soulagement de sa poitrine fatiguée de douleur, combien j'aime à caresser ton cou rayonnant de blancheur, combien il m'est doux de toucher le duvet de ces joues roses et fraîches. Pourquoi le poi-

gnard d'un criminel les aurait-il meurtries? Pourquoi la douleur aurait-elle plié un arbre aussi jeune, aussi beau?

HUSSEIN. — Ce serait du bonheur pour moi que de pouvoir me sacrifier, corps et âme, pour notre vertueuse famille. Je brûle d'impatience d'apprendre par vous-mêmes tous les détails de ce mystère. Au nom de Dieu ne me cachez plus rien, trève de toutes ces précautions et paraphrases, dites-moi franc et net, quelle part me réserve-t-on dans ce grand événement?

HASSAN. — Je te le dirai franchement, à condition que tu veuilles te soumettre aux ordres de Dieu, car telle est sa volonté. Sache donc que moi, j'aurai mes entrailles déchirées par le poison d'un traître; toi, tu mourras en martyr : par l'ordre de Yézid, ta tête sera séparée de ton cou, figée au bout d'une lance et promenée haut, sous le soleil, tandis que ton cadavre jeté par terre, cette vieille terre souillée d'autant de crimes, en faira le plus bel ornement. Tes femmes et tes filles, montées sur les bâts des chameaux des brigands de Koufa, seront conduites à Damas comme un troupeau d'esclaves.

HUSSEIN. — O lumière des yeux du prophète! Puisque moi et toi nous sommes nés d'une seule mère, pourquoi ne nous est-il

pas aussi donné de mourir ensemble ? A mes yeux, les infamies et les humiliations qu'un ennemi mécréant fait subir aux martyrs ne sont rien moins que déshonorants. En tombant ensemble nous aurions également mérité de la gloire et de l'admiration des justes. Il serait bien malheureux de ne pas consentir à gagner au prix de notre martyre le salut des peuples chéites. Oui, je souscris pour le martyre et je glorifie Dieu le très-pur, qui, pour quelques gouttes de mon sang répandu sur la terre, daigne bien recevoir ma tète tranchée en échange des péchés de nos amis. Béni soit Allah, le miséricordieux ! — Mais est-ce vrai ; pardonnera-t-on réellement à tous les chéites ?

L'archange Gabriel (*entrant*). — O Hussein, Dieu te salue par ma bouche et il m'a chargé en même temps de t'annoncer que Dieu ne manque jamais à l'accomplissement de ses promesses, tant que son serviteur demeure fidèle à la lettre de la foi jurée. Ne t'afflige donc pas, sur le sort de tes peuples chéites, ô Hussein, Dieu dit : « Chaque instant de tes souffrances leur vaudra des siècles de béatitude, car je suis plus charitable que mes serviteurs ! »

Hussein (*à Mohammed*). — Chef des créatures de Dieu, sacrifiez-moi comme une chose d'aucune valeur ! Allah vient de me

combler de ses faveurs; à votre tour, soyez généreux comme lui. Quelle récompense réservez-vous à ceux d'entre les fidèles qui dorénavant célébreront des mystères en commémoration de notre martyre?

Le Prophète. — O lumière de mes deux prunelles, amour de ma fille bien-aimée! Tout homme qui aura pleuré tes malheurs, jouira du privilége de s'asseoir à mes côtés dans les jardins du paradis.

Hussein (*à son père*). — O mon auguste père, héritier présomptif du prophète, toi, qui assis sur le tapis de la vraie religion, montre aux mortels la voie du salut! dis-moi, quelle grâce octroieras-tu au jour du dernier jugement à ceux qui prendront le deuil pour honorer l'anniversaire de mon martyre; penseras-tu aux intérêts spirituels de mes amis?

Aly. — Ne t'affliges point, je te le jure par le respect dû à ton âme chaste. Le ciel et ses anges savent le prix de l'eau des yeux de tes amis. Pour une larme qui, en ton honneur, aura mouillé la paupière d'un mortel, je le ferai s'asseoir face à face avec moi sur le rivage fleuri de Kouser (1).

Hussein. — Et toi, mère bien-aimée, dis-moi vrai comme tu m'aimes, que don-

(1) Le nom d'une des sources de l'élysée des bienheureux musulmans.

neras-tu pour ceux qui auront souffert pour moi, alors qu'à l'appel de la trompette de la résurrection, la tête de chacun d'eux s'élevant hors du tombeau m'invoquera à son secours?

Fathema. — Ne t'en soucie pas, ô joie de mes yeux, aussi vrai que Dieu est glorieux et sans pareil dans son essence, je n'aurai pas d'autres amies dans le séjour des bienheureux que celle d'entre les femmes qui auront assisté à la célébration des mystères en ton honneur, je les y attendrai aux portes du paradis et les introduirai dans mon palais aussitôt arrivées. Elles n'ont qu'à s'y présenter, telles qu'on les verra au jour de l'anniversaire de ton martyre, la tête décoiffée, les yeux pleins de larmes et le cœur brûlant.

Hussein. — Et toi mon frère, toi le plus vertueux des hommes, prince Hassan, que veux-tu faire pour nos amis, dis-moi aussi vrai comme tu me vois ici pleurant les souffrances qui t'attendent.

Hassan. — En présence de vous tous, je fais un vœu que Dieu daignera accomplir : que chacun de ceux qui auront pleuré pour nous, ait un château dans le voisinage du mien, au paradis.

Hussein. — Amen! viens donc, frère de mon âme, versons des torrents de larmes

d'amour et de dévouement. Donne-moi ta main avant qu'elle ne soit glacée par la mort, et faisons-nous notre provision de l'eau des yeux, ce viatique des martyrs, elle nous recréera lors des fatigues d'un voyage long et pénible. (*En s'adressant à son tombeau*): Me voici, Hussein, tel que Dieu m'ordonne et tel que je consens de devenir : martyr du poignard des traîtres mécréants, Hussein, innocente victime de l'injustice humaine; Hussein, qui de plein gré et par amour de mes peuples, livre aux bourreaux ma tête innocente. Ouvre-toi mon tombeau et écoute toutes ces promesses que je viens de faire devant le ciel et devant les hommes! Adieu mes amis présents et à venir, rappelez-vous de mon grand amour pour vous, de mes souffrances dans le désert de Kerbéla, et réjouissez-moi par quelques gouttes de la rosée de vos yeux.

HASSAN (*en s'adressant à son tombeau*). — Écoute-moi, mon tombeau, moi, Cyprès du jardin de Mohammed de l'Arabie, je consens à mourir avant le temps, et à fermer mon cœur à toutes les joies du monde, comme si ce cœur n'était qu'une serrure qui porte en elle son pène brisé. Monde injuste et pervers, Hassan te laisse un vase rempli de lambeaux de son foi corrodé par ton poison, manges-en, repais-toi! Et toi impi-

toyable destin, tu as beau empoisonner ma coupe à boire, tes protégés n'y puiseront pas, j'ai promis à mon Dieu de la vider tout seul.

FATHEMA (*chante*). — Ah! ma pauvre tête, frappez-la, mes mains, frappez fort, ô Hassan, ô Hussein!

Pour mes deux fils, je n'ai qu'une douleur, qu'un soupir, ô Hassan, ô Hussein!

L'archange Gabriel est venu et il parla à mes deux yeux qui pleuvaient du sang.

Il leur a dit : Un peuple parjure à son Dieu, égorgera votre Hussein;

Du diamant broyé par un fils de ce peuple, fera voler en éclats le cœur de votre Hassan (1);

Et ces paroles de l'archange ont chassé le calme et le repos de mon âme.

Ah! ma pauvre tête, frappez-la, mes deux mains, frappez fort!

Là, gît mon Hassan; une mère ne saurait reconnaître ses traits défigurés par le poison.

Là, il tombe, il roule dans la poussière, mon Hussein couvert de blessures d'épée et de lance.

Là, ses femmes et ses enfants regardent

(1) Hassan a été empoisonné avec de la poudre adamantine mêlée avec du riz.

l'Euphrate, ouvrent leurs lèvres fiévreuses et se tordent dans les tortures de soif.

Ah! ma pauvre tête; Hassan, Hussein!

Là, tous les membres du corps de mon Ali-Ekber tombent tranchés l'un après l'autre.

Là, le cadavre ensanglanté de mon Ali-Asgar, je le vois, hélas! les archers ignobles en ont fait la cible pour leurs flèches.

Comment ne pas gémir; ah! ma pauvre tête ensevelis-toi sous la terre! ô Hassan, ô Hussein!

Là, sous le fer des assassins tombe par terre le bras tranché de l'intrépide Abbas!

Là, Qassem, le fiancé de ma fille, je vois ses pieds debout dans une mare de sang et rouges, comme si on les eût peints de héna pour sa noce. Dérision amère! sa chambre nuptiale n'est qu'un tombeau dont la voûte résonne les échos de chants de trépassés.

Ah! ma pauvre tête, brise-toi dans l'étreinte de mes mains!

L'ARCHANGE GABRIEL (*s'adressant au Prophète*). — Il faut que je retourne au ciel. Salut, toi, orgueil du monde, qui se meut et du monde qui reste immobile; leur Créateur m'ordonne de te dire : O mon prophète, dirige tes yeux du côté du monde des Esprits, et vois le trouble et l'émoi qui y

règnent, depuis que vous et votre auguste famille avez commencé à célébrer sur la terre les funérailles de vos martyrs futurs. D'écho en écho, vos gémissements ont atteint et empli l'espace jusqu'au septième ciel, où est le trône de Dieu.

MOHAMMED. — Fille adorée, dont la lumière se reflète dans mes yeux et dans mon âme, toi, mon bonheur et ma joie! Cessez vos doléances qui me brûlent le cœur. Elles ont rempli de leurs échos le monde des anges, et le ciel entier s'est revêtu d'un manteau de deuil.



MYSTÈRE II

LA MORT DU PROPHÈTE

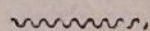
PERSONNAGES

Le Prophète.
L'archange Gabriel.
Azrael (ange de la mort.)
Aly.
Fathema.
Hassan.
Hussein.
Zeineb (Zénobie).
Abbas.
Bélal, chantre de la mosquée du prophète.
Selman, domestique du prophète.
Umm-Selmé, *odalisque du prophète.*
Sévadé, Arabe du désert.



MYSTÈRE IIe

LA MORT DU PROPHÈTE



La scène se passe dans la ville de Médine.



Le Prophète (*finissant sa prière du matin*). — Reçois ce tribut de mes louanges, Dieu de miséricorde, je les ai trouvées dans mon cœur ! Après t'avoir glorifié, salué, loué et adoré, quelles actions de grâces te fairai-je encore, ô Seigneur Dieu, pour toutes les faveurs dont tu m'as comblé, moi, honteux d'être indigne de marcher sur le chemin qui conduit jusqu'à toi. Tu m'as envoyé le manteau d'honneur de *la réiba* (1), tu as daigné de m'adresser le verbe du verset de *lo*

(1) Les phrases arabes *Lo la ké* et *la réiba fihi* appartiennent au texte du Koran ; on leur attribue une vertu miraculeuse.

laké ! Déjà je me sens entraîné par le souffle du désir de m'unir à toi, le désire d'être à jamais avec mon maître et mon juge ! Déjà mon moi matériel me pèse et me serre le cœur ; je sens mon existence d'ici-bas m'échapper et se briser comme un verre fragile froissé contre une pierre !

GABRIEL. — Mes hommages et salut au Souverain de la terre et du temps, à toi dont l'existence embellit les deux mondes ! Car il n'y a que toi sur cette terre, toi le dernier et le plus grand des prophètes issus des enfants d'Adam. Dieu t'a conféré les pleins pouvoirs sur les vivants et sur les morts. Lui, ce juge miséricordieux qui exauce et qui soulage, il fait exécuter les ordres que tu donnes. Ton libre arbitre ne connaît pas des bornes et les effets de ta volonté sont irrésistibles vu l'élévation de ton mérite et celle de ta grandeur devant Dieu !

LE PROPHÈTE. — O toi que le Créateur sublime a rapproché de lui, sache que je me sens le désir d'aller habiter le monde des Esprits. Trève des toutes ces souffrances que j'ai endurées ici-bas, s'en est fait ! Je ne puis plus résister à l'élan qui m'entraîne, qui me porte à contempler enfin mon Dieu !

GABRIEL. — O le meilleur des prophètes ! Rends-toi incontinent à la mosquée, et pré-

side aux prières du peuple encore une fois. Laisse à ta place Aly, ami de Dieu, confie lui tes pauvres fidèles. Qu'Aly prenne le gouvernail des affaires du siècle, qu'il devienne exécuteur de ton testament et ton héritier présomptif, comme le méritent ses hautes qualités et ses vertus. Il n'y a qu'Aly qui est digne de s'asseoir à ta place, personne autre que lui n'est qualifié à te succéder dignement. Fais tes adieux, dis ta dernière parole à tes compagnons d'armes, et ensuite dépêche-toi d'arriver à la Cour du Très-Grand ! (*Il disparaît*).

Le Prophète (*en s'adressant au chantre de sa mosquée*). — Va Bélal, et vite, proclamer dans les rues et les bazars que je veux parler pour la dernière fois à mon peuple. Que tous, pauvres ou riches, se réunissent dans la mosquée pour écouter mes paroles et les graver sur leurs cœurs. Ils y apprendront tout ce que Dieu a décrété. Ceci est un jour bien triste où je leur ferai mes éternels adieux et où ils me verront pour la dernière fois.

Bélal (*en s'adressant au peuple*). — Grands ou petits, citoyens de toutes les conditions. Rassemblez-vous tous à la mosquée. Ainsi veut le chef de la religion. L'œil de la prophétie et sa source veut nous quitter pour un voyage lointain. Il va échanger notre terre contre un autre lieu de séjour. L'illustre

envoyé se rend à la mosquée afin de vous dire ses adieux, réunissez-vous tous pour recueillir ses paroles sacrées !

La prédestinée ayant versé du poison dans ma cruche à boire, j'ai rempli mes entrailles de breuvage de souffrance !

Fathema (*chante*). — Comment ne meurtrirai-je pas ma tête de mère après la perte de mes deux fils, ô Hassan, ô Hussein ! Gabriel est venu et en me regardant avec ses yeux injectés de sang, il a dit : « Un peuple des mécréans tuera ton Hussein ; le poison d'un traître déchirera en mille lambeaux les entrailles de ton Hassan. » (*Se frappant la tête.*)

Ces paroles de l'Archange ont ravi le calme et la patience de mon cœur.

Brise-toi ma pauvre tête, comment ne la frapperais-je pas, ô Hassan, ô Hussein !

Le gosier de mon Hassan est déchiré par la dent du poison ; criblé de coups de sabre et des lances, le torse de mon Hussein roule dans la poussière et la soif fait mourir les orphelins insultés dans le sanctuaire de leur harem; ô ma pauvre tête crève de douleur, ah ! Hassan, ah ! Hussein !

Tranchés, l'un après l'autre, les membres de mon Ali-Ekber tombent sous le fer ennemi, la poitrine de mon Ali-Asgar sert de cible aux archers de Yézïd ; et comment ne pas gémir ? Brise-toi, ma tête, couvre-toi

des cendres du pénitent, ô Hassan, ô Hussein !

Le bras d'Abbas tombe cruellement abattu d'un coup de sabre des traîtres ; mon gendre Qâssim, je le vois là, les paumes de ses mains dans une mare de sang, ce héna (1) des fiancés de la mort. L'injure et l'insulte ont changé sa chambre nuptiale en une maison mortuaire. Comment ne frapperai-je pas ma tête, ô Hassan, ô Hussein !

Gabriel (*en s'adressant au prophète*). — Je te salue, gloire de deux mondes, leur Créateur Dieu te dit d'élever tes yeux vers le monde des esprits. Regarde, vois-tu le désordre et l'émoi parmi les anges ? C'est que l'écho des soupirs et des chants funèbres du deuil que vous célébrez sur la terre ont retenti jusque dans le septième ciel.

Le Prophète (*à sa fille*). — O lumière de mon cœur et de mes yeux, toi, le repos de mon âme troublée. Notre deuil a assombri la totalité des cieux et le monde des anges se met à pousser des cris de désespoir. Tais-toi, chère enfant, car tes plaintes jettent du feu dans mon âme aussi.

Hussein. — Ma mère, que donneras-tu à

(1) Allusion à un usage bien connu des Orientaux qui font rougir avec du *héna* les plantes, les paumes et les doigts de leurs fiancées. Ce héna est un suc végétal, couleur orange, tirant sur le rouge.

celles d'entre les femmes qui honoreront le souvenir de ma mort tragique; car, dans ce moment suprême de résurrection où elles soulèveront leurs têtes hors de leurs tombeaux, toutes alors, de même qu'aujourd'hui, elles espèreront de m'y voir arriver en aide.

Fathema. — Rassure-toi, lumière de mes yeux, je te jure, par l'essence des splendeurs du Dieu sans pareil, qu'aussitôt après leur arrivée à la porte du paradis, elles m'y trouveront debout, la tête nue, les yeux en larmes, le cœur en feu, en un mot, telle que je les aurais vues célébrant vos obsèques sur la terre. Je n'appellerai auprès de moi que celles qui t'auront pleurée. Après les avoir introduites dans les jardins des délices éternelles, je leur en ferai les honneurs moi-même.

Hussein. — O le meilleur des hommes, imam Hassan, quelles sont tes pensées à l'égard de nos amis, dis et que mes yeux pleurants te soient sacrifiés!

Hassan. — Je jure, par mon dévouement à ta personne auguste, que je n'irai pas dans le paradis autrement qu'en leur compagnie. Leurs âmes m'y suivront.

Je vous prends tous pour témoins de ma promesse, de ce que j'y demanderai à Dieu de permettre qu'à côté de mon château

on fasse construire des châteaux pour y loger les bienheureux chéites.

Hussein. — Viens donc, frère de mon âme, sacrifions tout pour le salut de nos fidèles! Versons des larmes de reconnaissance pour les bontés de Dieu ! Donne ta main avant qu'elle ne soit glacée par la mort, et faisons d'avance notre provision de l'eau d'yeux, ce viatique des martyrs. (*En s'adressant à son propre tombeau*) : Me voici Hussein, martyr du poignard de la violence et de l'injure ; Hussein, massacré par les mains d'un peuple traître et parjure ; moi qui ai jeté ma tête comme un pavé sur le chemin du salut des vainqueurs ; je promis à Dieu de mourir pour les sauver, sois-m'en témoin, je te l'annonce, ô mon tombeau; rappelez-vous de ce que j'aurai souffert à Kerbéla, ô mes amis, et, lorsque mon cœur ne battra plus ici-bas pour vous, réjouissez-le, ranimez-le avec un peu de rosée de pleurs !

Hassan (*en s'adressant à son tombeau*). — Je suis le Cyprès des jardins de Mohammed, l'arabe. J'ai fermé mon cœur à toutes les joies, et mes souffrances l'ont brisé. A la vue de l'ingratitude du monde, je lui ai jeté les lambeaux de mon foie corrodé par le venin.

Le Prophète (*aux personnes de sa famille*). — Réunissez-vous tous, ô arbres fruitiers du jardin de la fidélité ; réunissez-vous en

un bouquet de fleurs du paradis, en une pléiade, étoiles du ciel de la libéralité. Tous les miens, entourez-moi et toi aussi, mon pauvre Abbas ! Faites-moi porter sur vos bras à la mosquée, mes malheureux enfants, j'y vais réciter ma prière en louange de Dieu, et parler de la plénitude de mon âme affligée. (*On le porte dehors sur le tapis qui lui servait de lit.*)

BÉLAL (*dans la mosquée*). — Amis ! Ce jour et cette nuit (1), Mustafa est encore notre hôte. A partir du lendemain, nous ne le reverrons plus qu'au jour de la Rétribution, il nous l'a bien promis ! — Soyez présents aux adieux du dernier des prophètes. Contemplez son visage auguste, voyez-le et sachez que c'est la dernière vue que Dieu nous en accorde ici-bas.

LE PROPHÈTE (*dans la mosquée en s'élevant sur son séant*). — Peuple d'Arabie, étrangers et médinois, le moment de mon départ pour la Maison du Repos éternel est venu ! J'entends là-haut battre le tambour de retraite; on m'appelle et il faut que je me hâte de vous quitter. Vous savez ce que j'ai enduré. Le malheur a érigé maints obstacles à la traverse de mon chemin. Souvent et partout j'ai été en butte à la calomnie qui se plaisait à décocher contre moi ses flèches acérées. Ce-

(1) Mustafa le choisi, l'élu, épithète de Mohammed.

pendant j'ai réussi à ouvrir des voies libres à la vraie religion; elle prospère, car j'ai été porteur de la bonne nouvelle, Dieu m'ayant envoyé pour vous la transmettre. Le Verbe du Tout-Puissant, de Dieu sans pareil descendit sur moi. L'Esprit-Saint habitait dans ma demeure. Pour me glorifier, le Tout-Puissant dispensateur des bienfaits a dit : « Deux bijoux, les plus précieux de mon « trésor et suspendus au faîte de mon trône « (erch), sont Hassan et Hussein. » Leur illustre père, la joie de ma poitrine, le prince (séid) des prophètes, celui qui continuera ma race jusqu'à la fin du monde, est Aly. C'est sur un ordre exprès de Dieu que je suis venu ici, ô mes ouailles, pour vous faire part de ma dernière volonté. En premier lieu je vous recommande de ne pas priver mes enfants de ce qui leur est dû ; ensuite, ne laissez pas s'oblitérer dans votre mémoire les paroles de Dieu. Oui, je vous confie ces deux choses comme un dépôt sacré : le dévoûment pour ma famille et les paroles de Dieu. De la part de Sa Majesté éternelle il m'est venu l'ordre de remettre à Aly l'exécution de mon testament. Oui, Aly est le gouvernement (*Vêli*) que Dieu vous a donné et en même temps je l'autorise de veiller à ce que ma dernière volonté soit accomplie. Ce prince auguste est mon héritier et l'exécuteur de

mon testament. Quoiqu'aux yeux du peuple, nous puissions paraître deux êtres séparés et éloignés l'un de l'autre, la vérité est que nos deux corps furent créés d'un seul et même rayon de lumière. Personne autre qu'Aly n'a le droit d'occuper le trône qui vaquera après moi, et tout homme qui viendrait s'y asseoir avant lui n'est qu'un imposteur ! (1) Voilà tout ce que votre prophète vous recommande ; et maintenant, comme je ne veux pas que la moindre injustice puisse m'être reprochée devant le tribunal de la Résurrection, je vous prie et vous invite, mes amis, de me dire ici si quelqu'un de vous n'a pas une vengeance à tirer ou un grief à revendiquer de ma personne. Qu'il s'explique franchement tant que je vis et à l'instant même.

Sevadé. — Que je sois ta victime, ô flambeau du festin de l'honneur et de la modestie ; je déclare avoir un grief contre toi. Te souvient-il de ce jour où, te voyant glorieux et heureux, nous vînmes de la ville de Taïef (2) à ta rencontre. Je me trouvais

(1) Le lecteur aura déjà remarqué que tout ce discours est dirigé contre les Turcs osmanlis et ceux d'entre les musulmans qui considèrent Aboubekr Osman et Omar comme successeurs légitimes du prophète.

(2) Cette ville est située à 20 lieues à l'orient de la Mecque. Vers la fin de l'année 9 de l'hédjire, Mahomet, après avoir réuni une armée forte de 30,000 hommes, fit

au milieu du peuple qui t'accompagnait à pied. Le cœur me battait du ravissement que j'éprouvais de pouvoir reposer mes lèvres sur ton genou. Toi, illustre envoyé de Dieu, tu soulevas alors un fouet pour en frapper ton chameau, et mes épaules reçurent le coup de la lanière qui était destiné à ta monture. Je suis pauvre et malheureux; toi tu es un trésor de libéralité. Fais-moi avoir mon droit du talion, si tel est ton bon plaisir. N'oublie pas de satisfaire à mon droit, je suis un de tes fidèles qui ne sortent jamais de ta pensée paternelle. Tu es notre juge, examine ma demande et rends-lui justice. Tu nous disais qu'il viendra pour tout le monde le jour du jugement dernier.

Le Prophète. — Ne pourrais-tu pas me dire exactement le nom du fouet dont je me servais alors? dis-le, par l'amour de Dieu.

Sevadé. — Que les génies et les hommes te soient sacrifiés! Chef glorieux, sache à n'en pas douter que le fouet qui me frappa s'appelle *memchouq*.

Le Prophète (*à son domestique*). — Selman, cours à la maison de ma fille et dis-lui que moi, le roi de deux mondes, je lui ordonne

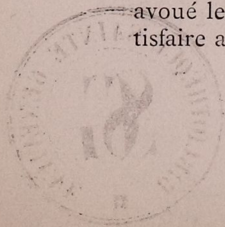
soumettre les arabes de la ville de Taïef, qui, l'année précédente, avait résisté à ses attaques. C'est à cette époque que se rattache le fait en question.

de te donner le fouet *memchouq*. Il faut en finir, et que ce dernier trouble disparaisse de mon esprit.

SELMAN (*venant chez Fathema*). — Malheur à vous! ô paisibles habitants de notre ville, elle menace ruine! Heureux les mortels qui ne sont pas encore nés du sein de leurs mères. Ah! que la poussière du monde entier ensevelisse ma tête! Notre prophète a renoncé à cette vie terrestre. L'ouragan a emporté le respect humain et les jouissances des mortels! Je te salue, fille de l'envoyé de Dieu. Je viens de la part de cette perle lumineuse qui dans les deux mondes éclaire et fait voir la vraie voie du salut. Il m'a ordonné de lui apporter le fouet *memchouq*.

FATHEMA. — Tu est bienvenu, serviteur de l'envoyé de Dieu, et certes c'est une grande félicité que d'obéir à un maître qui régit et la terre et le ciel. Tu sais bien que le prophète souffre d'un accès de fièvre, et il n'a pas assez de force pour pouvoir voyager. Or, à quoi bon son fouet de voyage? Explique-toi, cela m'inquiète.

SELMAN. — Le prophète, en revenant de Taïef, avait, par mégarde, frappé un jeune Arabe, qui lui demande à présent de pouvoir en tirer vengeance. Notre maître a avoué le fait et s'est déclaré être prêt à satisfaire au droit du talion. Assis sur son lit



et résolu de réchauffer les cœurs des fidèles d'un exemple éclatant de sa justice, il demande qu'on lui apporte le fouet.

FATHEMA. — Mais mon père n'a plus d'âme dans son corps exténué par la fièvre. Cet homme-là qui demande à se venger, n'est-il donc pas musulman, dis? La poitrine opprimée du prophète respire avec peine, ne l'a-t-il pas donc remarqué, le jeune Arabe, ou possède-t-il un cœur de roc? Lorsque tu seras de retour dans la mosquée, Selman, prie-le de ma part, dis-lui que la meilleure des femmes le salue et lui demande, pour l'amour de Dieu, de ne pas la rendre orpheline; dis-lui que le cœur de Fathema est fragile comme un éclat de verre, qu'il ne le brise pas contre le rocher d'injustice. S'il persiste à user du droit du talion, que du moins il frappe légèrement. Dis-lui ces paroles de moi : « Pardonne à « mon vieux père, sois digne de compter au « nombre de ses fidèles. Tu es jeune aussi « comme moi et tu espères en Dieu. Par- « donne, tu m'obligeras à jamais, et grâce, « grâce, car, à la seule pensée du châtiment, « mon âme, saisie d'horreur, s'épouvante et « se trouble, bouleversée comme la cheve- « lure d'un désespéré. »

SELMAN (*à Sevadé*). — Sevadé, la fille du prophète, te fait humblement observer que



son père étant faible et souffrant, tu agirais en ingrat en insistant à faire valoir ton droit du talion. Aux termes de la loi de Dieu, tu es maître d'agir selon ton bon gré, mais les égards dus au prophète d'Allah devraient prévaloir. Tu obligerais la princesse en renonçant à te venger sur la personne de l'auguste malade, affaiblie par la fièvre.

Aly (*en s'adressant au prophète*). — O toi notre refuge et appui à moi, à Hussein et à Hassan, laisse-nous d'être punis à ta place. Les coups de fouet peuvent faire bien du mal à ton corps délicat (*djanpervère*) et fiévreux. O Sevadé, je te supplie, au nom de l'Auteur du monde, aie pitié du prophète des hommes et des esprits. Jure-moi, aussi vrai que c'est Dieu qui veille sur ta jeunesse, promets-moi de renoncer à ton droit du talion. En guise de l'auguste malade, frappe-moi et punis-moi de cent coups de fouet pour un seul que tu as reçu par hasard.

Le Prophète. — Prince de toutes les créatures du monde, écoute-moi noble Aly. Selon la teneur de la loi sainte, personne ne doit me remplacer lorsqu'il s'agit du talion. Autrement je serais parti du milieu de ces ruines mondaines souillé de la lèpre du péché.

Fathema (*en prière*). — Maître Créateur, clé-

ment et charitable envers tes serviteurs, daigne bien jeter une larme de compassion dans le cœur avide de vengeance! Arrache de la poitrine de Sevadé le désir du talion et aie pitié de moi, la malheureuse qui se meurt versant les larmes de sang!

HASSAN et HUSSEIN. — Mère adorable, pourrions-nous savoir la cause de ton désespoir? Sur tes joues roses comme une fleur de grenadier (*gulnar*), les larmes ont écrit ce verset du Koran : « *et les jardins arrosés de ruisseaux* (1). » Qu'est-il donc arrivé pour que tu répandes des étoiles (larmes) sur la lune (visage)?

FATHEMA. — O mes délices, toi plus cher que la prunelle de mes yeux, mon Hussein. Un nommé Sevadé a demandé de pouvoir user du droit du talion sur la personne de mon père malade. Allez à la mosquée, mes enfants, et puisse le Dieu des mères qui aiment vous venir en aide. Saluez de ma part Sevadé, dites-lui, pour l'amour de Dieu, que le malade, souffrant encore de fièvre, ne pourrait endurer le châtiment de fouet. Consentez d'en être punis à sa place, qu'il assouvisse sa passion de vengeance, qu'il exige tout ce qu'il veut, mais qu'il épargne la faiblesse d'un vieillard malade.

(1) Verset de la Surate où le Koran fait la description de l'élysée des élus du paradis de Mohammed.

Hussein (*à Sevadé*). — Nous, enfants de la fille du prophète, nous venons t'offrir nos services. Ne lève pas ta main sur le plus ferme appui du trône d'Allah, ne frappe pas le prophète, ô jeune homme! Voici notre tète et notre épaule prètes à recevoir deux cents coups de fouet pour satisfaire au talion. Couvre plutôt nos tètes de cendre des pénitents, mais aie du moins de la pitié si tu n'a pas honte de ne pas honorer la demande de notre mère.

Le Prophète. — N'intervenez plus, mes chers neveux. Le talion doit atteindre ma personne mais non pas la vôtre. Lisez dans le Koran ce que Dieu vous a dit par ma bouche et faites-le valoir. Comment sauverai-je ma tète des châtiments du grand jour de résurrection, si je laisse punir un autre de la peine du talion que j'ai méritée moi-mème? Viens, viens Sevadé, fort du droit que le Dieu des mondes te confère, venge-toi, et à l'instant même. Frappe!

Sevadé. — Que je te serve de rançon, maître conducteur des hommes et des génies. Dans la journée de Taïef mes épaules étaient nues. Donc dépouille-toi de tes vètements et laisse à découvert ton auguste épaule, aux termes très-explicites de la surate de *quessâs* (talion).

Le Prophète (*en se déshabillant*). — C'est juste. Me voilà déshabillé et prèt. Approche

Sevadé, de par la vérité de Dieu sans pareil. — Encore un pas en avant, viens et prends ton *queçasce !*

SEVADÉ. — Ah ! que je tombe en sacrifice à ton âme pure et excellente, ô prophète ! Par respect dû à la commémoration du jour du jugement dernier, je te pardonne. Mon but est atteint. Je n'ai voulu que d'avoir de quoi justifier les espérances que ton Koran m'a inspirées, ô prophète de l'amour ! Autrement, qui suis-je pour m'ériger jusqu'à l'exercice du droit du talion sur ta personne sacrée ? C'est à mon tour d'être puni pour avoir présumé que je puis t'absoudre d'un délit.

LE PROPHÈTE. — Grand Dieu, pardonne à mon peuple par la vérité de ta souveraineté et par la mission dont tu m'as investi sur la terre ! Par le mérite de la tête vénérable d'Aly qui saignera dans ton temple (1), par le cœur brisé de la meilleure des femmes, pardonne, ô Seigneur, à mon peuple, remets lui tous les péchés pour les vertus de la famille de ton élu ! (*En s'adressant à ses petits-fils*)....

La voix me manque, les forces m'abandonnent. Portez-moi, mes chers, de la mos-

(1) Allusion à la mort d'Aly égorgé dans la mosquée, événement qui fait le sujet du *Mystère V.*

quée chez moi, ma tête fatiguée a besoin du repos.

(*Le gynécé de la maison du prophète.*)

UMM-SELMÉ. — Qu'as-tu, mon maître, ta figure a changé de couleur. La fièvre aurait-elle augmenté aujourd'hui?

LE PROPHÈTE. — Tu ignores donc que Gabriel est venu me voir ce matin. Il m'annonça l'heureuse nouvelle de ma prochaine union au Créateur, et déjà l'oiseau de mon cœur abandonne son nid terrestre pour prendre l'essor où je pourrai face à face contempler le Dieu des mondes.

UMM-SELMÉ.—Dis, que deviendrai-je après toi? seule dans ce monde, où reposer ma tête de veuve? Dis, car Dieu me voit et il sait que je succomberai sous le poids du chagrin d'être sans toi; je ne saurai rester là où tu ne seras plus.

LE PROPHÈTE. —Ton affliction est sincère et profonde; mais, trève de ces pleurs et tâche d'être calme, chère amie. Où est ma pauvre fille, elle doit souffrir beaucoup, chère enfant. Où est-elle, ce flambeau de la nuit de mes afflictions, ce phare qui m'éclairait au milieu des ténèbres de mon existence orageuse? Où est-elle, ce baume qui guérit les brûlures de mon cœur brisé, ma fille, la mère de Hassan et de Hussein, où

est-elle ? Pourquoi ne la vois-je pas devant mes yeux ? Dis-lui de venir ici et vite, car le Ciel achève la lecture de derniers couplets du poëme de ma vie. Dis-lui : « Viens, « car ton père gît loin de ton cœur, il ago- « nise, hâtons-nous d'arriver au chevet du « mourant. »

Umm-Selmé. — Astre radieux du ciel de la fidélité, Fathema, venez, le souverain de deux palais (mondes) vous demande, venez, rose du parterre des fleurs de la pudeur, Mohammed d'Arabie, maître du jardin des fidèles vous demande.

Fathema. — Me voici, Seigneur de la terre et du Temps, puissé-je être sacrifiée pour toi comme une brebis que Dieu a fait immoler à Abraham en guise d'Isaac. Comment te sens-tu, père chéri ? Tu t'évanouis, tu ne nous parles plus. Ah ! réjouis-moi d'une seule parole de toi, fais-nous entendre ta voix et que je tombe en sacrifice à ta voix !

Le Prophète. — Ici ! mon enfant chérie, viens ici que pour un instant je te sente sur ma poitrine. Je suis sur le point de partir de ce monde pour un voyage lointain, viens, viens, là, sur mon cœur ?

Fathema. — O mon père, j'ai une si grande peur de devenir orpheline ! Père de mon cœur, père de mon âme, si je survis à

toi que la poussière du monde entier m'ensevelisse ! En pensant à ton absence je brûle comme un flambeau qui se consume et livre des cendres au vent du désert.

Le Prophète. — Ne pleure pas ainsi sur moi, et ne déchire point le précieux tissu de ton âme ? Puisque je sors de ce monde, restes-y pour protéger Hussein. Après moi, tu aimeras, n'est-ce pas, tu prendras soins de tous ceux que j'aurai laissés dans notre maison ? En bonne mère, veille sur mes pauvres orphelins, soigne-les.

Fathema. — O ami du Dieu de la gloire et de la toute-puissance. Te voilà parti, enlevé dans les bras du destin. Tu n'es plus, et moi j'ose vivre encore, ah ! que les cendres du pénitent ensevelissent ma tête ! O mon père, me voici loin, bien loin de toi ! Je deviens aveugle à force de pleurer ta perte, et ces larmes, je les aime, car c'est le seul et unique plaisir qui me reste après cent mille joies que tu auras emportées avec toi. Que devenir sans toi, comment être heureuse, même avec Hassan et Hussein.

Le Prophète. — Fathema, joie de mon cœur, fais venir ici Aly, sa vue donnera de l'énergie à mon âme découragée et me randra moins triste.

Fathema (*à son mari*). — Héritier du prophète, toi le seul vrai Khalife, toi qui as

terrassé le monstre et qui as arraché de leurs gonds les portes de la citadelle de Khéïber, mon père veut te voir. L'envoyé de Dieu, Mohammed d'Arabie, le chef de deux mondes créés te demande, viens, car déjà on bat le tambour du départ, on l'appelle par son nom, et le ciel verse le breuvage de la mort dans le calice qu'il doit vider.

Aly. — Maître des génies et des hommes, jette un regard sur le fils de ton oncle. Pourquoi, ô âme du monde, fermes-tu tes yeux à mon approche, ouvre-les et soulage les poitrines opprimées de tes enfants.

Le Prophète. — O Aly, fils de mon oncle, toi mon gendre et mon frère d'armes! Soulève ma tête et dépose-la sur tes genoux, ami. Le destin va sonner ma dernière heure, je le sais. La vie a passé et je pars de ce monde. Le sort nous en veut, il appuie nos ennemis et me force, bien malgré moi, de te laisser ici, seul et sans protection!

Aly. — O toi, qui au jour du jugement dernier, tiendras dans tes mains la balance du juste. Quel dommage d'enfouir dans la tombe ce corps beau et saint, et d'abandonner aux souillures de la poussière ces cheveux qui sentent de l'ambre (1). La

(1) Au dire des musulmans, les cheveux et les mem-

chevelure odorante de houris du paradis se parfume avec de la poussière du chemin où tes souliers ferrés ont laissé des traces de ton passage.

Hassan et Hussein. — O notre grand-père, reçois l'hommage de tes petits-fils. Regarde nous avec amour, pourquoi ne nous adresses-tu pas la parole et ne cherches-tu pas à nous consololer dans notre affliction si douloureuse ? Ne nous laisse pas ici sans toi dans la gueule de nos ennemis cruels !

Le Prophète (*à Hassan*). — Hélas ! lorsque tu auras bu du poison, ô martyr innocent, où serais-je pour essuyer le sang de tes lèvres ? Dans ce jour, tu n'auras plus ni ton aïeul, ni ton père, ni ta mère, ni personne des tiens, excepté Zeineb qui se couvrira la tête des cendres du pénitent. (*A Hussein.*) O mon Hussein, une lame du poignard fouillera dans ton gosier, Chemr le scélérat y plongera le tranchant de son sabre. Mais n'oublie point, tout en sentant sur ton gosier altéré de soif le fer meurtrier, n'oublie pas alors de prier pour le salut de ton peuple. Consens à ce que ta sœur Zeineb devienne captive et humiliée. C'est par ce

bres de leur prophète étaient naturellement parfumés et exhalaient autour de sa personne une odeur suave, même après sa mort.

moyen que tu auras tendu un bras secourable à nos fidèles chéites !

Zeineb (*au prophète*). — Reçois l'hommage de ta petite-fille Zeineb, accorde-lui le bonheur de pouvoir expirer à tes pieds après ta mort, que deviendrai-je ? La pauvre orpheline où puisera-t-elle assez de force pour endurer la douleur de ton deuil ? Dis, comment ne pas m'ensevelir dans les cendres du pénitent ?

Le Prophète. — Tu n'as pas encore pris le deuil de ta mère, ô Zeineb. Tu n'as pas vu la tête de ton père noyée dans son propre sang, Zeineb. Tu n'as pas vu non plus Hassan vomir les débris de son foie corrodé par l'action du poison, ni la tête de ton Hussein chéri, tranchée en ta présence. Et toi-même, enfant de malheur, saisie dans le désert de Kerbéla par les mains impures des Koufiens et, leur captive, traînée dans les rues de Damas ! Ah ! que Dieu arrive alors à tes cris partis du cœur, et qu'il te soutienne au travers d'épreuves de douleur, de chagrins et des peines inouïes ?

Aly. — Tu as attendri le cœur de la poitrine du monde, et tu nous fais saigner le nôtre. Nos larmes coulent et débordent comme l'Oxus. Tu parles de ta mort, aie donc pitié de ta malheureuse famille qui t'en-

tend. Il te tarde donc beaucoup de nous quitter aussitôt?

Le Prophète (*à Aly*). — Viens plus près, que je contemple à mon aise les traits de ta figure; aujourd'hui encore j'en emporterai le souvenir dans mon tombeau. O Aly, il ne me reste que quelques instants de vie, pardonne-moi si je t'ai jamais offensé. Sois bon envers ma fille unique, soutiens-la au milieu de toutes ses souffrances et épreuves que le ciel vous aura envoyées. Que personne ne puisse lui dire : « Tu es « sans père, sans protection, tu ressembles à « un oiseau dont on aurait brisé les ailes dans « son nid. » Ah ! si quelqu'un ose chagriner ma pauvre orpheline, j'en ressentirai l'injure là-haut dans ma demeure céleste. Parfois, en peignant la chevelure parfumée de tes Hassan et Hussein, sens-la et prononce mon nom! Aux fidèles de mon peuple recommande le respect dû à ma mémoire, dis-leur de ne pas affliger le cœur de mon Hussein. Si quelqu'un le regarde d'un œil courroucé, c'est comme s'il eût osé me frapper moi-même d'un coup de poignard. Parfois, lorsque ton âme sentira de la joie, rappelle-toi ton prophète qui te sourira du haut du paradis en vous voyant heureux. Viens souvent sur ma tombe, cela me rendra gai.

Aly. — Que je me dévoue pour toi, ô porteur de la couronne d'immortalité! Ta beauté fera rayonner le trône de Dieu! Mon bonheur, je ne m'en fais pas d'illusions, il finira avec tes jours. Sans toi il ne me restera que de me couvrir la tête des cendres du pénitent, car sans ton appui, je ne saurai résister à la malveillance de nos ennemis, ni de subir leurs dédains.

Le Prophète. — Écoute-moi un moment, Aly, retiens bien les paroles de ma dernière volonté et obéis-y d'âme et de cœur. Après moi tu es le roi de la vraie religion dans ce monde, toi, mon héritier présomptif, mon Khalife pour tous les enfants d'Adam. Si il se trouve quelques ennemis assez osés pour te disputer le sceptre du Khalifat, Dieu les en préserve! Car le bras du Tout-Puissant, dans sa divine colère, ferait crouler la voûte du ciel sur leurs têtes de traîtres. Cependant laisse-les vider leur coupe des iniquités, reste inoffensif dans un recoin de ta maison et patiente-toi jusqu'à ce que la vérité, dépolarisée par leurs mains coupables, ne retrouve d'elle-même son axe, et ne vienne s'y consolider en ta faveur (1).

(1) Allusion aux intrigues parmi les généraux de Mohammed qui, après son décès, se sont arraché les uns aux autres les rênes du Khaliphat.

AZRAEL (*sur le seuil de la porte, en s'adressant à Fathema*). — Je vous salue, noble dame du harem de la famille du prophète. J'arrive de bien loin, donnez-moi la permission d'entrer.

FATHEMA. — Qui es-tu, jeune homme du désert, dis-moi ce qui te fait venir ici et demander d'être introduit chez nous? Le prophète est bien malade, il garde le lit. Il ne reçoit personne, éloigne-toi et ne l'importune plus.

AZRAEL. — Je suis votre humble et dévoué serviteur, j'arrive d'un voyage bien long et j'ai affaire avec le très-saint protecteur des hommes au jour du jugement dernier.

FATHEMA. — Excusez-nous. Le séid de la religion vient de tomber sans connaissance. L'évanouissement se prolonge et le dépositaire des révélations divines a abandonné son corps aux étreintes de l'agonie. Toute la maison retentit de lamentations, laisse-nous seuls et que Dieu t'accompagne dans ton voyage. Tu comprends toi-même que ce n'est pas le moment de voir le prophète.

AZRAEL. — Fille chérie de l'envoyé de Dieu, allez prévenir de ma part le séid de deux mondes. Dites-lui seulement qu'un individu, *aux yeux injectés de sang*, est venu chez vous pour déposer sa tête humble à ses pieds.

Fathema. — Je t'ai déjà répondu, frère. Le cœur me manque. Je n'ai guère, pour te défendre l'entrée, aucune autre force que mes larmes. Mon père râle sur son lit de mort et moi, le cœur brisé, je touche au moment où le ciel me rendra orpheline ! Que veux-tu donc de ce corps évanoui et étendu sur sa couche ? Il est impossible de voir le prophète. Va-t'en.

Le Prophète. — Fathema, joie de mon cœur, dis-moi qu'elle était cette voix lugubre qui m'a ravi tout ce que j'avais encore d'énergie et de présence d'esprit dans la tête. Aie l'obligeance de venir pour un moment à mon chevet.

Fathema. — Que je sois sacrifiée pour racheter ta vie précieuse ! Un nomade du désert est debout à la porte et me demande la permission d'entrer. J'ignore qui il est, ni ce qui l'amène ici. Je sais seulement qu'il ne vient pas de son propre chef.

Le Prophète. — Cours, répands de la cendre noire sur ta chevelure et pleurs mon décès ! Ma dernière heure m'est venue. Il n'y a pas de Dieu autre qu'Allah ! Sache que c'est un des magistrats de la cour du Dieu d'amour. N'en doute point, c'est l'ange de la mort, l'arracheur des âmes venu en personne. Adieu ! La mort m'attend déjà sur la dernière limite de mon temps. Ne vois-tu donc

pas que fil de ma vie se brise entre les doits du destin? Oui, c'est bien Azrël qui rend les femmes veuves... Depuis qu'il existe, il n'a jamais souri à la figure d'un être vivant. Par respect pour moi, il s'est arrêté sur le seuil de la porte. Ailleurs, il ne serait aucunement en peine de trouver le chemin qui le conduit à sa victime. O ma fille, il traverse d'outre en outre les portes de fer; si on les avait fermées il s'introduirait par une lucarne. Cours donc, ma fille, dis à Azraël : « Daigne entrer, ô toi, messager « du Créateur glorieux !... »

FATHEMA. — Sois le bienvenu, Azraël, confident des mystères de Sa Majesté divine. Plaise à ton pied d'honorer notre humble cabane. Entre et repose-toi dedans.

AZRAEL. — Fathema, joie de la poitrine du meilleur d'entre les créatures, je te salue, toi sa fille unique qu'il portait sur son cœur comme un talisman sacré! Je brigue l'honneur de me compter au nombre des plus petits d'entre ceux de vos serviteurs qui jour et nuit prient pour le salut de votre âme.

FATHEMA. — O toi, dépositaire des trésors de l'inspiration divine, je te salue! Toi, qui jouis du privilége de pouvoir approcher le saint des saints du Dieu de la grandeur, je te salue! Toi, courrier de Dieu le Créateur, explique-moi, viens-tu pour demander des

nouvelles de mon père, ou bien pour quelque autre motif ?

AZRAEL. — Je viens de l'enceinte du Saint des Saints (*harem*) de Dieu de la grandeur, pour prendre l'âme de Mohammed. Mon intention est celle de lui épargner les angoisses de la mort et de le délivrer de la prison de ce monde pervers. Dis-moi, comment se porte-t-il, ton auguste père ?

FATHEMA. — Mon père est dans un état d'assoupissement, et c'est à peine si nous avons eu l'occasion de profiter de quelques moments lucides. Il a hâte de rejoindre son AMI. O Azraël, je t'obsècre et te conjure par tout ce qu'il y a d'amour et de miséricorde dans l'Essence du Seigneur Dieu, aie pitié de mes larmes, prends tout doucement l'âme de mon père, ne lui fais aucune peine !

AZRAEL. — Rassure-toi, pauvre Fathema, et, au milieu de cette grande affliction de la famille du prophète, n'oubliez pas que votre père est déjà initié à tous les mystères du vrai Dieu. La prise de son âme a été rendue facile par Dieu lui-même. Moi aussi j'appartiens à cette cohorte fidèle de ces serviteurs qui, jour et nuit, chantent ses louanges.

FATHEMA. — Ah ! hélas! la ville de Médine s'écroule ! Les rènes de la patience s'échappent de mes mains. La mosquée et la chaire prophétique ont perdu leur plus bel orne-

ment en se voyant loin de la présence du plus pur des prophètes! Son cousin, entouré d'ennemis astucieux, rusés et méchants, n'a plus d'aide, ni d'appui, ni d'amis. Hussein renonce à l'espérance de le revoir, et le ciel lui-même a pleuré après lui avec autant de regret et d'amertume que la prunelle de ses yeux d'étoiles a blanchi comme le ciel devant l'aube du jour.

Azrael (*au prophète*). — Reçois mon salut respectueux, guide de tous les êtres créés! Que les génies et les hommes servent de rançon à ton noble corps! C'est moi, Azraël, le plus petit serf. de ta porte. Le Créateur glorieux vient de m'ordonner ce qui suit : « Va offrir l'hommage de tes services au prophète avec des ménagements de politesse. Avant que d'entrer dans sa maison, demandes-en la permission. Fais-lui parvenir mes salutations, et dis-lui tout doucement : Ami, doué d'augustes vertus (*Kheçâl*), et qualifié à recevoir les honneurs célestes ; là-haut, tous les prophètes réunis sur le chemin qui te nous amènera, y attendent debout le moment de ton arrivée. Prépare-toi à visiter le séjour des bienheureux. Viens contempler les béatitudes qui te sont réservées dans le plus sublime de nos paradis. »

Le Prophète. — Tu es bien venu, ô messager du Créateur glorieux ; tu m'as fait

bien plaisir, Azraël, en m'annonçant cette nouvelle faveur de Dieu, qui daigne me rappeler auprès de lui. Pourrais-tu faire agréer quelques demandes qui, mises en exécution, seraient à même de remédier à la détresse de ce monde des pécheurs. Je t'en saurais gré;

AZRAEL. — Puissé-je te faire hommage de moi-même, ô avocat des mortels devant le Tribunal suprême! Daigne expliquer en quoi pourrais-je te servir?

LE PROPHÈTE. — Ma première demande, la voici : Comme c'est pour la dernière fois que les gens de ma famille me contemplent, reste un moment dehors, sans entrer dans l'intérieur de la maison, et laisse-les sortir un à un de chez moi. (*Azraël disparaît et puis rentre.*) Adieu, chères âmes, avant peu orphelins et malheureux! La saison d'automne est arrivée et les jours de printemps n'y sont plus. Sortez tous de cette maison. Je veux rester seul avec mon Dieu et avec ma prière.

AZRAEL. — Maître, pourquoi n'as-tu pas aussi renvoyé ce joli enfant; voué au malheur. Serait-il d'un sang plus pur que tes autres enfants, ou bien l'aimerais-tu de préférence? (*Tous sortent, excepté Hussein.*)

LE PROPHÈTE. — Sache, receveur d'âmes, que c'est mon Hussein, l'allégresse de mon cœur, la lumière de mes yeux. C'est l'étoile la plus rayonnante sur l'horizon de mes

affections, la lune du zodiaque de la noblesse! C'est bien lui qui, par les agonies d'une soif brûlante et par le sacrifice de sa tête sacrée, m'aidera à racheter les crimes de notre peuple des fidèles! Comment l'éloignerai-je de moi, regarde-le, Azraël. Est-il beau assis, comme tu le vois, à mes côtés, ah que n'aurai-je pas sacrifié pour lui! Il est mon âme, or le moyen de séparer l'âme du corps? Rien qu'à le voir, mes membres amaigris et roidis se raniment, se fortifient.

Azrael. — Monde de douceur et d'amour, toi rédempteur de tous les coupables au jour de la résurrection! Pour te complaire, je me tiendrai coi derrière la porte. Dis-moi quel est l'objet de ta deuxième demande?

Le Prophète. — Je serai court, car sache que mon cœur est bien las de ce monde. Je ne te demande guère qu'un instant de patience, un sursis, nécessaire pour que Gabriel puisse redescendre des régions sublimes. Je veux le remercier de ses bontés. Aussitôt après occupe-toi de l'exécution des ordres que Dieu t'a donnés. Je ne pense plus ni à mon corps ni à mon âme, je n'ai qu'une seule préoccupation qui me cause mille douleurs, celle d'assurer le salut de mon peuple.

Gabriel *(en s'adressant à Azraël)*. — Auras-tu donc déjà pris l'âme de l'aieul de Hussein, car

l'atmosphère du monde est chargée des échos des chants funèbres et des gémissements?

Azrael (*à Gabriel*). — Salut, messager du Dieu de la splendeur, ton rang est supérieur à celui d'Azraël, je me suis conformé au désir du prophète qui m'a demandé de ne pas prendre son âme avant qu'il ne te fasse ses adieux. Il s'attendait à un message de la part du Créateur de deux mondes.

Gabriel (*à Mohammed*). — Je te salue, toi, trésor de la libéralité et de la charité, toi dont la présence a sanctifié le temple de la Mecque, toi que Dieu appelle son ami, toi dont le patriarche Abraham se glorifie d'être l'humble serviteur. Moi aussi, Gabriel, je suis un de tes domestiques. Notre Maître glorieux m'envoie ici. Il m'a dit : Vas-y et observe si réellement il est désireux d'entrer dans le sein de ma miséricorde et d'illuminer, par sa présence, l'auréole des gloires de mon paradis.

Le Prophète. — Je te salue, dépositaire fidèle de la parole inspirée ; grand consolateur des peuples opprimés, salut ! Certes il était bien peu courtois de ta part, mon vieil ami, de rester loin de ton frère dans un moment pareil. Pourquoi m'as-tu délaissé tout seul, à l'état où je me trouve ? Quelle besogne plus importante aurait pu t'empêcher de venir me voir ?

Gabriel. — J'en suis bien honteux, mais tout de même je n'ai pensé qu'à toi. Je faisais du jardinage dans ton paradis en l'adornant d'une nouvelle plate-bande de coquelicots. J'y courais çà et là, pour porter aux élyséens la bonne nouvelle de ton arrivée chez nous. J'ai dépêché une brise fraîche pour parfumer l'air des jardins que Dieu t'a assignés. A une nuée de poussière que le vent poussait déjà vers ton kiosque, j'ai ordonné de s'en tenir loin. J'ai rempli de houris chacun de tes châteaux de paradis. Bref, tout ce qui vit au paradis aspire déjà au bonheur de baiser le sable du chemin que tes pieds auront foulé, et les âmes des prophètes anticipent le plaisir de l'extase qui les raviront à la vue de ta beauté.

Le Prophète. — Ton récit m'a réjoui, Gabriel ; que Dieu te récompense pour tes peines, ami. Mais il me reste un nœud sur le cœur. Dis-moi, dis, pourrais-tu venir à bout de le délier ?

Gabriel. — Quel est donc ce nœud qui entrave les battements de ton cœur généreux et qui résiste même à la puissance des moyens dont tu disposes, maître ?

Le Prophète. — Mon cœur se resserre douloureusement toutes les fois que je pense à l'avenir de mes peuples de fidèles, et c'est au point d'oublier les souffrances que me

cause ma maladie mortelle. Cette préoccupation constante me brûle (*montrant son front*) *là, je la sens là*, comme du plomb fondu! Pourrais-tu me quels sont les projets de la Providence à l'égard de mes malheureux chéites, au jour de la résurrection? Ah ceci appartient déjà à un monde tout à fait différent de celui que je quitte. O Gabriel, j'ignore ce que notre Maître glorieux leur y fera endurer; mais à la vue de la moindre souffrance, même d'une seule épine dans le pied d'un de mes fidèles mon cœur étouffe sous je ne sais quel fardeau!

Gabriel. — O toi, dont l'existence ajoute à l'éclat du trône de Dieu; la poussière de tes sandales sert de collyre pour rafraîchir les yeux de ton dévoué Gabriel. Tes sectateurs, même ceux que le vice a le plus dépravés, ceux dont les jours et nuits se passent en révolte contre la religion, ouvriers du péché, tous seront généreusement pardonnés. Le Dieu de l'amour te fera ce don à titre de remise, afini de te prouver sa haute satisfaction des services que tu as rendus. Les clefs du paradis et de l'enfer sont entre vos mains, maître, ouvrez, faites tout ce que vous voulez!

Le Prophète. — Merci, cher ami, tes paroles ont fait tomber ce qui me pesait sur cœur, Dieu en soit loué! (*à Azraël*) Et

maintenant, à l'œuvre, toi, Automne du parterre des fleurs du grand jardin de la création, fais tout ce que Sa Majesté Yezdân t'a ordonné. Tu m'as dit que Dieu t'a recommandé d'agir selon mes instructions; eh bien, viens ici et exécute ce dont tu es chargé ! A présent que Gabriel, ayant descendu ici, s'est empressé d'accomplir mes vœux les plus ardents, il ne m'en reste que ce dernier : je te conjure au nom du Seigneur, ne m'épargne point, Azraël, non, au contraire, je te demande d'épuiser sur moi la totalité des châtiments que mes ouailles auraient mérités. Seul je veux souffrir pour tous les miens. N'en punissez aucun, ô Ange de la mort! Faites s'écrouler sur moi tout le poids des iniquités du monde d'islam. A l'œuvre, Azraël! point de pitié, arrachez-moi mon âme et aggravez-en les tortures les plus cuisantes, en expiation des péchés de mes ouailles. Viens et frappe!

Gabriel (*à Azraël*. — Ministre de la cour d'Allah, tu n'oublieras pas ce que Notre-Seigneur t'a recommandé relativement aux ménagements dus à la personne sacrée de son ambassadeur.

Asrael. — Je m'en rappelle (*au prophète*). Allah m'ordonna de commencer par m'excuser devant toi, ô souverain de la religion, et de ne point procéder à l'enlèvement de

ton âme qu'après en avoir demandé le permis et l'autorisation du prophète lui-même.

Gabriel (*au prophète*). — Tu souffres, ô pontife de deux mondes ! Tu sens ton cœur défaillir de plus en plus, n'est-ce pas ?

Asrael (*donnant une pomme au prophète*). — Quoique l'air que tu respires soit embaumé comme un arôme, le plus suave, mais, voici un fruit dont le parfum peut ranimer l'atonie de tes défaillances. O souverain de la religion ! Veuillez sentir cette pomme que j'ai cueillie exprès pour toi, dans un verger du plus haut de nos paradis. Prends-la.

Le Prophète (*en sentant la pomme*). — Adieu, la terre ! Un désir m'entraîne irrésistiblement envers mon Viel-Ami (1). Là je trouverai bien de quoi guérir ma poitrine ulcérée. Enfin, m'y voici ! Mes yeux ne voient que Lui ! Je dis, je confesse que : *Il n'y a pas d'Allah sinon* Lui ! (*Il tombe et expire. Les personnes de la famille du prophète accourent et se rangent autour du cadavre.*)

Hussein.— Hélas ! O douleur, ô ciel tu ne conserves donc sur la terre que des êtres malheureux et des ignobles ! L'ornement de l'autel, de la mosquée et de la chaire, leur gloire, tout est brisé, disparu dans le néant. L'idéal de mansuétude et de toutes les vertus

(1) On avait vu plus haut l'expression *yari dirîné* « vieil ami, » c'est-à-dire Dieu qui aime les hommes.

humaines a disparu. Le livre du savoir des siècles est fermé! (*A Fathema*) : Mère des Imans, viens et que je sois ta victime! Viens Fathema, le prophète des nations n'est plus de ce monde! (*A Aly*) : Viens père, viens nous soutenir, car notre aïeul nous a laissés sans appui! (*A Hassan*) Et toi frère, toi lumière de nos yeux, viens, viens, brisons nos poitrines, meurtrissons nos têtes!..... (*Il se frappe à coups redoublés avec les mains.*)

Fathema. — Hélas! Je brûle comme un oiseau enveloppé de flammes d'un incendie. Le soleil n'a plus de rayons pour mes yeux, je ne le vois qu'à travers mes larmes. Médine s'écroule et disparaît dans les décombres!... Hélas, hélas, ô abîme de désolation!

Aly. — Ton Heider, naguère omnipotent, n'a plus où abriter sa tête! — Elle est couverte de la poussière de deux mondes ébranlés par ta chute.— O sceau des prophètes du vrai Dieu! (1) Que ne puis-je racheter son existence au prix de mon sang! Car ce n'est pas vivre que de vivre sans toi, et de pleurer avec du sang de son cœur en guise de larmes. Tu étais mon soutien ici

(1) C'est-à-dire le plus parfait des prophètes. On l'appelle aussi « la poitrine (*sedr*) de la prophétie », parce que les yeux et la poitrine comptent au nombre des plus nobles membres du corps.

et mes chagrins t'attristaient, ô le meilleur des hommes et le plus divin des prophètes! A présent je n'ai plus à qui recourir dans des jours d'infortune, personne capable d'admirer l'amertume des douleurs qui navrent mon âme!

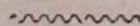
Umm-Selmé. — O défenseur des hommes, ô pontife de deux mondes! Toi dont la présence ajoutait à l'éclat des couleurs de l'arc en ciel!

Jette un regard de compassion sur ta servante, Umm-Selmé, qui, séparée de toi, pleure comme un nuage d'automne, et qui mourra de douleur de t'avoir perdu.

Hassan (*s'inclinant sur le corps du défunt*). — Que je tombe victime sacrifiée à l'âme de mon aïeul! Victime de la mosquée, de l'autel et de la chaire de l'islam qui désormais, resteront vides! (*S'adressant au cadavre*) : Tes yeux ne me regardent plus! Pourquoi ne veux-tu pas me parler, aïeul?

Fathema (chant funèbre).

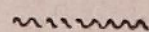
O douleurs ineffables!
L'Envoyé de Médine,
Le glorieux, le puissant,
Tombe comme une palme
Abattue par la hache du destin!



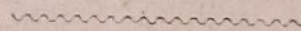
MYSTÈRE IIIe

LE KHALIFE OMAR S'EMPARE DU JARDIN DE FÉDEK

PERSONNAGES



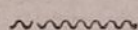
ALY.
FATHEMA, son épouse.
ZEINEB, HASSAN, HUSSEIN, enfants de Fathema.
UN JARDINIER.
KULSOUM.
ABOUBEKR.
OMAR.
KHALED, officier d'Omar.
SELMAN, ABAZÈRE, domestiques d'Aly.
UMM-SELMÉ, suivante de Fathema.





MYSTÈRE IIIe

OMAR S'EMPARE DU JARDIN DE FÉDEK



Aly (*finissant ses prières*). — Seigneur, que ferai-je, la tristesse s'est emparée de mon cœur, et toi Fathema, ton bonheur t'a quitté aussi. Depuis que notre bienfaiteur nous a quitté pour habiter le séjour des bienheureux, tu maigris et ton dos, voûté comme un croissant, plie et s'affaisse sous le poids de notre infortune. Notre lune a disparu dans les flots de lumière de sa propre auréole; notre soleil a plongé dans le couchant de la mort, pour ne reparaître qu'avec le jour du jugement dernier. Après avoir annoncé au monde une vie future, le prophète de Dieu a bu, dans le calice du destin, le nectar de présence éternelle auprès du Créateur.

Fathema. — O musulmans, l'envoyé de Béni-Hachem s'est échappé d'entre mes bras.

Seigneur Dieu, fais-moi parvenir promptement à mon père qui me consolait dans tous mes chagrins. Le peu de jours qui me restent encore, je les ai en horreur. O prophète d'Allah, ô le meilleur des hommes, vivre sans toi est un péché, une chose illicite pour Fathema !

Aly. — Oui, notre vie sans toi est semblable au chameau égaré dans le désert, en ne sachant que faire, que devenir. Jusqu'à quand ton absence ensanglera-t-elle mon cœur ? Interroge-le toi-même, ce cœur orphelin, il te dira qu'il n'a plus ni repos ni calme, qu'il n'a qu'une seule envie, une seule pensée, celle de pouvoir battre auprès du tien. Appelle-moi là où tu es, ô le plus parfait des prophètes. Depuis que tu m'as abandonné, l'angoisse cruelle m'a pris en affection, elle veille, elle dort avec moi ; jour et nuit je sens ses lèvres sur les miennes ; nous respirons ensemble, et je marche sur la terre sans un lieu où appuyer mon dos ni où mettre mon pied. Pourquoi m'as-tu ainsi oublié ?

Fathema. — Ame de mon père ! ton deuil me tue. Viens et assieds-toi à mes côtés, le chagrin me maltraite comme son esclave. Et vous, mes enfants, approchez, venez nous consoler. Toi, Hassan, ne me cache point ta douleur, viens et dis tout ce qu'elle t'inspire.

Toi, Hassan, enveloppe-toi dans les plis de ton châle noir. Et vous, mes filles, prenez toutes vos habits de deuil. Mon âme fuit par les portes de mon corps. Viens, ma triste Zeineb, apporte-nous ici les vêtements de ton grand-père, arrose-les de tes larmes. Que je les voie et les touche, cela fera du bien à ta pauvre mère ; elle est bien malheureuse, bien souffrante !

Zeineb. — Seigneur Dieu, par le mérite du haut rang de prophète, par ton envoyé Mohammed de l'Arabie, par Aly, fils d'Abou-Taleb, ce lion d'Allah, cette joie et consolation des mortels, daigne rendre le courage et le calme à celle qui m'a donné le jour ! Voici, ma mère, les vêtements de ton père.

Fathema. — Donne-moi, Zeineb, ces reliques saintes et vénérables comme celui qui les portait; puisque nous ne l'avons plus lui-même, regardons-les et puisons-y notre consolation. Voici ton turban, père chéri, je le mettrai sur ma tête, voici ton manteau, je m'en vêtirai, je veux le sentir sur mon sein... Et vous, mes enfants, entourez-moi et prenez... vous, sa coupe à boire... vous, son grand sceau d'Etat... vous, son chapelet de prophète... Couvrez de cendres vos têtes et tenez pieusement ces reliques sur la paume

(1) C'est une scène célèbre pour l'impression qu'elle produit sur les spectateurs chéites.

de vos mains... C'est bien... Ah! que nous tombions tes victimes, père, ami, bienfaiteur. Que nos yeux pleuvent du sang de notre cœur, jour et nuit pour toi, père bien-aimé; fais nous sacrifier ici comme ces brebis que Dieu a permis à Abraham d'immoler à la place d'Isaac. Nos âmes, nos têtes, tous tant que nous sommes, ô Dieu de miséricorde, tout pour un pli de ce manteau sacré!

Aly. — Fathema, rose du parterre de la chasteté, trève à ces larmes, je t'en conjure par les mânes de l'illustre envoyé de Dieu; ces lamentations t'épuisent; du calme, de la résignation, confie-toi à Dieu!

Fathema (*à ses fils*). — Mes enfants chéris, prunelles de mes yeux, joie de ma poitrine, Hassan et Hussein, vous savez combien j'aime le jardin de Fédek. C'est le souvenir de mon père que je me suis choisi moi-même comme mon lot d'héritage. Faites venir ici le jardinier, qu'il me parle de mes fleurs.

Hussein (*au jardinier*). — Jardinier du prophète, La Vierge (1) veut te parler, allons la trouver, et si tu veux bien nous accompagner, suis-nous, dépêchons-nous.

Le Jardinier. — Grand Dieu, de moi-

(1) *Betoul* (vierge), épithète dont se servent les chrétiens de Syrie en parlant de la mère de Jésus, et que les Arabes donnent à la fille de leur prophète.

même je pensais à aller vers elle, mais je n'ose le faire. Que dirai-je à cette gloire du harem de notre saint prophète, que Dieu le bénisse, à l'auguste compagne de notre prince ! (*En s'approchant de Fathema.*) Salut, à vous tous assis et affaissés sous le poids d'une affliction profonde ; Salut, ô fille de l'envoyé de Dieu mille âmes comme la mienne pour un souci de vous ! Que voulez-vous de moi ? pourquoi tant de tristesse et d'affliction ? Ordonnez, mes mains et mon âme sont aux ordres dont il vous plairait d'honorer votre serviteur.

FATHEMA. — Tu es le bien venu, notre jeune et habile jardinier, et j'espère que mon père intercèdera en ta faveur au jour de la résurrection. As-tu bien soin d'arroser mon jardin ? Mes carreaux de narcisses ont-ils bien levé ? Dis-moi toute la vérité et ne crains rien.

LE JARDINIER. — Fille auguste, et objet de l'affection de notre prophète, le très-puissant ! Grâce à moi, ton jardin ruisselle de perles et de rubis ; partout de blancs narcisses et des coquelicots écarlates. Le rossignol, en les voyant, s'enivre d'amour et se lamente jour et nuit. Affligées de ton absence, les roses à demi ouvertes ont chacune, au fond de leur cœur, une tache couleur de sang ; un rayon de tes yeux les fera

éclore et sourire. Les corolles du nénufar tombent une à une dans le ruisseau limpide. Elles aussi pleurent le prophète, et, de douleur, déchirent leurs blanches robes.

FATHEMA. — Que le prophète intercède en ta faveur, au jour de la résurrection, mon excellent jardinier. Soigne bien mes fleurs et dispose-les selon mon goût. Arrose mes palmes avec de l'eau de tes yeux. Retourne à tes travaux, et lorsque tu auras ensemencé la pelouse du jardin, songe que la récolte en rapportera à son jardinier une riche récompense, et la faveur de ses maîtres satisfaits de son service. Dieu te bénisse!

OMAR (1). — O prince des princes du siècle! règne en Syrie et que tes jours s'écoulent dans la prospérité. Le prophète des deux mondes n'est plus. Aly, abandonné de ses amis, n'a qu'une existence précaire. Mets à profit l'occasion pour t'emparer du khalifat. Laisse-le tranquillement assis dans sa maison ; et qu'il n'en sorte plus, mais toi, hâte-toi d'aller t'asseoir à la place de l'envoyé de Dieu, fais-toi proclamer khalife.

ABOUBEKR. — Tu es le plus intelligent de la race humaine, ami Omar, et je ne sau-

(1) Il ne faut pas oublier que tous les acteurs restent sur la scène. Il n'y a aucun changement de décoration. Ceux qui n'ont plus rien à dire s'assoient sur la scène et attendent leur tour.

rais mieux faire que me hâter de suivre ton conseil. Cependant, je crois qu'il serait plus sage d'attendre la fin du deuil qu'on a pris à la mort du prophète. Aly, son gendre, ne fait que pleurer et gémir; sa femme ne sort pas de son gynecée, elle ne fait que soupirer, que s'arracher les cheveux et se frapper la poitrine, uniquement occupée de la douleur qui les opprime tous, et des cérémonies funèbres. Mais le deuil une fois passé nous mettrons la main à l'œuvre.

Omar. — Bel expédient, vraiment je rougis de honte en t'écoutant parler. Le deuil fini, Aly pensera à nous, et pour cause. Au premier roulement du tambour qui proclamera son khalifat, on nous verra, toi et moi, déracinés de la surface de la terre, comme de l'ivraie. Aujourd'hui ou jamais. N'hésite plus, et bravement, la main sur l'épée du khalifat, en avant, ami!

Aboubekr. — Bravo! Omar, en fait d'astuce et d'adresse tu es un passé maître! Seulement, tu as oublié le testament oral du prophète de Dieu, qui a désigné Aly pour lui succéder sur le trône. Aussitôt qu'Aly se montrera au peuple, il sera nommé par acclamation le khalife (successeur légitime) de son beau-père.

Omar. — C'est précisément cette inauguration qu'il faut faire échouer. Mais ce se-

rait une imprudence, une honte pour nous que de le lui permettre. Encore du vivant du prophète, il se défiait de nous, et nous cherchait noise en toute circonstance. Profite de ce moment unique, si tu veux parvenir au khalifat, arrache-le d'entre les mains d'Aly, et tu verras tous les vrais croyants venir la tête baissée et obséquieux à tes ordres.

ABOUBEKR. — Il faut que le khalife soit inauguré par acclamation; or, certainement Aly n'ira jamais m'acclamer comme tel. En effet, c'est bien lui qui doit être le chef et le prince du monde entier. L'archange Gabriel lui-même chante des louanges d'Aly, en disant : Certes « c'est à cause d'Aly et pour Aly que Dieu a créé le ciel et la terre (1). » Tu le sais tout aussi bien que moi. Comment veux-tu donc qu'il me reconnaisse pour son maître, lui chef suprême du spirituel et du temporel ?

OMAR. — Fais ce que je te dis, moi, et exécute-le incontinent, afin de consolider l'œuvre de ton khalifat. Commençons d'abord par entrer en possession du jardin de Fédek, qui appartient à Fathema. Le peuple, en le voyant, s'habituera à croire que tu es l'héritier des biens du prophète. La raison

(1) Paroles que la tradition orale des Chéites attribue à Mohammed.

des gens du peuple est dans leurs yeux. « Voyez, dira-t-on, l'homme à qui Mohammed a légué son héritage (1) et Aly a sans doute est déshérité, car on n'en parle même pas. » Et une fois le Fedek entre tes mains, les fidèles n'auront qu'une âme et un cœur, pour te proclamer leur roi.

Aboubekr. — Tu as raison, ami Omar, et puisque tu veux que cette affaire importante soit ainsi terminée, dépêche-toi, va arracher le Fédek d'entre les mains de Fathema. Va d'abord préparer ceux d'entre les chrétiens que tu connais à l'œuvre de mon inauguration, et si tu réussis, je m'en rappellerai avec gratitude et ton nom sera glorieux aussi longtemps que je vivrai.

Omar (*en s'adressant aux chrétiens présents*). — O chrétiens, étrangers dans notre pays, sachez tous la dernière volonté de Mohammed le très-puissant. Voici ce qu'il a dit avant que de mourir : « Quand je ne serai plus, l'homme qui vous montrera le grand chemin de salut, et qui vous expliquera le Koran, est mon héritier présomptif, Aboubekr, votre chef : c'est de sa bouche que le globe terrestre recevra dorénavant mes ordres ultérieurs. N'écoutez donc pas la voix de vos sympathies person-

(1) Mohammed est mort pauvre. Quelle preuve du sublime désintéressement du grand réformateur !

nelles mais tous, d'un accord unanime courez pour le proclamer votre khalife.

(*S'adressant au jardinier*). Jardinier du prophète, va-t'en du jardin de Fédek. En pleine mosquée, du haut de la chaire, Aboubekr m'a ordonné de venir ici réclamer le Fédek, usurpé par Fathema. Le prophète n'a pas laissé d'héritier autre qu'Aboubekr, son successeur et son lieutenant.

Le Jardinier. — Tu te trompes, Omar, dès mon enfance je suis jardinier de Fédek. Fathema est seule et unique propriétaire de ce jardin. Quel droit as-tu de m'en chasser, tyran maudit ? Je cours à l'instant même auprès de ma souveraine et je dirai tout à la fille du prophète de Dieu.

Omar (*revenant après un moment d'absence*). — Tout s'arrange au gré de nos désirs. J'ai envoyé du peuple dans la mosquée pour t'y proclamer khalife. Je leur ai indiqué le vrai chemin qu'ils doivent suivre. J'ai fait occuper le Fédek, après en avoir chassé le jardinier du prophète. Il est déjà allé se plaindre à la Vierge.

Le Jardinier (*arrivant chez Fathema*). — Je te salue, flambeau du festin des vertueux, auguste épouse de l'ami de Dieu ! Omar vient de m'ordonner que je m'en aille de ton jardin. Ivre de colère, il m'a frappé sur les yeux avec son fouet, tu les vois saigner.

Il faut y aviser sans perdre du temps. Autrement tu n'auras plus ton Fédek, et la flèche, décochée du haut de l'astre qui préside à tes destinées, tombera par terre au lieu d'aller droit au cœur de l'ennemi.

FATHEMA (*à son mari*). — Prince du royaume de la vraie foi, le monde n'est qu'un corps brute et toi tu en es l'âme. Ce cruel et ignoble Omar vient de chasser le jardinier auquel j'avais confié la garde de mon Fédek. Il s'en est emparé par force; quelle injustice, quel outrage!

ALY. — O princesse de l'empire de malheur, étoile brillante des régions sublimes, toi, lumière des yeux du prophète, qui fais le bonheur unique et le repos de mon cœur affligé! patiente-toi; mon âme brisée et affaiblie par la douleur ne sait que compatir à ton affliction. Du calme et de la patience. Attendons, Dieu est miséricordieux, il est la Clémence et le Clément à la fois.

FATHEMA. — Aie pitié de nous, protége nous, ô prophète de Dieu? Souffriras-tu que ton peuple nous maltraite ainsi, que ces maudits du *livre noir* (1) nous couvrent d'au-

(1) Les auditeurs de téaziés aiment ces propos insulteurs. Il y a deux registres au ciel tenus par les anges : *lôûhi mekhfouz*. « Tablettes commémoratives » pour insérer les vertus et *naméi siyâhe* ou « livre noir » pour punir les délits des hommes.

tant d'ignominie ? Sors de ta tombe et regarde, père bien-aimé, ce que je suis devenue par la haine et la tyrannie d'Omar. Il m'a arraché le Fédek, mon héritage, il a insulté mes gens ; viens au secours de ta malheureuse orpheline !

Hussein. — Qu'est-il arrivé, ma bonne mère, que veulent dire ces perles que je vois rouler sur l'ivoire de tes joues, pourquoi pleurez-vous, toi et mon père ? Sans cela, depuis tant de jours vous ne faites que gémir, et chaque fois que j'entends vos lamentations, je sens faillir mes forces ; c'est par trop cruel. Y aurait-il quelque nouveau sinistre à déplorer ?

Fathema. — Que te dirai-je, mon enfant. Tu as bien deviné. Le siècle vient de nous frapper d'une affliction de plus. Tu connais le chien maudit, laid et cruel qu'on appelle Omar. Eh bien, lui aussi, il se plaît d'attiser le feu du bûcher qui nous consume. Ce jardin de Fédek que j'aimais autant, il s'en est emparé, cet homme éhonté, sans foi ni loi.

Hussein. — C'est bien grave ce que tu me dis là, bien triste, ô ma pauvre mère. Comment y remédier, que faire ? Une pareille injustice envers toi, si désintéressée, si fidèle à remplir tes engagements envers autrui. Je sens un feu d'indignation embraser ma poitrine et la moële bouillonner dans mes

os. Que je sois enseveli sous la terre, plutôt que d'être témoin d'une pareille avanie. Comment y aviser, ô ma mère!

FATHEMA. — Ne t'afflige pas, lumière de mes yeux. Dieu nous voit, mon Hussein. J'enverrai quelqu'un auprès de ce maudit tyran, bien qu'il est indigne de cet honneur, on lui dira de ma part : Renonce à ton funeste projet. Le moment même ou tu oseras parler de Fédek comme de ta propriété à toi, le ciel et le trône du Très-Haut ébranlés d'une semblable injustice crouleront sur ta coupable tête!

HUSSEIN. — Cette nouvelle m'ensanglante le cœur et l'accable d'un fardeau indicible. J'ignore qui chargeras-tu de ce message auprès du tyran maudit. As-tu déjà trouvé quelqu'un capable de s'en acquitter?

FATHEMA. — Que je tombe ta victime, ô lumière de mes yeux, toi qui partages nos peines et bois dans notre coupe d'amertumes, mon doux Hussein. Aujourd'hui je n'ai personne pour envoyer, excepté toi; après ton père, c'est toi qui me sers d'appui, qui me protèges, pauvre et faible orpheline que je suis. Tu souffres, or tu comprends tout ce qui se passe dans mon âme navrée de souffrances. En te voyant, en t'écoutant lorsque le cœur parle par ta bouche, le ciel lui-même se sent ému aux doux accords de

ta voix. Je sais quel effet magique peut produire une parole, un regard de toi. Qui voit les racines d'un arbre plongées dans l'eau ne désespère pas d'en pouvoir un jour cueillir le fruit. Il faut que tu ailles parler à cet ignoble Omar. Dis-lui de ma part à cet intrigant rusé, tout ce qu'il vaut, n'épargne aucune épithète ignominieuse qu'il mérite, dis-lui : Ma mère affligée m'envoie ici ; homme méchant et injuste, n'augmente pas sa douleur, par l'amour de Dieu, ne porte pas tes mains profanes sur le jardin de Fédek.

Hussein. — Mais s'il ne veut pas m'obéir, cet apostat vieilli dans le métier de l'injustice, que dois-je faire, mère bien-aimée. Que dois-je lui répondre s'il me dit que le jardin de Fédek ne vous appartient pas ?

Fathema. — Alors tu lui répliqueras : Chien rusé, ne sais-tu donc pas que, par la grâce de Dieu tout-puissant, son prophète et souverain des ses élus, daigna nous favoriser de la possession du jardin de Fédek; crains la colère divine et n'y porte pas tes mains impures. Oseras-tu enfreindre les commandements du prophète ? Gare à toi, et si une pensée aussi coupable frappe à la porte de ton cœur, repousse-la loin de toi,

Hussein. — Ainsi soit-il. J'irai le voir, ma bonne mère. Prie Dieu que ma mission

réussisse et tu peux compter sur mon dévoûment. Je dirai mot pour mot, à ce chien maudit, tout ce que tu m'as ordonné de lui dire.

FATHEMA (*se mettant à prier*). — Grand Dieu, exauce ma prière humble! Par le mérite de ton prophète, par les vertus de son gendre, héros de Kheiber (1), inspire de la compassion au cœur de cet homme pervers, qu'il n'afflige pas d'un refus ton serviteur, l'imam Hussein.

HUSSEIN (*à Omar*).— Omar, je viens avec un message de ma mère Fathema. Ecoute-moi, homme injuste, je te demande au nom de Dieu : Par quel droit t'es-tu emparé du jardin de Fédek, que le prophète avait donné à sa fille ? Pourquoi as-tu ainsi outragé la princesse ? Renonce à la possession de ce qui ne t'appartient pas et rougis de honte devant le prophète, ton maître, qui nous voit de son séjour céleste. Ne marche pas sur le chemin de l'injustice et n'afflige plus ma mère. Conforme-toi aux ordres que mon père a donnés, et obéis, chien ignorant.

OMAR. — O lumière des yeux du prophète, sache que je voudrais ne pas m'opposer au message de la Vierge. Mais puisqu'Aboubekr

(1) Nom d'une forteresse israélite emportée d'assaut par Ali. Elle se trouve près de la ville de Médine.

s'est assis sur le trône du prophète, et qu'il n'est plus question du khalifat d'Ali, fidèle au devoir d'un sujet loyal, je dois obéir à mon nouveau maître. Il nous a fait voir le testament du prophète où il est dit expressément : « Aboubekr me succédera au pouvoir, je le constitue mon héritier. » Or, le jardin de Fédek appartient de droit au successeur du prophète et les prétentions de la Vierge se trouvent non avenues.

HUSSEIN. — Menteur maudit ! Que répondras-tu au prophète dans la journée de résurrection ? Apostat, pire qu'un chien ! Appelé devant le tribunal d'Allah tout-puissant, ton visage deviendra noir comme est noir le crime que tu viens de commettre en privant les orphelins de leur héritage.

OMAR. — Ote-toi de map résence ! Allez-vous-en, monsieur le petit-fils du prophète. De par les mânes de Mohammed, éloigne-toi, ou je te fais tuer sur la place. Va-t'en pleurnicher avec ta mère, elle attend ton retour avec impatience. Pauvre femme, peut-être elle rêve encore aux splendeurs de la dignité du khaliphat.

HUSSEIN. — Fils d'une prostituée ! Sache que les paroles que tu viens de cracher, ne sont qu'autant de pierres pour paver ton chemin à l'enfer.

HUSSEIN (*en revenant auprès de Fathema*). —

Que je devienne ta victime, ô orpheline du prophète. J'ai fait parvenir ton message à ce chien bâtard, et ce qui m'a répondu ne vaut pas la peine d'être rapporté.

FATHEMA (*à Aly*). — Que je t'entoure de mes soins et d'amour, ô fils de l'oncle du prophète, héros de Kheiber, dis-moi comment y aviser, trouve-nous quelque moyen pour ravoir mon héritage, car les nouvelles que notre fils vient d'apporter sont bien peu rassurantes, ô soleil de mes yeux, ô couronne de ma tête!

ALY. — Je n'ai guère que des regrets et des condoléances stériles d'effet à t'offrir, ô fille de l'envoyé de Dieu! Du courage et du calme, voilà nos expédients uniques. Ne t'afflige pas autant chère amie. Chacun de tes soupirs souffle sur le feu qui me consume et en augmente l'intensité.

FATHEMA. — Permets-moi, ô brave des braves, d'aller moi-même parler à Omar, ce chien éhonté. Les paroles sorties de mon cœur navré de douleur ne manqueront peut-être pas d'effet. L'arbre a ses racines plongées dans de l'eau; or, ne désespérez pas de ses fruits. Je lui adresserai quelques paroles à cet homme sans foi, et qui sait si son cœur n'est pas accessible à quelques sentiments de pitié.

ALY. —Vas-y et prends avec toi nos âmes, je

veux dire nos enfants, Hassan et Hussein, prends aussi le manuscrit sacré du prophète, faites-le lui voir, à ce scélérat sans pudeur, pire qu'un chien ; qu'il contemple l'écriture et le seing du prophète, peut-être en aura-t-il honte, peut-être diminuera-t-il ses persécutions infâmes contre nous.

Fathema. — Mes enfants, vous deux joyaux enchâssés dans le trône de Dieu, vous dont le nom prononcé dans le séjour des bienheureux fait s'incliner respectueusement le septième ciel, ainsi que la planche où sont écrits les péchés des mortels et le trône du Très-Haut, donnez-vous la peine de m'accompagner chez Omar. Descendez de la hauteur où Dieu vous a placés par votre naissance, et allons auprès de ce scélérat sans pudeur.

Fathema (*en s'approchant d'Omar*). — Ecoute et comprends-moi, Omar, car c'est à toi que je m'adresse. Homme maudit, reconnais-tu la fille du prophète ton maître ? Au milieu de l'affliction où sa mort nous a plongés, j'a appris que tu t'es approprié le Fédek, en foulant aux pieds la justice de mes droits à la possession de ce jardin. Mohammed, le très-puissant, n'était-il pas mon père ? Aly, le très-saint, n'est-il pas mon époux ? L'envoyé de Dieu ne m'a-t-il pas fait don de son jardin de Fédek ? Si vous n'agréez pas ce que

je viens de dire, lisez ce manuscrit écrit et signé par le prophète ; lisez-en le contenu qui viennent à l'appui de mes assertions, sieur Omar, et si l'épithète de chien ignorant qu'on te donne est injuste, prouve-le en agissant selon la lettre du document émané de mon père.

OMAR. — O la très-chaste fille du prophète des mortels, sache à n'en pas douter que le jardin de Fédek s'est échappé de la paume de tes mains blanches à tout jamais ! Sois bien persuadée que cet oiseau du jardin de Fédek, tu l'as perdu sans retour ; c'est fâcheux, tu en souffres, mais rien de plus vrai que tout cela. Sache qu'Aboubekr, lieutenant et successeur du prophète, est le seul propriétaire de ses biens, meubles et immeubles.

FATHEMA. — Omar, un peu de pitié pour les orphelins ; rougis, et, de honte, déchire ce manteau qui te couvre. Homme cruel, un seul regard de compassion sur ces malheureux enfants. Tu as encore le temps de détourner le fléau de punition du ciel ; lave tes

(1) NAMÉI SIAH. (Cf. page 81, ligne 27.)

(2) *Doûrète béguerdem*, mot à mot : que je marche autour de toi ; allusion à une coutume fort ancienne qui se pratique aujourd'hui encore en Perse. Un souverain ou un seigneur traversant à cheval un village, s'y voit souvent accosté par un groupe de paysans qui baisent respectueusement son étrier, les basques de son manteau et marchent à plusieurs fois autour de lui, en signe de respect et de dévouement. (Cf. page 87, ligne 5.)

mains du crime avant qu'il ne te souille depuis la tête jusqu'aux pieds. Ne te laisse pas entraîner par le mouvement de haine et de colère qui te possèdent. Jette les yeux sur l'écriture et sur l'empreinte du cachet de mon père. Honore la grandeur de ma douleur. Tu vois le deuil noir que j'ai endossé après la mort de mon père. Crains d'aggraver les souffrances que j'endure. Penses-y!

Omar. — Fathema, fille du prophète de Dieu, n'oublie point ce que tu es, pauvre, sans protection, sans amis et orpheline. Parle plus bas et moins. La khalifat est à nous et la haine que nous portons à Aly ne finira qu'au jour de résurrection. Le khalife régnant succède au pouvoir et aux biens du prophète. Dès aujourd'hui, il entre en possession de son héritage et personne autre que lui ne peut se l'approprier. Il en est de la parole d'un homme mort ce qui est de son cadavre, — destruction et néant! C'est pourquoi que je déchire et annulle ton document... (*Il détruit le manuscrit.*)

Fathema. — Que l'insuccès détruise le bonheur de ta vie, comme tu as détruit l'autographe de mon père, ô scélérat Omar! Tu mourras de la main d'un assassin dont le poignard t'ouvrira le ventre et jettera aux vents les lambeaux de tes entrailles, de même

que tu le fais avec mon document (1). Allons-nous-en, mes enfants, retournez chez votre père.

Fathema (*en accourant auprès d'Aly*). — O lion de Dieu, prince de notre sainte religion, fils du dernier de la race des prophètes. Le monde d'un pôle à l'autre n'espère à être sauvé que par toi. Sous les coups de ton glaive ont tombé tant de conquérants de la terre. Tu es la clé qui ouvre toutes les énigmes de l'humanité. Tu es le nilomètre du ciel et de la terre! Le bas, l'ignoble Omar, a abreuvé d'amertume mon cœur. Il a déchiré l'autographe de mon père. Que devenir, que faire, malheureuse que je suis.

Aly. — Fille de Mohammed, l'envoyé de Dieu, l'homme qui a déchiré l'autographe du prophète, mourra par le tranchant d'un poignard empoisonné. Sa place de séjour éternel sera le brasier de l'enfer.

Fathema. — Essayons encore. En ta qualité de lieutenant du prophète, rends-toi à la mosquée-cathédrale et prends-y ta place dans la chaire où prêchait Mohammed. Comme lui, présides-y aux prières du peuple réuni et chante la *Khotba* (2) d'usage.

(1) Omar devenu khaliphe fut poignardé en 644 par un Alide.

(2) *Khotba,* ou prière officielle, lue dans les mosquées

Aboubekr (*au milieu de la mosquée-cathédrale de la ville de Médine, s'adressant au peuple*). — Écoutez-moi présents, grands et petits, et prêtez une oreille attentive à chacune de mes paroles. Mon nom est Aboubekr, maître de la chaire de cette mosquée. Je suis le père d'Aïcha, veuve de votre feu prophète. En quittant ce vallon des pleurs pour un meilleur monde, le prophète m'a nommé à sa place, pour être votre khaliphe. Le temps est arrivé où vous devez consentir à suivre ma religion, afin que j'intercède en votre faveur, au jour de la résurrection. Dorénavant regardez-moi comme votre Imâm (chef spirituel) et le lieutenant de votre prophète. Car il n'y a que moi qui connaît les choses célestes et les choses temporelles.

Selman (*accourant auprès d'Aly*). — Que je tombe comme ta victime, ô héritier de l'envoyé de Dieu! Tu es assis dans ta maison occupé à célébrer ses obsèques et tu ne sais rien de ce qui se passe dans la ville. Aboubekr, en pleine mosquée, du haut de la chaire, cherche à te priver de ton droit au khaliphat. A l'heure qu'il est, tout le peuple l'inaugure par acclamation. Les traîtres, infidèles à la foi jurée, ont assombri les

des musulmans, où le prêtre appelle le chef d'Etat par ses noms et prénoms et prie Dieu de bénir lui sa famille et ses sujets.

rayons du soleil de la vraie religion. Cesse de pleurer ton deuil. Sors et d'un pas ferme, monte sur la chaire; élève ta puissante voix et ne laisse pas les rênes du khalifat s'échapper de tes mains royales.

Aly. — La terre est fraîchement remuée et encore moite sur la tombe du prophète; encore je la regarde, ébahi de ma douleur, et je me demande est-ce bien vrai qu'il nous a quitté pour toujours! A peine si la moitié du terme accordé pour son deuil soit expiré, or comment puis-je paraître en public et m'asseoir à sa place dans la chaire? — Mais ce serait un sacrilége, une insulte à sa mémoire, que cet empressement inopportun de plaider, du haut de la chaire, en faveur de mes droits au khalifat. Mes larmes n'ont pas encore séché sur mes paupières; non; je n'aurais pas le front ni la voix pour réclamer et plaider en ma faveur du haut de la chaire du prophète. Il n'y a que ceux qui s'étaient opposés à l'inauguration du prophète qui à présent oseront proclamer Aboubekr comme leur khaliphe.

Fathema. — O Aly, ô ami de Dieu, toi source unique de tout ce qui existe, maître du glaive de Zulfékar à deux pointes (1),

(1) C'est la forme que les peintres persans donnent au sabre d'Aly.

dont la lame large et acérée transperce les rangs des ennemis de la foi. Prince du royaume de Sa Majesté Divine, toi, mon âme toi, père de mon Hussein, pourquoi vois-je tes yeux rougis de sang, explique-moi tout ce qui se passe dans ta pensée intime ?

Aly. — Que je tombe ta victime, toi égale en gloire aux anges de chasteté, toi mine inépuisable de toutes les vertus, Vénus du zodiaque de la beauté, perle précieuse d'Ali-iéssine (1), splendeur du ciel de chasteté, lumière de deux yeux de Mohammed le très-puissant! Aboubekr vient de parler au peuple du haut de la chaire, au nom de Dieu et de son prophète dont il s'est proclamé le lieutenant. L'âme de ton Ali est en proie à des angoisses poignantes.

Fathema. — Debout donc, ô lion de Dieu! Jusqu'à quand ta main restera-t-elle orpheline de son épée glorieuse? Il est temps de faire tomber les têtes de ces imposteurs mécréants. Eblouis-les des éclats de foudres du prophète, tonne comme le feu du ciel d'Allah, et fais-les submerger dans un déluge de leur sang impur!

Aly. — Tu sais que je mourrais volontiers pour t'épargner un seul souci et que ce n'est ni le courage ni les moyens qui me

(1) *Ali-yessine*, la famille de « *yess*, » nom du lieu de naissance de Mohammed.

manqueraient pour châtier ceux qui t'ont outragée. Mais un devoir religieux me fait garder ma maison. Je n'ai pas encore dûment pleuré; nous sommes en deuil, ô flambeau des festins du prophète de deux mondes?

Fathema. — Non, prince, tu ne peux plus rester impassible dans ta maison. Montre-toi, et qu'ils pâlissent à la vue du brave des braves. Leur injustice insolente me fera mourir de honte et de désespoir?

Aly. — Soit, mais je leur porterai la parole de paix. Que Hassan et Hussein me suivent. Venez mes enfants, nous allons à la mosquée de Dieu, pour nous acquitter des devoirs de notre sainte foi. Devant le peuple réuni j'y prononcerai la *Khotba*.

Aly (*du haut de la chaire de la mosquée de Médine*). — Peuple des fidèles! Personne n'a le droit de succéder au prophète, excepté Aly. Hommes d'Islam, écoutez-moi tous : Dieu de gloire m'a fait son ami et votre chef après le prophète. Voici mes deux fils, deux joyaux du trône du Très-Haut. La terre et le ciel n'ont été créés que pour eux. Celui-ci est Hassan, celui-là Hussein, tous deux bénédiction et salut de l'Arabie. Voici le livre de Koran, que le souverain des mondes a fait descendre du ciel; tous ces feuillets sacrés, je les ai réunis un à un, pour vous, et

je l'apporte ici ce code qui doit nous guider dans les siècles. Vous rappelez-vous de ce que vous a dit le prophète lui-même, le séid de deux mondes : « Vénérez tous ce Koran, honorez-le comme si vous eussiez honoré et respecté moi-même? » Or, dites l'avez-vous respecté dûment? A peine si quelques jours se sont écoulés, après sa mort que vous voilà déjà réunis ici et dans quel but?

Omar. — O Aly, personne ne te conteste le mérite d'avoir fait un recueil complet et authentique des surates éparses du Koran, que pour la direction des hommes Dieu a fait descendre du ciel. Mais qui est-ce qui a besoin de ton Koran? Qui est-ce qui a cherché à briguer tes faveurs? Osman s'est aussi occupé d'un recueil des surates et il l'a fait de gaieté de cœur. Garde donc pour toi ton Koran tel que tu l'as colleetionné toi même. Nous avons ce que nous avons.

Aly.— O peuple! L'envoyé de Dieu vous a quittés depuis si peu de temps encore. Vous avez commis un grand crime en proclamant le nouveau khaliphe avant que les jours de deuil ne fussent accomplis. Hommes d'Islam, j'en appelle à votre propre mémoire, dites n'avez-vous pas vu à Gadyr, n'y avez-vous pas entendu le prophète prononcer ces paroles : « Moi je ne suis que l'étendard de la ville de Médine, Aly en est

la grande porte. Dans les siècles à venir moi, je suis d'Aly et Aly est de moi. Une ronce qui le blesse au pied, je la sentirais au fond de mon cœur. Quiconque ferait paraître de l'inimitié contre Aly deviendrait l'ennemi de ma propre personne. »

OMAR. — O Aly, tes prétentions sont stériles d'effet, et il n'est plus question de toi. Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus. Le monde d'un pôle à l'autre, a déjà appris que le khalifat n'est plus dans la tribu de Béni-Hachem. Regarde, compte ces millions de musulmans sur la terre, chacun d'eux a déjà proclamé Aboubekr pour son khalife volontiers et librement.

ALY. — Sachez, ô musulmans, que Dieu, le créateur du monde, Dieu de puissance et de grandeur, a daigné me choisir pour héritier présomptif de Mohammed, mon beau-père. Le testament du défunt m'en est le témoin. Grands et petits, écoutez-moi : Les vrais croyants n'ont pas d'émir autre que moi. Après la mort de Mohammed, je suis son héritier, son successeur. Hommes du nord et du midi, blancs, basanés, ou noirs, sachez tous à n'en pas douter qu'auprès de Dieu l'omnipotent, le glorieux, il n'y a que moi qui aujourd'hui doit présider d'office l'autel et la chaire de cette mosquée. Par sa volonté et en son nom je

suis le chef de tous les habitants de la terre, chef du monde créé, des mortels et des Esprits. Par droit de naissance et par la dernière volonté du prophète, moi seul représente tous ses droits et tous ses titres. Sur toute la surface du monde, partout où la foudre de la parole de Mohammed et l'éclair de son glaive ont lui, pour toutes les races de fils d'Adam, je suis le khalife (chef temporel), l'Imam (chef spirituel) et le lieutenant du prophète. Tel est l'ordre d'Allah, telle est la dernière volonté consignée dans le testament de son envoyé. La Vierge, dont l'Arabie s'énorgueillit, l'unique fille du prophète, est mon épouse, voici mes deux fils dont Dieu a béni notre union. Y a-t-il quelqu'un de vous qui puisse faire valoir autant de titres à la succession au pouvoir du prophète? Peuple de l'Islam, juge et prononce!

OMAR.— Sache, Aly, que Sa Majesté Aboubekr vient d'être inauguré par acclamation du peuple, dont il est khaliphe de fait, et nous n'en connaissons pas d'autres que lui. Il est déjà là à sa place, et, du haut de la chaire, il préside aux dévotions de son peuple. Vas-y aussi et reconnais-le pour ton maître et ton souverain légitime ; ne crains rien, du courage! Il aime à pardonner.

ALY. — Il n'y a que l'oint du Seigneur

qui puisse recevoir ses inspirations et les proclamer du haut de la chaire ; or, tel je suis ! Je suis souverain du trône de puissance et d'autorité. Le tapis de la dignité royale, que le Koran a désigné par les caractères mystérieux de J.Y.S.Y.N., n'appartient sur la terre qu'à moi seul. Dans la ruche des vrais croyants, je suis la mère des abeilles, car je suis une émanation du sens caché du verbe alcoranique, le mot de l'énigme de ce verset :

« C'est par mon organe que Dieu assigne à chaque créature la quote-part de sa nourriture journalière. C'est moi qui illumine le soleil et la lune. »

C'est moi qui suis le dernier mot de l'Evangile et du vieux Testament, car il n'est donné qu'à moi de pouvoir les expliquer et les commenter. Après avoir achevé l'œuvre de la création, Dieu m'a confié le devoir de veiller sur ses créatures. Ma poitrine sert de dépôt aux inspirations divines. Dieu est grand et sublime dans son Essence ! Le plus parfait d'entre les prophètes m'a légué le don de son haleine miraculeuse qui ressuscite les morts. Dieu m'a conféré le titre de son ami, et son prophète m'a investi de la dignité de l'Emir des vrais croyants.

Omar. — Toutes ces vanteries ne te profiteront guère. A quoi bon de se louer soi-

même. Calme-toi et retourne dans ta maison, ton Koran sous l'aisselle. Parle à ton livre et tâche de le persuader, car ici personne ne veut plus prêter l'oreille à tes arguments. Une fois pour toutes, renonce à tes folles espérances, voici la bonne nouvelle que ton malheureux sort, t'annonce par ma bouche. Adieu.

Aly. — O musulmans, je m'en vais du milieu de vous et j'emporte le Koran authentique que vous n'avez pas voulu honorer. Souvenez-vous bien que le texte du vrai Koran ne se trouve plus parmi vous, je l'emporte avec moi. Et vous, soi-disant chefs spirituels de ce peuple trompé, vous qui lui avez promis de le diriger selon la lettre du livre descendu du ciel, vous en avez menti, fils de malheur! (*Il sort.*)

Omar. — Ne t'avais-je pas dit, Aboubekr, que le mari de la Vierge, ne te donnera pas son assentiment. Il s'est opposé formellement à ton khaliphat en protestant devant tout le monde. Tant qu'il vit, tu ne pourras jamais être sûr de ton pouvoir. Je te conseille d'y aviser bien et le plus tôt possible. Autrement, encore quelques paroles comme ce qu'il vient de prononcer, et c'en est fait de nous. Le peuple, attendri et enthousiasmé, s'empressera de l'inaugurer par acclamation.

Aboubekr. — Tu as raison, Omar. Le temps est précieux. Ecoute-moi : Aly s'est, sans doute, enfermé derechef dans sa maison pour finir le deuil, ce qui ne lui empêchera pas de travailler en cachette et préparer les voies à son khalifat. Il fait circuler partout des interprétations et des arguments qui sont contraires aux nôtres. Vois-tu, ami ce qu'il faut faire. Va vite le trouver chez lui, et tâche de le faire venir auprès de moi, bon gré mal gré. Si l'ami de Dieu ne consent pas à sortir de la maison, mets-y du feu, brûle-la et point de pitié ! Traîne-le la corde au cou, depuis la seuil de sa maison jusqu'à mes pieds, qu'il se vautre dans la fange des rues ! Il me le faut ici, auprès de moi.

Omar (*frappant à la porte de la maison d'Aly*). — Ohé là-bas, Aly ! Sors de ta maison et hâte-toi, viens assister à l'inauguration du khaliphe Aboubekr ! Assez dormir, pleurnicher et ne rien faire. Vite, sur la place, unir ta voix aux acclamations du peuple entier ; une fois le Khaliphe inauguré, tu pourras, sous son égide protectrice, te gorger des plaisirs de ton harem aussi longtemps que tu voudras. Ouvrez !

Khaled. — Etes-vous donc sourds, y-a-t-il dans la maison quelque portier ou domestique du prince ? — Tas de fainéants, vous ne

bougez pas ; venez quelqu'un sur le seuil de la maison. Dites à Aly de venir à la porte recevoir le prince du siècle, Omar. S'il ne veut pas sortir, à l'instant même, je veux incendier ce repaire des brigands !

FATHEMA. — Au nom de Dieu, n'as-tu pas honte, Omar, de heurter avec cette violence à la porte du prophète et de nous menacer d'incendier sa maison. Que nous veux-tu donc homme méchant ? Veux-tu donc être appelé le Faraon de la famille du prophète. Le rayon du soleil de Mohammed n'est pas encore éteint, le drapeau de la religion de Mohammed est encore déployé. L'eau où le prophète faisait ses ablutions n'a pas eu encore le temps de sécher sur les dalles de ce harem. Qu'avez-vous d'aussi pressé, mécréants, ignares. La poussière n'a pas encore couvert son drap mortuaire et les poitrines de ses amis ne se sont pas remises de la fatigue du deuil. Aly est encore accablé de douleur, il pleure entouré de sa famille affligée comme lui. L'envoyé de Dieu vient d'être rappelé par son maître divin, il n'est plus de ce monde ; mais le monde se baigne dans les flots de lumière des rayons de la présence d'Aly. Oseras-tu de brûler cette porte que l'archange Gabriel lui-même a suspendue sur les gonds ? Aly s'occupe de rendre ses devoirs aux mânes

du prophète, il s'en acquitte avec ses deux faons, Hassan et Hussein. Et toi, vil Omar, tu t'abaisses jusqu'à venir ici insulter une femme, n'as-tu pas honte, scélérat!

Omar. — Ecoute-moi, fille du prophète de Dieu. Ne te mêles point des affaires qui concernent ton mari. Le khaliphe veut voir Aly, va le lui dire, et qu'il se dépêche.

Fathema. — Aly ne reçoit personne et veut rester seul avec sa douleur comme un ermite. Ne nous importune plus, parle plus bas et va-t'en. Laisse-nous à nos regrets après la mort du prophète. Pour tout ce que tu nous a déjà fait souffrir, que Dieu te damne, et qu'au jour du jugement dernier, ta figure devienne noire,comme le livre noir où tu es inscrit, et qu'il n'ait pas pitié de toi, comme tu n'en a pas eue pour les orphelins de l'envoyé d'Allah.

Omar. — Fille du prophète, merci pour m'avoir enregistré dans le livre noir. Tu vas voir ce que je suis : il est temps que j'entre par force dans ton harem et que j'en emmène ton Aly, la corde au cou.

Fathema. — Attends, écoute, Omar, renégat pire qu'un chien. Oseras-tu enfreindre l'inviolabilité du harem, et encore de quel harem? — Où, par les vertus de la famille du saint qui l'habite, les fleurs sentent le parfum de paradis, où les anges du ciel

viennent percher et chanter la gloire de Dieu, comme autant de rossignols. Et tu veux entrer par force, impertinent, femme barbue! Tu as déjà oublié ce verset du Coran : « N'entrez pas dans les maisons de votre prophète. » Or, tu sais bien que sa fille et ses petits-fils demeurent ici et tu oublies le respect dû à la mémoire de Mohammed de l'Arabie!

Omar. — Fais ce que je t'ordonne, Fathema. Va dire à Aly qu'il sorte; sinon, vous me verrez venir planter ici le drapeau de malheur!

Fathema. — O prophète de Dieu, sauvenous d'Omar, protège-nous contre la tyrannie de cet homme injuste et cruel! O mon père, tu me vois du haut de ton séjour céleste, souffriras-tu qu'Omar insulte aux malheurs de ta fille.

Omar (*à ses gens*). — Forcez la porte brisez-la! Khaled, mettez du feu sur le balcon, et qu'ils rendent par la gorge leurs prétentions au khalifat. Je ne saurais plus m'amuser à conter fleurette à madame Aly.

Fathema. — Grand Dieu, ô mon père où est-tu? Omar a incendié ta maison. Faitesnous mourir plutôt que d'être témoins de pareilles horreurs! Que tes yeux ne voyent pas des jours heureux, misérable Omar. Tu

fais pire que de répandre mon sang, tu brises l'inviolabilité de la maison d'une femme vertueuse ! Où sont mes enfants, faites venir ici Hassan et Hussein, courez ! Où est leur père, qu'il vienne voir les mains sacriléges d'Omar déchirer les rideaux des portes de son harem. Malheureuse que je suis ! (*Omar la frappe.*) Un coup de poignard au flanc ! Il m'a frappée le scélérat ; il a tué mon enfant !... (1). Hélas, ô Aly, au secours, au secours ! Viens voir ta maison crouler sur la tête de ta femme, sur les cœurs de tes enfants ! (*Elle entre et fait une fausse couche.*)

Aly. — Calme-toi, amie, me voici, chérie de moi, voici tes enfants, nous sommes tous près de toi, parle à tes filles, touche-les, nous sommes tous sains et saufs. Ouvre tes yeux et regarde-moi. — Ah que tu souffres !

Hussein. — Que je meurs pour toi, mère adorable. Que veut dire autant de sang répandu et cette blessure que j'aperçois, tu as une côte brisée ? Qui est-ce qui t'a fait autant de mal ? Mais sans toi nous ne pourrons pas vivre, la seule pensée que tu ne seras pas ici, nous tue.

Zeineb. — Ma pauvre maman, asseois-toi un peu, appuie-toi contre moi, jette un regard sur nous, voici tes filles Zeineb et Kul-

(1) Fathema était alors enceinte, à l'en croire une tradition orale des Chéites.

soum, tu nous aimes bien, tu ne mourras pas, n'est-ce pas ? — Car pense bien ce que nous deviendrons privées de ton appui.

Fathema. — Non, je ne vous quitterai pas, mes filles. Approche-toi, encore plus près, ma bonne Zeineb. Écoutez bien ce que je vais vous dire, ce seront peut-être mes dernières paroles : Si je me meurs, promets-moi de ne pas permettre à Hussein qu'il pleure trop. Tu prendras toujours soin de tous les miens, il faut que tu sois leur seconde mère. Tu calmeras leurs regrets ; le chagrin tue. C'est le misérable Omar qui m'a jetée sur ce lit de douleur, et si je meurs c'est lui qui en sera la cause. La lampe de ma vie s'éteint peu à peu ; le rossignol du rosier de mon existence penche tristement sa tête mourante ; on a brisé les œufs dans son nid, ils n'écloront plus ! — L'émail de la coupe d'or, pleine du nectar de mes jours doux, a volé en éclats sous la main d'Omar ivre de rage. (*Omar entre.*)

Hussein. — Bourreau de la famille du prophète, tu as ruiné de fond en comble la maison des chefs d'Islam. Que viens-tu faire ici, Omar ? — Pourquoi as-tu blessé ma mère, infâme assassin ? Tu oublies donc jusqu'au respect dû à la demeure de ton maître. Qui t'a permis d'entrer ici, tu ne rougis pas, scélérat, et tes yeux éhontés

brillent de rage et de joie d'avoir insulté une femme qui est la fille de ton prophète, celle qui doit auprès de Dieu intercéder en faveur de tes frères en religion. Homme haineux, pourquoi l'as-tu frappée, pourquoi m'as-tu assassiné un petit frère? Jouis, repais ton âme cruelle du spectacle dont tu es l'auteur, et bois du sang d'une femme assassinée par toi.

OMAR (*à Aly*). — C'est donc le brave des braves, que je trouve enfin après tant de recherches. Qu'est devenu ton courage, Aly, où s'est-elle enfuie la vigueur de ton poing jadis aussi habile à manier l'épée victorieuse? Tu te caches blotti dans un coin obscur de ta maison, fils de poussière! Pourquoi fuis-tu devant un homme comme moi? Par ruse, tu t'es fait ermite chez toi. Trève de cette hypocrisie. C'est le moment de l'inauguration du khalifat d'Aboubekr; rends-toi à la mosquée et inaugure-le sincèrement, après quoi tu peux retourner à ta maison et t'y reposer tout à l'aise.

ALY. — Que te dirai-je, chien maudit et pire encore. Réponds-moi vrai, à ces questions : Qui est-ce qui est l'héritier présomptif du prophète? Sa Majesté l'envoyé de Dieu m'a-t-il nommé à lui succéder, moi ou un autre? Toi-même ne l'as-tu pas entendu dire : « Quant au maître, certaine-

ment c'est Aly qui est le maître (1). » Si ton cerveau n'était pas troublé par les fumées de l'arrogance, tu te rappellerais bien ce que le prophète à dit à Qadir-Kham, et ces paroles sont passées à l'état de tradition sainte.

OMAR (*à ses gens*). — En avant, riez-lui au nez, de gaieté de cœur, et en même temps garrottez bien les deux mains du *Bras-de-Dieu*. En avant, lâches, faites tout ce que je vous ordonne : jetez-lui une corde au cou, je veux dire, accrochez un licou sur les créneaux du *Rempart-de-Dieu*. Les poings liés traînez-le à la mosquée. Et point de pitié, traînez-le ignomineusement jusqu'aux pieds du khaliphe.

ALY. — O Omar, ôte de tes yeux le bandeau qui t'empêche de voir Dieu et que la honte te les descelle ! Mais tu n'as plus de sentiments de pudeur, elle est inconnue à tes yeux sordides. Ingrat, tu as oublié les bienfaits dont le prophète t'a comblé et tu ne te rappelles plus d'aucune de ses paroles.

ABOUZÈRE et SELMAN. — O Omar, tu ne crains plus ni Dieu, ni la famille de son prophète, ce souverain dont le règne ne sera jamais détruit. De la pudeur, Omar, au nom d'Allah ! N'agis pas ainsi envers la famille

(1) Paroles que la tradition orale, selon les commentateurs chéites, attribue au prophète.

sainte, honore la personne sacrée d'Aly, ami de Dieu.

Aly. — Pas un mot de plainte, Abouzère, point d'affliction, Selman; imitez-moi. Laissez ce bourreau maudit me conduire dans les rues. Je sais bien ce qu'il veut, mais il ne me fera pas dévier d'un seul bout de cheveu du droit chemin de mes devoirs. Je viderai la coupe du sacrifice jusqu'à la lie, et personne ne pourra se plaindre de ce que je l'ai maltraité, pas même mes ignobles bourreaux, tout indignes qu'ils soient de m'approcher.

Fathema. — Omar, où conduis-tu Aly? Pourquoi as-tu garrotté le lieutenant du Prophète? Qu'a-t-il fait, cet ermite volontaire qui ne pense plus qu'à l'accomplissement de ses devoirs religieux, pour que tu le fasses conduire aussi ignominieusement? Le fils de l'oncle du Prophète, le saint des saints qui est entre vos mains n'a fait que des œuvres de charité et d'humilité.

Omar. — Tu as beau m'amadouer de ces propos doucereux, je n'aime pas le sentiment; j'ai mis la main sur mon gibier et tes doléances ne me feront pas lâcher prise.

Fathema. — Reviens, ô mon père, descends du ciel pour venger les traitements ignobles et le déshonneur dont on abreuve ta famille.. Dans quelques moments je ne

serai plus de ce monde, ô mon Dieu, mon Seigneur, pourquoi ne me fais-tu pas mourir à l'instant même !

Umm-Selma. — Pense à l'état où tu te trouves, et puisses-tu, dans la source amère de tes malheurs mêmes, puiser de quoi vivre longtemps ! Ta blessure au flanc saigne, il ne faut pas la rouvrir par ces mouvements d'impatience. L'injustice des ennemis aura beau hérisser d'embûches les sentiers de ta vie, tu viens de les arroser du plus pur de ton sang et tu vivras pour nous voir heureux !

Aly (*se met à prier*). — O notre Prophète, ô envoyé d'Allah ! Hélas ! j'ai tant à me plaindre de ton peuple, exauce-moi ! Vois dans quel état se trouve le fils de ton oncle, ô souverain ! Omar le traîne, la corde au cou, dans sa mosquée. Ta fille mourante est sur un lit de douleur, inondée de sang, blessée au côté et les bras meurtris. Nos pauvres enfants ne savent plus que devenir, comment se dédoubler dans leurs douleurs, et avoir deux cœurs : un pour Fathema et un pour moi.

Une voix d'outre-tombe. — O Aly ! n'oublie pas ce que je t'ai ordonné en mourant. Garde-toi bien d'attiser le feu de ton ressentiment, car si la mer du courroux de Bras-de-Dieu devient houleuse, toutes les sphères

célestes, dépolarisées par la terreur, mettront l'univers sens dessus dessous. Prends ma main et tâche de bien cacher tes doigts. En les voyant, Aboubekr et les méchants auraient peur de toi. Tel est l'ordre du Créateur, le Très-Grand; ne crains rien, c'est par ce moyen que tu auras gagné le droit d'intercéder en leur faveur, au jour de la résurrection. Laisse-les faire et patience! La vérité, comme de l'eau agitée, ne tardera pas à reprendre son niveau...... (*Une main sort du tombeau.*)

Aly. — Je l'ai touchée, ta main, ô Prophète, elle m'a ouvert la porte des choses à venir. Sors ici de ta tombe et jette un regard sur le fils de ton oncle; il est seul entre les griffes des ennemis sans pudeur, les cieux et la terre pleurent mes infortunes. Avocat de l'humanité, au jour du terrible lendemain, viens voir ton Aly en proie à des angoisses poignantes. (*Fathema s'évanouit, Aly suit Omar... Ils se présentent devant Aboubekr.*)

Omar. — O khalife, guidé par les rayons de ton astre tutélaire, je viens d'amener Aly en ta présence. Ordonne et le feu de la mort embrasera la paille de son fexistence, et une nuée de flèches et d'épées tera tomber sa tête sous l'escabeau de ton rône. Pourquoi restes-tu assis, immobile et pensif? fais-le envoyer dans le monde des

trépassés, tu en as le droit, tu es khalife. Pourquoi crains-tu la vengeance de la tribu de Béni-Hachem ? Donnez l'ordre de tuer Aly, et rien de plus facile que de l'accomplir en un clin d'œil.

Aly. — Dis-moi, Aboubekr, chien maudit, pourquoi m'as-tu appelé ici ! Quelle est ma faute envers toi, tyran sans religion ? Pourquoi t'acharnes-tu à me persécuter sans cesse ?

Aboubekr. — Je t'ai fait venir ici de ta maison, afin que tu honores aujourd'hui mon rang. Approche-toi, Aly, reconnais-moi pour ton souverain légitime et pour ton chef spirituel et temporel. Rends-moi l'hommage de ton obéissance due au lieutenant du prophète.

Aly. — Toi lieutenant ! et de qui, par exemple ? Toi khalife ! et par quel droit, où en sont les preuves ? Quel verset du Koran parle de ton khalifat ? cite-le-moi ? — Fais-nous voir des ordres clairs et précis qui te confèrent le titre de pontife (Imam) ? Ouvrons le Koran ; mais non, tu ne l'oseras pas, le livre sacré ne parle qu'en ma faveur. Voilà ce qui concerne le spirituel. Quant au temporel, tes prétentions ne sont pas moins dénuées de fondement. Qui de nous deux est le mari de la fille unique du Prophète, et le père de ses deux petits-fils, moi ou toi ? Qui est celui dont le père était

l'oncle du Prophète, moi ou toi? Lequel de nous deux a gagné plus de titres, que ses victoires et la noblesse de son origine lui ont valus auprès du Prophète, moi ou toi? Lequel de nous deux a été appelé par lui « l'étendard de Dieu et de Médine ? » Ah ! que tu deviennes muet, imposteur maudit! Descends de cette chaire de l'envoyé de Dieu, que ta présence profane!

ABOUBEKR (*à Omar*). — Fais quelque chose, ami Omar, car je me sens frissonner tous les membres d'une secrète peur. Fais tout ce que tu veux, avise ; autrement c'en est fait de notre khalifat. Plie ton arc, car la première flèche que nous avons décochée n'a pas touché la cible du pontificat. Faites Aly s'agenouiller, sous l'épée nue du bourreau. Il n'y a que ce moyen qui puisse le forcer à me reconnaître pour son souverain.

OMAR. — Voici le glaive de colère suspendu sur ta tête, Aly, agenouille-toi et tends ton cou, que je trancherai au premier geste du khalife, à moins que tu ne veuilles assentir à son khalifat. Ecoute bien ce que je te dis, Aly, car tes heures sont comptées. Empresse-toi d'inaugurer Aboubekr, reconnais-le ton souverain et ton pontife; obéis et ne détourne pas négativement la tête. Ne rends pas orphelins de leur père

ces enfants que tu aimes tant. Choisis, ton assentiment ou ta tête, l'un ou l'autre. Ta bonne fortune a tourné le dos, ô Aly.

Aly. — Deviens muet, renégat malencontreux. Rougis de honte, vil bourreau! De par la tombe du Prophète des hommes et des esprits, s'il ne m'avait pas recommandé la modération envers mes ennemis, tu aurais déjà mordu la poussière, chien d'apostat maudit! — Mais je serai calme, et je n'opposerai que mon mépris à vos traitements indignes, ô idolâtres!

Fathema (*chez elle*). — Où es-tu Aly? mon âme, ma vie, parle-moi, où es-tu? Fais-moi entendre ta voix et je serai guérie? — Mais je ne le vois pas ici, où est-il?

Kulsoum. — Lorsque tu étais évanouie, ô chère maman, Omar, après avoir fait lier les mains de notre père, a ordonné à ses gens de le conduire à la mosquée. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu depuis.

Fathema. — Donnez-moi le turban et la canne du Prophète; j'oserai orner ma tête de ce turban sacré. Où est son manteau? que je l'endosse avec une vénération pure et sincère. Qui sait si la vue de ces précieuses reliques n'ouvrira pas à la pitié les cœurs de ces infidèles? Toi, Zeineb, tu m'accompagneras avec tous nos enfants, et que tous les gens de la maison de l'envoyé de Dieu me

suivent. Donnons un libre cours à notre douleur, avec des cris de désespoir et des gémissements, allons tous dans la mosquée. Je me sens assez forte pour y arriver, il me faut voir ce qu'ils ont fait d'Aly. (*En arrivant auprès d'Aboubekr*) :

Jusqu'à quand tous ces sévices contre nous, ô peuple du Prophète ! Ne sommes-nous pas de sa famille ? Mohammed de l'Arabie n'est-il pas mon père et le grand-père de ces enfants ? vous tous, n'êtes-vous pas son peuple et ses ouailles ? — O Aboubekr, n'exerce pas de tyrannie envers Aly, tu t'en repentirais. Omar a déjà mérité un châtiment terrible pour m'avoir insultée et rien ne saurait conjurer le fléau qui l'attend. J'ignore pourquoi tu as oublié toutes les paroles du Prophète ; jadis tu t'empressais à les recueillir, comme autant de perles précieuses, dans l'écrin de ton oreille. Il est temps encore de t'arrêter, Aboubekr. Tu ne gagneras rien à nous persécuter ainsi ; ravise-toi, ô Aboubekr.

Omar. — Du courage, Aly. Point de lamentations. Récite la prière des agonisants, et agenouille-toi sous mon glaive, afin que je puisse d'un seul coup faire tomber ta tête.

Aly. — Ce n'est pas toi qui seras mon assassin, Omar. Cependant que la volonté de Dieu se fasse. (*Il s'agenouille et en tendant le cou*

sous le sabre dégaîné d'Omar et prononçant la formule des agonisants :

Je confesse qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah !...

HUSSEIN.— O mon père, mon âme ! Laisse-moi mourir à ta place ; à travers tes larmes tu me verras tomber ta victime. Et toi, Omar, lâche bourreau, ôte vite ces cordes qui lient les mains de mon père. Oh ! non, non, tu n'as aucun sentiment de religion. (*A Aly*) : O mon père, que veut dire cette ignominieuse corde au cou ? Quelle est la raison de tous ces traitements tyranniques ?

ALY. — Au nom de Dieu, approche-toi Fathema, et défends à Hussein de pleurer ainsi. Fais-le taire et qu'il ne s'afflige pas en vain, car, impuissants dans leur rage, ils ne peuvent pas faire tomber un seul cheveu de ma tête sans la volonté d'Allah !

FATHEMA. — Est-ce bien, Aboubekr, de nous laisser ainsi outragés et vexés, entre les mains de tes sbires, comme autant de prisonniers de guerre; est-ce juste ? Nous, enfants du Prophète, emprisonnés et maltraités par toi ! penses-y. Pourquoi veux-tu le meurtre de l'imam ? Pourquoi veux-tu rendre orphelins ces deux garçons, lumières de mes yeux ? N'as-tu pas honte de cette corde au cou d'Aly ? Tu l'as fait s'agenouiller sous l'épée du bourreau et ta victime se

nomme : *le lion des combats*, le fils de l'oncle de ton prophète et maître ! Dois-je livrer aux vents ma chevelure en le voyant tomber sous le fer d'un bourreau ? Dois-je découvrir les têtes de Hussein et de Hassan et élever des cris de détresse jusqu'à la voûte azurée des cieux ? jeter à ta face le turban du Prophète et faire trembler d'épouvante et de douleur la mosquée et l'autel ? Crains l'effet de mes plaintes devant Dieu, lorsque, nu-tête, échevelée, je remuerai la terre et le ciel en appelant les foudres d'Allah sur vos fronts d'airain ! Dieu m'exaucera, il est juste et terrible dans sa vengeance. Une goutte de mes larmes tombée dans l'océan, de sa toute-puissance, le fera couvrir des vagues immenses ; une étincelle du feu de mon ressentiment, arrivée à l'incendie de sa colère divine, embrasera toutes vos cités, vos peuples, et il n'en restera qu'une poignée de cendres !

Selman. — Illustre fille de l'envoyé de Dieu, ne te fatigues plus à faire entendre la raison à ces mécréants. Rentre chez toi, je t'en prie, sache, à n'en pas douter, que la miséricorde de Dieu veille sur ta famille. Tu as besoin de repos, retire-toi. Toutes leurs menaces resteront sans effet ; Aly, sain et sauf, ne tardera pas à te rejoindre dans la maison. Eloigne-toi.

Fathema. — Non, jamais, serviteur fidèle, je ne consentirai à retourner sans Aly. Comment veux-tu l'abandonner ici, agenouillé sous l'épée du bourreau ? Ce serait manquer de dévouement et d'amour. J'irai plutôt vers le tombeau de mon père. J'invoquerai son assistance. Il m'entendra d'ici : O Prophète de Dieu, protège-nous contre la tyrannie de ton peuple, sauve-nous, ô mon père bien-aimé. O maître des hommes et des génies, relève de la poussière ta tête glorieuse et jette un regard sur Aly, sur ton gendre, agenouillé sous le glaive d'Omar, et sur ta fille malheureuse, qui n'a que ses larmes et ses regrets impuissants pour la défendre ! Sauve-nous des mains de ces tyrans impies, ô envoyé de Dieu !

Une voix d'outre-tombe. — Peuple cruel et injuste, honte à vous ! Otez vos mains sacriléges de mon héritier présomptif ! N'osez pas toucher aux personnes de ma famille ! Ne troublez pas par plus d'impiété le repos de mon âme ! Rappelez-vous mes derniers commandements ! Autrement la main de Dieu vous repoussera loin de la jouissance des bienfaits qui seront déversés sur les fidèles !

Aboubekr. — Omar, les paroles de Fathema m'ont impressionné. Le feu de son cœur endolori menace d'incendier la moisson de

notre puissance. Dieu l'écoute et si elle continue à l'invoquer contre nous, un seul homme vivant ne restera dans nos Etats. Ote les entraves de cordes des mains d'Aly, ne l'afflige plus et faisons grâce à tous. Je ne puis plus voir les larmes de ces enfants ; viens, allons-nous-en, et laissons-les en paix.

Omar. — Je me charge de répondre moi-même à Fathema et à son père ; tout ce que je te demande, ô khalife, c'est de m'ordonner de trancher la tête d'Aly.

Les étrangers et les chrétiens. — Aboubekr, dites à Omar de ne plus faire de mal à Aly, qu'il le laisse libre. On n'a jamais vu de cruautés pareilles ; comment oser garrotter le bras du lion de Dieu ? Fais ce que nous te disons, et si tu t'y opposes, tu verras toutes nos épées sortir de leurs fourreaux, et les hommes raconteront longtemps les horreurs de l'émeute que ton opiniâtreté aura causée.

Aboubekr. — Ote tes mains, Omar, ne touche pas Aly, laisse-le libre et ne t'en occupe plus. Ce sont tes passions folles, ta rancune, ta haine qui me suscitent tous ces embarras. Ces mains levées, ces murmures de mécontentement, cette émeute prête à éclater, tu m'en répondras, scélérat. (*A Aly*) : Tu es libre de retourner chez toi,

Aly, à condition que tu renonces à la direction spirituelle du peuple. Reste tranquille dans ta maison et ne viens plus m'insulter en public. (*On délivre Aly.*)

Fathema. — Grand Dieu! Par le mérite de ton prophète, par les services par lesquels la bravoure d'Aly a bien mérité de ton œuvre, par les souffrances que je viens d'endurer sur mon lit de douleur, par le sang, les blessures et les larmes de ta servante indigne, par le respect dû à la mission de Hussein, daigne pardonner les péchés des peuples de la religion de mon père!

Aly. — Ame de Vierge! Revenons à notre maison et hâtons-nous de reprendre le fil des obsèques interrompues. Déposons nos plaintes au pied du trône de Sa Majesté le Miséricordieux. Voyez combien j'ai déjà souffert depuis la mort du Prophète. Il n'y a pas d'injustice, pas d'humiliation que je n'aie endurées.

Fathema (*prie*). — O Prophète, ô élu de Dieu, lève ton front et regarde Aly pour l'islam, hélas! Ce héros de batailles gagnées, cet échanson qui, au paradis, présentera aux bienheureux du nectar de Koucer, est vilipendé, outragé, privé de ses droits par Omar, hélas! Tu le vois, Dieu, triste, soucieux, souffrant, en butte aux persécutions des mécréants, ce glorieux maître de Gam-

ber (1), hélas! Ces infidèles, implacables dans leur colère, lui ont lié les bras derrière le dos, et le sultan des victoires, le brave des braves, s'humilie, souffre et se plaint, hélas! Vois tout ce qu'Omar, l'ignoble, le lâche, le scélérat, lui fait endurer à lui, ami de Dieu, l'échanson de Koucer, hélas!

(1) Gamber est le nom d'un des plus braves partisans de la maison d'Aly, son compagnon d'armes et son fidèle serviteur.

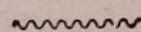


MYSTÈRE IVe

(5e DU RÉPERTOIRE.)

LE MARTYRE D'ALY

PERSONNAGES



ALY, gendre du Prophète.

HASSAN, HUSSEIN, ABBAS, ses fils.

ZEINEB, KULSOUM, ses filles.

NÉAMAN, docteur.

IBN-MELDJEM, assassin d'Aly.

HANIFÉ, GAMBER, amis et servitieur d'Aly.

Un moëzzin.

Quatre hâtefs ou crieurs.

Domestiques de la maison et peuple.

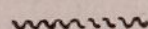
Un vieillard aveugle.



LE MARTYRE D'ALY

MYSTÈRE

(5e DU RÉPERTOIRE.)



Aly (*en prière*). — Dieu de miséricorde, souverain de l'éternité, depuis que tu as rappelé auprès de toi Mohammed l'Arabe, le chagrin me consume et rien ne saurait remplir le vide que l'absence de ton envoyé a laissé sur la terre. Je n'ai plus de repos, le siècle cruel se joue de ma douleur, et je me demande que devenir, car le protecteur de l'humanité n'est plus ! On vient de m'annoncer que cette nuit est celle où je dois mourir. Mon Dieu, que ta volonté soit faite ! Cette nuit, le poignard du traître Ibn Meldjem, fera plonger mon front dans mon sang.

Cette nuit, mes enfants deviendront orphelins ; ils n'auront plus ni amis, ni protecteur, ni guide dans ce monde.

Et toi, voûte céleste (1), dont les astres tournent toujours et dirigent selon leur caprice nos jouissances et nos peines, que me veux-tu, cruelle? Pourquoi as-tu fait mourir avant moi la fille du Prophète, la meilleure des femmes? Ni sa mort, ni celle du dernier des prophètes, je ne les ai pas pleurées dûment. Sur les orbites de mes paupières rouges comme un anneau de rubis, les larmes n'ont pas encore séché. Et ma pauvre mère ; elle est morte aussi, son deuil n'a pas encore fini et ma tête est couverte des cendres du pénitent. Arrive ce qui doit arriver, je ne pense plus à moi seulement, ô Seigneur Dieu, aie pitié de mes orphelins, car la pensée qu'ils n'auront plus personne sur la terre ne me laisserait pas mourir avec résignation.

KULSOUM. — Souveraine des pays d'Arabie, ma sœur Zeineb, il est minuit et je t'entends sangloter dans ton lit. Qu'as-

(1) Ces récriminations contre les vicissitudes du sort se rencontrent aussi dans nos *Mystères* du moyen âge, comme : « O sort triste, sort cruel ! que ta loi est pénible, par ton arrêt languit notre frère, notre amour ! » Le mystère : *la Résurrection de Lazare*, reproduit par C. Duméril, et, dernièrement, commenté dans l'intéressant travail de M. D'Avril, ressemble beaucoup à une téazié persane.

tu, ma bonne amie, si tu souffres, pourquoi ne pas le dire à ta Kulsoum ? Dis-moi, qu'as-tu ?

Zeineb. — Merci, ma bonne Kulsoum, je ne me chagrine pas sans raisons, je viens d'avoir un songe, et en vain je cherche à deviner ce qu'il pourrait signifier. J'ai vu notre feue mère, Fathema, venir auprès de moi. Pâle et consternée, les vêtements en désordre, elle me saisit par ma chemise et la lacéra de haut en bas. Puis, elle m'a dit : Dorénavant, tu épouseras le chagrin ; il ne te quittera plus. Nuit et jour, des soucis sans relâche t'accompagneront partout.

Kulsoum. — C'est étrange, je viens de faire aussi un rêve semblable au tien. Je t'ai vue, toi, triste, et tes larmes coulaient abondamment jusque sur les pans de ta robe. Beaucoup de femmes en deuil, assises autour de toi, poussaient des cris. Elles se frappaient le sein et la tête et chantaient comme nos pleureuses de profession. Ah ! ma chère Zeineb, lorsque je t'ai vue avec tout cet entourage, cela m'a fait une telle peur, un tel effroi que je me suis réveillée en sursaut.

Aly. — Que je sois victime de votre âme, ma fille ! Je vous entends parler de quelque chose de triste, mes pauvres amies, pourquoi le sommeil fuit-il vos paupières malgré

l'heure avancée de la nuit, et vos soupirs fatiguent-ils le ciel ?

Zeineb. — Que je sois sacrifiée sur ton autel, père chéri, ne me parle ni de sommeil, ni de repos, car je n'éprouve que fièvre et inquiétude, en guise de repos. Aussi vrai que je te vois, j'ai vu notre mère Fathema venir ici, suivie d'un cortége de femmes poussant mille cris lugubres. Elle aussi, elle souffrait et s'affligeait beaucoup. Après m'avoir ôté le voile que j'avais sur ma tête, elle me revêtit d'habits de deuil de ses propres mains, et déchira ma tunique, comme si je devais pleurer la mort de quelqu'un de mes proches. Que veut dire ce rêve ou cette vision affreuse ?

Aly. — O ma vertueuse fille, ma bonne Zeineb, ton songe n'est qu'une réalité. Parmi les convives du festin de la vie, mon tour est venu de boire à la coupe que me présente l'échanson du destin. Il faut que tu saches que l'heure où tu devras revêtir le deuil après moi, approche déjà. Préparez-vous à vous habiller en noir, mes pauvres orphelines, car elle ne tardera pas à sonner. Tu es l'aînée de la famille, ô lumière de mes yeux, et aussitôt que je serai sorti de ce monde d'injustice et d'iniquité, on viendra s'asseoir auprès de toi pour me pleurer. Sur vos têtes chéries, le ciel répandra les

cendres du pénitent, et, dans votre douleur, vous déchirerez vos voiles.

Hussein. — Que je sois ta victime! Viens me sauver, ô mon frère bien-aimé. Je suis tombé dans un piége dressé par ce siècle astucieux. Derechef il nous prépare quelque chose de sinistre. Je viens de rêver que tous deux nous étions bien affligés, et, tandis que l'un et l'autre nous passions nos bras autour de nos cous, arriva Zeineb! elle chantait des cantiques funèbres et se frappait la poitrine. Puis elle ôta le turban de ma tête et alors, décoiffés, les vêtements en désordre nous nous mîmes à marcher sur un chemin, ayant derrière nous, un cercueil qui nous suivait.

Hassan. — O mon frère d'âme et de cœur, que je sois victime de toi, ô âme et cœur de mon frère, mon doux Hussein, lumière de mes yeux! Il y a longtemps que je ne dors pas non plus. Toute la nuit, je veillais, ne pouvant me défendre des pensées tristes qui m'obsédaient. Oui, j'ai rêvé mot pour mot ce que tu viens de me dire et c'est précisément ce qui m'a éveillé.

Aly. — Mon Hussein, que je tombe victime de ta tête et de tes yeux, victime de ton rêve et de ton âme affligée! Sache que, dans le parterre de roses de ma vie, la saison du printemps a fini et l'automne approche. Le cercueil qui vous a suivis, vous et toutes ces

femmes que tu as vues dans ton rêve, n'était que le cercueil de votre malheureux père ; c'est bien moi que vous avez tous pleuré.

HUSSEIN. — Ne dis pas ainsi, ces paroles me font mal, ah ! que je tombe ta victime ! ah ! non, Dieu ne nous prendra pas notre père ; nos mains suppliantes ont saisi les basques de ton manteau, et le Dieu de miséricorde ne les en arrachera pas ! O Dieu, donne-nous plutôt la mort à nous deux, car, sans un père dans le monde, la vie est bien amère.

ALY. — Que tu es beau ! mon Hassan ! Le cyprès de la pelouse est moins gracieux, et moins svelte que toi ; en vous contemplant, mes enfants, je sentais mes yeux s'illuminer et mon cœur palpiter de joie. Il y a quelques jours encore, lorsque je vis le croissant commencer ce mois, vous étiez à mes côtés rayonnant de jeunesse, et je n'enviais au ciel ni sa sérénité, ni son azur. Auprès de vous j'étais si plein de bonheur ! Ah ! mais voici qu'un nuage va nous séparer, et déjà son souffle glacial a terni l'éclat de l'auréole de l'existence du plus heureux des pères !

HASSAN. — O couronne de ma tête ! père adorable, que je m'éteigne, absorbé dans l'éclat du soleil qui rayonne de ton front. Aly, pour sécher une larme sur tes yeux,

Hassan sacrifierait sa vie. Sache que la lune qui a commencé ce mois infortuné accomplit aujourd'hui sa dix-huitième nuit.

Aly.— Et toi, Hussein, splendeur de mes yeux, et voué au malheur ! peux-tu me dire, fils bien-aimé, combien de jours il nous reste encore de ce mois.

Hussein. — Père, chacune de tes paroles me tombe aujourd'hui sur le cœur comme des gouttes de plomb fondu ; sache qu'il nous manque encore douze jours jusqu'à la fin de ce mois .Je crains qu'une de ces étoiles qui roulent nos destinées là-haut n'ait amené quelque nouveau malheur. Tu ne nous parles que de nous quitter.

Aly. — Pourquoi vous cacherais-je la vérité, mes fils, martyr du peuple prévaricateur? L'envoyé de Dieu m'a prédit que, cette nuit même, à l'aube du jour, je serai tué. Ibn-Meldjem, ce renégat ignoble, me fera souiller le visage dans mon sang.

Zeineb. — O sort, toi, vieux nautonier au gouvernail du navire de la création, où conduis-tu nos frêles embarcations par ce déluge de larmes? Qu'est-il donc arrivé? Pourquoi notre père nous parle-t-il tant de sa mort durant cette nuit, dont les ténèbres ne disparaîtront plus devant les rayons de sa présence ; tantôt il récite le cantique lugubre du départ, et tantôt, désireux de

la béatitude qui l'attend là-haut, il se dit prêt à parcourir le chemin qui y conduit. Dis-moi, père chéri, ne serait-ce que pour mettre à l'épreuve notre amour et notre dévouement pour toi que tu parles ainsi. Dis tout, ne nous cache rien.

Aly. — Tu seras plus que ma fille, Zeineb ; après moi, tu serviras de mère à mes orphelins délaissés sur le désert de Kerbéla, car la saison de l'automne viendra flétrir le parterre de mes fleurs ! Oui, l'heure arrive où je dois vous quitter. Je ne suis plus de ce monde, un élan d'amour, une force irrésistible m'attire vers le paradis. J'y vois déjà et notre Prophète glorieux et votre mère Fathema. Je les vois, ils m'appellent, ils m'invitent à la jouissance des félicités des élus. Ils m'y ont préparé déjà une bienvenue splendide. Les jours de plaisirs en plein ciel, et les nuits de délices mystérieux. Demandez-moi de vous avertir du moment de l'arrivée de ces nuits de miracles (1), je vous le promets. Maintenant, adieu ! tel est l'immensité du désir qui m'entraîne à m'unir aux miens, de là-haut, que je m'impatiente de plus en plus, et ne puis plus rester ici, même avec vous.

(1) En arabe *Léilet-ul-qadr*. « nuits de prix », c'est-à-dire pendant lesquelles les prières d'un dévôt sont exaucées infailliblement.

Zeineb.—Abandonne, s'il le faut, ce vallon de larmes, et la mosquée et l'autel de la terre, mais n'oublie pas que ton absence ici briserait nos cœurs d'orphelins. Nous avons déjà trop de douleur de la mort du Prophète et de Fathema, la meilleure des femmes.

Aly. — Pauvre Zeineb, fatale victime des tyrannies du sort ! Tes yeux, noyés dans les larmes, me font bien souffrir. La plume du destin a déjà écrit sur son livre de trépas, que : « Cette nuit, le maudit Ibn-Meld-« jem blessera mortellement le fils de la « poussière, avec une lame trempée dans du « venin. Le meurtrier frappera au moment « où la victime se prosternera pour adorer « Dieu. » — Or, les décrets tracés par la main du destin sont irrévocables, n'en parlons plus. Eloignez-vous d'ici, mes enfants, Hassan et Hussein, deux boutons odorants de mon rosier, dans le jardin de douleur, mes deux rossignols mélodieux, allez vous reposer un peu auprès de Zeineb. Je dois me rendre à la mosquée pour dire mes prières de l'aube du jour.

Hassan. — Laisse-moi tomber ta victime, ô fils de l'oncle du Prophète, toi, héritier de l'haleine miraculeuse de Mohammed, qui plaidera la cause des vrais croyants devant le tribunal du jugement dernier ; ne vas pas tout seul au milieu de tant d'af-

flictions ? Père chéri, permets à Hassan et à Hussein d'aller avec toi. Donne-leur ma tête en échange de la tienne. Je ne crains pas le fer de l'assassin. Je recevrai le coup sur mon front comme une couronne. Le prophète Abraham, de même que toi, fut l'ami de Dieu, sacrifie-moi donc comme il a sacrifié Isaac.

Aly. — Patiente, mon enfant. Ton tour de te sacrifier viendra en son temps et lieu. Rose du jardin de la religion, tu vivras ce que vivent les roses. N'oublie point que le maintien et le bien-être de notre sainte religion dépendront de ta vie. Le poison qui terminera tes jours n'est pas encore versé dans ta coupe. L'impie Moavia, ce loup avide de notre sang, ne s'est pas décidé, et ne fait que méditer encore comment te dévorer le cœur et les entrailles ; laisse-le ruminer en silence son rêve de meurtrier. Tu resteras à la maison avec tes sœurs et les domestiques, vas-y pour les consoler, elles seront malheureuses comme toi.

Hussein. — O mon père, jette un regard de compassion sur ton pauvre enfant. Je suis Hussein, ton cadet, ne m'afflige plus. A la seule pensée de rester orphelin et sans toi, mon cœur s'ouvre et saigne douloureusement. Ah ! que les sables de tous les déserts du monde m'ensevelissent plutôt que de vivre

sans mon père ! Parce que tu nous quittes, je brûle comme une lampe et je livre ma cendre aux vents du désert !

Aly. — Cessez de gémir, enfants, plus de plaintes, ne me troublez plus de vos cris de désespoir. Vous aussi, à votre tour, vous deviendrez martyrs. Je n'ai plus d'enfants, je les ai tous donnés à Dieu. Ah ! mon Hussein, encore un moment et tu iras t'asseoir pour pleurer la mort de ton père. Tu contempleras son crâne fendu par le fer des traîtres. Cette nuit, le printemps du rosier de ma vie se changera en automne. Cette nuit, on renversera le piédestal de la religion du Prophète. Ah ! qu'il me tarde de quitter enfin ce monde de misères, je brûle, je me fonds ! — Vite à la mosquée ! que je dise mon dernier némaz.

Zeineb (*prie*). — Grand Dieu, par le mérite du Prophète, par les faits de dévouement héroïque du fils de ton oncle à la bataille de Khéiber, par les vertus de Fathema, ô souverain du jour et de la nuit, prends la défense de mon père contre ce peuple de méchants !

Aly (*à la porte de la mosquée*). — O nuit de forfaits, qu'est-elle donc devenue, ton aube du jour ! Où est la voix du moézzin qui est en retard ainsi que toi ? Pourquoi retiens-tu les brises matinales ? Aurais-tu honte de

revenir chez toi après le crime qui se prépare sous les voiles de tes ombres ! Ne t'afflige pas, et laisse ta poitrine respirer librement, ce n'est pas ta faute, ô nuit. Le Créateur du temps et de la terre l'a décrété ainsi.

HUSSEIN (*entrant*). — Cette nuit est longue comme une année! On aurait dit que le coq est devenu muet, ou bien qu'il n'a pas le cœur de chanter, sachant qu'on va tuer Aly. O nuit, fais sortir le soleil de la poche du Levant, et ne t'attriste pas de la mort de Héider ! Fais resplendir le monde, sombre dans la clarté de tes rayons, et que ton cœur ne soit pas pris de douleur à la vue de mon meurtre.

(*En s'adressant au moëzzin*). — Voici le jour qui commence à poindre, dépèche-toi, moézzin, de chanter l'izan. Elle aussi, l'aurore affligée de l'assassinat d'Aly, a déchiré les voiles qui la couvrent.

LE MOÉZZIN (*du haut d'un minaret*). — Dieu est plus grand ! Dieu est plus grand, Dieu est plus grand, Dieu est plus grand ! Je confesse qu'il n'y a de Dieu autre qu'Allah ! Je confesse que Mohammed est l'envoyé d'Allah ?

ALY (*au milieu de la mosquée*). — O étrangers et indigènes de la ville de Médine, peuple de Mohammed, le très-puissant, amis, reveillez-vous pour le némâz du matin,

humbles et soumis, acquittez-vous du tribut de vos prières matinales. Le jour commence à blanchir sur l'horizon. Lève-toi de ta couche, ô ennemi de Dieu, l'heure du némâz est arrivée, dépêche-toi, homme de perdition. O Souverain du monde, Créateur de tout ce qui existe, la chaîne d'une soumission obséquieuse à tes arrêts est tombée sur mon cou; ô généreux Dieu de miséricorde, sois témoin qu'Aly, l'imam des hommes, t'a servi fidèlement et que, jusqu'au dernier souffle de sa vie, il n'a jamais abandonné tes commandements! — L'âme me vient sur les lèvres, tant il me tarde de re- oindre l'envoyé de Dieu! J'invoque le nom d'Allah en me prosternant devant son omnipotence!

(*Tandis qu'Aly se prosterne, on voit Ibn-Meldjem sortir de la foule et le poignarder, en le frappant sur la nuque.*)

Ah!... mille actions de grâce! enfin je puis rejoindre mon ami! Me voici libre enfin! Je t'en remercie, Dieu, Créateur de la kéabé! Le turban du martyre de l'amour divin a rougi de mon sang. Le chrême du sang des martyrs a oint mon front et mes joues. Mon âme se fond au feu du désir de rejoindre le prophète d'Allah. O mille actions de grâces de ce que tu as daigné agréer mon tribut de soumission! Me voici

délivré des entraves des soucis terrestres; louanges à Dieu ! Je m'en vais dans les bosquets du paradis, auprès de l'envoyé d'Allah.

HATEF 1er (1). — Hélas ! l'os de l'épine dorsale du Prophète glorieux est brisé, hélas ! l'imam du monde créé est tombé martyr. Hélas ! Le vrai imam s'affaisse sous le coup du poignard de l'exécrable Meldjem. Le lion divin, Aly, est assassiné lâchement, hélas!

HATEF 2e. — L'héritier de l'haleine miraculeuse du Prophète vient d'être élevé au haut rang de martyr. Sa tête bénie est pourfendue par le fer des scélérats ! La trame et la chaîne du tissu céleste, ourdies par les doigts de l'envoyé de Dieu, tissées pour le salut du monde, les voilà arrachées, brisées, hélas! Le lustre des yeux de l'islam est assombri par la tristesse du deuil. En voyant le forfait dont Aly est victime, le printemps s'est revêtu d'un manteau noir. Le fer d'un traître vient de couper le plus bel arbre du paradis. Notre prince de chaire est tombé mort au pied de l'autel !

HATEF 3e. — Peuples, apprenez ce qui est notoire et ce qui est caché sous le voile du mystère ! La terre se couvre la tête

(1) Le substantif *hatef* a plusieurs significations : 1° l'homme qui appelle, le crieur ; 2° *encomiaste* ou (panégyriste) ; 3° la voix qui vient du haut du ciel ; 4° l'ange gardien, le tuteur.

avec les cendres du pénitent, elle aussi revêt le grand deuil après la mort d'Aly. Notre chef légitime, notre défenseur au tribunal de résurrection, tombe sous les coups de l'assassin infâme, Ibn-Meldjem! Honte à nous, couvrons de cendres nos têtes coupables, le fils de l'oncle du Prophète est tombé martyr!

HATEF 4e — Hommes et démons, sachez tous que le roi des cavaliers (1), notre chef, qui nous a conduits à la victoire dans les journées glorieuses de *Bedr* et de *Honéin* (2), est tombé martyr sur les gradins de l'autel, la chaire de notre mosquée reste muette, car son maître, notre imam, gît là, percé du glaive de tyrannie.

ZEINEB. — Hélas! une nouvelle désastreuse vient de frapper mon ouïe. Hélas! j'entends le glas des chants funèbres, hélas! Grand Dieu, que veulent dire ces cris de détresse. Un frisson me saisit et je sens trembler au-dessus de moi toute la voûte du ciel. Sus, Hussein. Réveille-toi, viens à mon secours. Ta Zeineb est bourrelée par des angoisses

(1) Aly était le plus habile cavalier parmi les Arabes de son époque.

(2) Ces deux victoires remportées par Aly sur les ennemis de l'islamisme sont célébrées dans le Koran : celle de Bedr : III, 11, 118, 117, 120; VII : 5, et suiv.; 42, 43. Celle de Honein IX, 25 (traduction Kazimirski).

terribles. Ouvre tes yeux, Hassan, et regarde-moi, mon frère. Tout un orage de désastres s'est écroulé sur nos têtes. Et vous dormez et vous n'accusez pas ce ciel impitoyable (1) qui s'acharne à nous persécuter !

Hassan. — Pourquoi n'es-tu pas voilée, ma sœur, tu sors nu-tête et les cheveux en désordre, comme quelqu'un qui pleure sur le cercueil de son parent; pourquoi ce torrent de larmes ? Ton dos plie et ta tête penche sous le faix du chagrin.

Hussein. — Que je sois ta victime ! Qu'as-tu pour pleurer ainsi, ma pauvre Zeineb ? Je te prie, au nom de Dieu et de son Prophète de me dire toute la vérité. Tu es décoiffée.

Zeineb. — Que je devienne victime de mon dévouement pour vous, deux palmiers du bosquet de la religion, deux fleurs à demi épanouies du parterre de roses de Mohammed. Le vent du ciel a jeté mon voile dans le fleuve; le siècle m'a rendue or-

(1) Le Temps, *zémané ;* le ciel, *féleke*, ou *âsmân* ; la roue en rotation *tcherkhi guerdâne* ; le dôme céleste *gumbez*, etc., sont autant d'épithètes dont les Persans modernes qualifient le sort. Ils le personnifient aussi sous la forme d'une vieille duègne édentée, naturellement méchante et qui se plaît à rendre les hommes malheureux. On l'accable de malédictions. C'est un débris des croyances antiques d'Iran relativement à la prédestination et aux génies malfaisants.

pheline ; répandez sur moi des cendres de pénitent, cendres qui ensevelissent déjà le monde entier ! Le son de ta voix me rappelle la douce voix d'Aly. Dépêchez-vous de nous apporter des nouvelles du père chéri. Demandez-en partout, courez à la mosquée du Prophète. Voyez-y ce qu'est devenu l'imam glorieux.

HUSSEIN. — A Dieu ne plaise que nous soyons orphelins de notre père, et qu'il nous faille déjà revêtir les habits de deuil. Est-ce juste, ô mon Dieu, de nous ravir Aly, alors que nous n'avons pas encore essuyé nos larmes après la mort de Fathema ? (*Hussein entre dans la mosquée.*) O mon père, orgueil et gloire de la ville de Médine, où es-tu mon père ? — Mais que vois-je ! Que veut dire cette horrible plaie sur ta tête ? — Qui est-ce qui a répandu cette rosée de la mort sur les lys de tes joues ? Qui est ce meurtrier odieux qui n'a pas redouté les malédictions de tes orphelins ? Ton visage est ensanglanté, rouge comme un coquelicot dans l'eau. Ah ! cette plaie affreuse ! c'est ainsi que le Prophète avait fendu le disque de la lune !

ALY. — Que je sois ta victime, ô mon fils, lumière de mes yeux ! Le temps vient de me porter son coup de grâce. Ce qui me fait souffrir, c'est de vous abandonner, vous

si jeunes encore, autrement j'aurais enduré l'agonie du martyre sans me plaindre. Pourquoi m'affligerai-je de ce qu'une blessure des saints me couronne le front ! Vous tous,qui m'aimez selon Dieu, ne reculez pas d'effroi à la vue de mes traits défigurés sous cette nappe de sang, mais contemplez-les avec joie et avec l'extase du fiancé qui,pour la première fois,soulève le voile qui couvre le visage de sa bien-aimée. Fidèle à la foi jurée au Dieu d'amour, je tombe martyr sur le chemin qui conduit à Lui, et là, devant son tribunal, mon visage rougira de bonheur et d'aise ! Portez-moi dans ma maison, car je dois vous quitter, et le peu d'instants qui me restent encore, je veux les consacrer à mes pauvres enfants.

Hussein. — Père infortuné, ami de Dieu, viens dans nos bras, et que nous soyons tes victimes !

Zeineb (*à la porte de la maison*). — Vous voilà enfin, Hassan et Hussein, lumières des yeux de votre sœur, faites-moi voir Aly, je vous en conjure de par l'amour de Dieu, le Créateur des deux mondes. Laissez-moi contempler les traits de mon père.

Hussein. — Viens, malheureuse, mais jette un voile noir sur ta tête : tu n'as plus de père, toi ! Dorénavant tu resteras dans ta maison, comme un oiseau reste avec ses

ailes brisées sur son nid. Viens, ensevelis-toi dans les plis d'un voile noir, car le fils de l'oncle du Prophète va tomber martyr de la perversité des hommes.

Zeineb. — Ah! les cendres du pénitent recouvrent ma tête! Ah! mon âme, prends ton essor, envole-toi de mon corps brisé par la douleur. Ciel! regarde, vois ce que ta haine a fait de Zeineb! Tu m'as rendue orpheline, tu as épuisé tes foudres injustes sur nous. Coup sur coup, elles tombent sans relâche. Aussitôt après m'avoir ravi ma mère, tu reviens pour m'arracher mon père bien-aimé!

Hassan. — Plus d'espoir! Illustre Zeineb mets en lambeaux tes vêtements. Va dire à toute la famille d'accourir ici. Souffrons ensemble. Nous ne sommes plus qu'une poignée de malheureux orphelins.

Les domestiques de la maison. — O noble cyprès du jardin de la religion! Toi, rose printanière du bosquet de l'honneur et de la dignité, ouvre tes yeux et regarde-nous un instant, daigne nous consoler! Nomme-nous le scélérat qui t'a réduit à l'état où tu te trouves. Quelle est cette main impie qui nous a accablés de tant de misère?

Aly. — O mes fidèles serviteurs! Il m'est pénible de vous laisser seuls et sans protection. Calmez-vous. Ne me regrettez plus. Vos plaintes me déchirent le cœur; en

vous voyant moins tristes, je souffrirais moins. Il me faut un peu de repos.

Zeineb. — Que je sois ta victime, ô le plus beau cyprès des forêts de l'Arabie ! Laisse mourir Zeineb avant que ton âme pure ait abandonné ce noble corps. Qu'as-tu donc fait au scélérat qui t'a noyé dans ton sang ?

Aly. — Tu n'auras que trop de temps pour pleurer ton père, Zeineb. La longue année de tes angoisses n'est qu'aux premiers jours de son printemps. Là-haut on a rédigé les fastes des malheurs inouïs de ma famille. Ce qui vient de m'arriver n'en est qu'une préface ; aujourd'hui vous entrez dans l'exode de vos désastres. L'œuvre de l'iniquité humaine commence par mon assassinat. La fleur que je viens d'ensemencer sur le sol des souffrances, et qui a levé sous mes yeux, fructifiera pour mes enfants dans les déserts de Koufa ! Au milieu de cet antre d'iniquité qu'on appelle le monde, il ne restera debout un seul être vivant, et, hormis la présence éternelle de Dieu, tous disparaîtront dans l'abîme du néant.

Zeineb. — Mes chers frères, que je sois votre victime, ô lumières de mes yeux. Donnez-vous la peine d'aller chercher notre médecin Néaman. Dites-lui que le mal de notre père s'aggrave. Vous le voyez vous-

mêmes; la colonne de la vraie foi s'incline de plus en plus et menace ruine. Dites-lui qu'il vienne panser la blessure d'Aly; il est habile et peut-être réussira-t-il à la cicatriser! Dépêche-toi, mon frère.

(Il n'y a pas de coulisses sur la scène. Néaman y reste assis; or, Hussein n'a qu'à s'approcher de lui pour dire ce qui suit:)

Hussein. — Comment te portes-tu, Néaman? tu ne sais pas combien nous sommes malheureux. La colonne de la vraie religion plonge dans le sang et notre maison, privée de son soutien, menace ruine. Notre horoscope néfaste a attiré sur nous le deuil et la ruine; c'est affreux!

Néaman. — Sois bienvenu, jeune imam! Orgueil des cieux et de la terre, astre de sphères sublimes, que veux-tu ordonner à ton serviteur dévoué. Qu'est-ce donc qui vous afflige?

Hussein. — Ce matin, au moment où notre père faisait ses prières, prosterné sur les dalles de la mosquée, l'infâme Ibn Meldjem le frappa d'un coup de poignard, derrière la tête. Le martyr est plongé dans les flots de sang. Nous l'avons relevé des marches de l'autel où il gisait comme un bouquet de roses flétries. Dépêche-toi, ô ami du Prophète, viens voir si tu peux sauver le lion de Dieu, l'époux de la Vierge.

Néaman (*entrant dans la maison d'Aly*). — Noble famille de l'envoyé de Dieu, bienheureux élus du harem du Prophète, salut à vous, Auguste pépinière du jardin de l'islam, flétrie par le souffle mortifère de l'ouragan de l'automne, je vous salue!

Zeineb. — Tu es le bienvenu, serviteur fidèle à la loi de l'envoyé de Dieu; ami du maître de la couronne et du drapeau du Prophète, tu es le bienvenu ici! Approche-toi. Oui, l'ouragan du trépas a détruit la moisson de la vraie foi. Il a déraciné le rosier du malheur et en a répandu les débris sur nos têtes orphelines.

Néaman (*à Zeineb*). — Quelle désolation! les cheveux en désordre; les vêtements en lambeaux; partout des cris de détresse, Aly pâle et souffrant sur le chevet de douleur; et une auréole sanglante assombrit l'éclat de toutes les beautés de son harem.

Zeineb. — O Néaman, si de l'eau puisée à la source de ta profonde omniscience pouvait encore ranimer nos fleurs fanées! Viens panser la tête de l'auguste martyr; vois, n'est-ce pas que tu pourras encore fermer cette blessure? Tu la guériras, Néaman, n'est-ce pas? Rends-nous notre père, que le très-haut Allah t'inspire! Cependant je crains, qu'à Dieu ne plaise, le ciel n'ait

consommé son œuvre d'iniquité. Malheureux orphelins que nous sommes!

Néaman (*parlant au blessé*). — Salut, émir, les anges et les hommes te sont redevables de leur existence, Kybla de l'univers, ton esclave obséquieux, Néaman, apporte ici le tribut de son âme et le dépose humblement à tes pieds. Quel est le nouvel attentat dont ce peuple criminel se serait rendu coupable envers ta personne sacrée?

Aly. — Tu es bienvenu, ami, j'ai eu toujours lieu de me louer de la fidélité de ton dévouement. Approche-toi et examine bien ma blessure, c'est le poignard d'Ibn-Meldjem qui m'a meurtri ainsi ce matin.

Néaman. — Hélas! les bras du géant qui à lui seul soutenait l'édifice de la religion du Prophète de Dieu sont brisés! L'époux de la Vierge a vécu, hélas! Il n'y a pas de baume qui puisse guérir la blessure d'Aly. Le fer qui l'a faite a été trempé dans du venin mortifère. C'est une de ces plaies incurables qui déjouent tous les efforts des chirurgiens les plus habiles. La science de ton dévoué Néaman n'y peut rien.

Zeineb. — Voici de l'or et des présents. Accepte-les Néaman, nous te supplions tous Zeineb, Hassan, Hussein, frères et sœurs, nous embrassons tes genoux. Essaye de guérir notre père! Rends-nous-le sain et

sauf! De par l'amour du Prophète! Sauve les jours de la gloire de l'humanité, nous n'avons que toi, notre ami dévoué.

Néaman. — Que je sois votre victime! Demandez-moi ma vie, et si elle peut vous être utile, prenez-la, mais ne m'imposez pas une tâche qui est au-dessus de mes capacités. Le venin dont a été imbibée la lame du poignard a déjà passé dans le sang du blessé. Voyez vous-mêmes, le poison a déjà rongé les lèvres de la plaie. On ne peut plus ni les coudre ni les cicatriser. Dieu seul sait les guérir; l'homme n'y peut plus rien. Adieu!

Hassan. — Reste ici, ne t'en va pas, Néaman, ne permets pas que les mains du destin cruel brisent impunément la pierre angulaire de notre religion. Viens panser la blessure d'Aly. Fais cela pour l'amour du Prophète. Je te rétribuerai de ta peine, en intercédant pour toi devant le tribunal du jugement dernier.

Néaman. Je vous jure par l'essence de Dieu et par les mânes du Prophète, qu'il n'est pas dans mon pouvoir de guérir la blessure du prince. Vivez pour la continuation de son œuvre. Maintenant vous n'avez qu'à préparer tout ce qu'il faut pour ses funérailles.

Hussein. — Encore un coup d'œil. Viens

examiner la blessure. Ne nous ôte pas la dernière espérance que tu pourrais guérir notre père. Viens, Néaman. Orphelins, sans appui, vilipendés, maltraités, allant frapper à la porte des ennemis, demandant l'aumône, nous te prions, aie pitié de nous!

NÉAMAN. — Si j'avais cent âmes dans mon corps, je n'hésiterais pas un moment à te les sacrifier toutes, prince Hussein. Je les donnerais volontiers pour une de ces roses que je vois fleurir sur tes joues, ô imam du siècle. La blessure mortelle résiste aux remèdes. O imam du siècle! je ne puis rien, rien qu'aller m'ensevelir dans les cendres du pénitent et pleurer la mort du meilleur des maîtres. Vous aussi, prenez vos habits de deuil, maîtres et domestiques. Dans deux heures d'ici, Aly sera au château de l'éternité. (*Il sort.*)

ALY. — Ne l'importunez pas en vain, ô mes amis, mes fidèles compagnons, et vous tous qui arrosez mon souvenir de vos larmes sincères. Néaman a parlé en homme loyal et véridique. Ma mort me réunira au Prophète. Il m'attend déjà là-haut. C'est lui qui connaît le remède à ma blessure. Le médecin de tous les maux de ce monde est Mohammed. Aussitôt que je serai arrivé près de lui, ma plaie se refermera d'elle-même.

HASSAN. — Que je tombe ta victime, ô mon père bien-aimé, puisque tu pars pour les pays lointains, comment pourrai-je avoir de tes nouvelles? Que répondre à mes frères et sœurs s'ils m'en demandent? Le deuil de notre pauvre mère n'est pas encore fini. Tous les soirs nous ne parlons entre nous que d'elle.

ALY. — Mon Hassan, pauvre orphelin, il faut obéir aux décrets imprescriptibles du Destin! Ce qui vient de m'arriver fut écrit là-haut, lors du premier jour de la création du monde.

HUSSEIN. — Cavalier royal, héros des victoires de Bedr et de Honéin, consentiras-tu à ce que Hussein devienne orphelin? Tu m'as porté sur ton cœur, voudras-tu m'abandonner dans le monde sans protection, dans la gueule de la tyrannie de nos ennemis? Souffriras-tu que je ne me trouve pas à tes côtés lorsque tu iras rejoindre le Prophète? Auras-tu le cœur de jouir tout seul, là où ton Hussein n'aura aucune part à ton bonheur éternel?

ALY. — Dans les siècles à venir toi, imam Hussein, tu serviras de refuge à tous ceux qui souffrent. Tous les ans, ils te payeront le tribut de leurs regrets. Je n'aurais jamais souhaité de mourir avant toi. Dans les déserts de Kerbéla, le trépas t'attend. Plongés

au fond d'une mare de sang, tes membres palpiteront, convulsionnés par l'agonie. Ton front prendra la couleur de cette mare, comme est le mien aujourd'hui. L'isolement de tes orphelins sera encore plus complet que celui des miens. Ils souffriront sans parents, ni amis, ni protecteur, ni soulagement quelconque.

Abbas. — O mon maître! Toi qui conduis le monde créé sur le chemin tracé par Dieu, toi qui, d'une main ferme savais tenir en vigueur la loi de Mohammed; nous vivions heureux sous l'égide de ta poitrine de lion! Homme saint et héroïque, tu nous sauvegardais et contre les rigueurs du ciel, et contre la tyrannie des hommes. Mais lorsque tu ne seras plus, dis-moi, que deviendrai-je, où aller, qu'espérer ici-bas?

Aly. — Tes paroles respirent la tristesse, mon enfant, elles m'afflgent. Bénie est la femme qui t'a donné le jour; ne crains pas pour ton avenir, il sera le plus glorieux. Tu tomberas martyr à côté de ton frère, et au jour du dernier jugement, ton front brillera de la candeur des élus de Dieu.

Abbas. — Et quand donc viendra ce jour où je succomberai à côté de mon frère?

Aly. — Oui, tu mourras à côté de l'imam Hussein, ton frère. Rappelle-toi alors ce que je viens de te dire. Quand tu verras

Hussein, cette rose blanche du jardin des fleurs du Prophète, entre les mains des ennemis, quand tu le verras seul au milieu du désert de Kerbéla, sans armée ni défense, triste et altéré de soif; quand tu verras ses frères et compagnons d'armes joncher le champ de bataille; dis-lui de ne point se livrer au désespoir, viens auprès de lui, baise respectueusement la terre et salue-le de ma part, dis-lui : « Le père nous a prédit « tout cela, ne t'afflige pas, lui et sa mère « nous attendent là-haut. » Après l'avoir consolé de la sorte, demande-lui la permission d'aller combattre et meurs en brave.

Hanifé (1). — O chef unique sur la terre, accorde-moi l'honneur de pouvoir déposer à tes pieds l'âme de Hanifé, comme une offrande expiatoire! Puisqu'au départ pour ton voyage, tu combles de faveurs tes amis, ne m'oublie pas non plus, prince illustre. A qui dois-je obéir dorénavant? Désigne-moi mon chef futur et recommande-moi à ses bontés, car moi aussi je resterai seul au monde sans appui ni protection.

Aly. — Hanifé, mon fidèle serviteur, toi le plus haut cyprès du jardin de l'Arabie, issu d'une race noble et valeureuse, sache et

(1) Mohammed Hanifé, chef des Arabes, qui après Aly succéda au Khalifat.

rappelle-toi que, dans cette caverne d'iniquité, il ne restera pas debout un seul être vivant, excepté Dieu, immortel, impérissable dans son essence. Ne t'afflige pas, lumière de mes deux yeux, je te recommanderai à mon fils, à l'imam Hussein.

Zeineb. — Que je meure à ta place, ô toi bouquet de fleurs qui exhalent l'odeur de sainteté. Après le Prophète de Dieu, c'est toi qui sais calmer tous les cœurs souffrants. Tu ne penses déjà qu'à respirer le parfum des roses du paradis, mais tes enfants, tes pauvres filles, aux soins de qui les recommanderas-tu ?

Aly. — Chère Zeineb, fille adorée de ton père, au ciel des affligés, tu es l'astre de deuil ! Le fer chaud de l'angoisse n'a pas encore stigmatisé ton cœur. Tu ignores, pauvre fille, ce que c'est qu'être seule au monde; ce que c'est qu'un torrent de larmes, ce que c'est que se voiler la figure avec sa chevelure en désordre, et se déchirer le front avec les ongles du désespoir. Hélas ! tu ne le sauras que trop ! C'est avec cet héritage que je te lègue la tutelle de mes enfants. Dépouillée de tout ce que tu chérissais le mieux, étourdie par la violence des désastres que l'injustice humaine te prépare à ton tour, tu oublieras vite ce qui vient de m'arriver.

Kulsoum. — Mais tu as donc oublié ta pauvre Kulsoum, père chéri? elle est bien affligée, elle souffre beaucoup. A qui me laisseras-tu ici? Si parfois il me vient l'envie de t'embrasser, de te voir, où te trouverai-je? qui me donnera tout cela, dis? Qui me consolera de ton absence? Ne me laisse pas seule ici. Confie-moi à quelqu'un aussi bon que toi.

Aly. — Si tu ne veux pas te séparer de moi par crainte d'être abandonnée, ne t'afflige pas, mon enfant, Dieu ne meurt jamais, et la bonté d'Allah vaut mieux que celle d'un père. Aie confiance en son aide, il te remplacera ton frère et ta mère, dont tu faisais la joie et le bonheur.

Gamber. — Grand Dieu, que d'étranges clameurs frappent mon oreille! Ils viennent du côté du harem de mon maître. Des lamentations, des voix plaintives, des cris de détresse et de deuil; quel vacarme! on dirait les chants funèbres d'une troupe de pleureuses. Mon cœur s'en émeut, j'ai de tristes pressentiments. A Dieu ne plaise qu'un malheur arrive dans la famille du Prophète, comme si nous n'avions pas déjà assez de sa mort et de celle de sa fille, encore si fraîches dans notre souvenir!

(*S'arrêtant à la porte du harem.*) — Je vous salue, gens de la maison du lion de

Dieu! Gamber est votre serviteur dévoué. Quelle est la cause de toutes ces clameurs? Pourquoi tous ces yeux en larmes que je vois ici, expliquez-moi ce que veulent dire vos soupirs et vos lamentations qui retentissent au loin.

HASSAN. — Bonjour, serviteur fidèle, notre excellent vieil ami. Salut à toi, tu es bienvenu. Il faut que je t'avertisse que tu ne peux pas aller voir Aly : le lion de Dieu est souffrant et alité, le ciel nous a couverts des cendres du pénitent. Aly, frappé à la tête par un traître, a perdu connaissance, et il lui faut du repos et s'abstenir de parler.

GAMBER. — Mon maître souffre et je ne pourrais pas le voir! Au nom du Créateur, je vous en supplie, ne me le défendez pas, amis, Gamber mourrait d'impatience.

HASSAN. — Le roi vainqueur de Khéiber est évanoui, le lion de la forêt de Dieu, est couché sur un lit de sang.

GAMBER. — Pauvre Gamber, ensevelis-toi sous les décombres du monde. Aly, fils de l'oncle du Prophète est tombé martyr, ah!

(*A Zeineb*). — Fille de l'ami de Dieu, je te supplie, va saluer l'imam de la part de Gamber. Dis-lui que son vieux serviteur attend à la porte, prie-le de me permettre d'entrer. Qu'il m'accorde le bonheur de pouvoir lui offrir mes services; je n'ai au

monde que mon maître, c'est peut-être pour la dernière fois de ma vie qu'il me sera donné de contempler sa beauté.

Zeineb. — Je te salue, fidèle serviteur de mon père. On nous l'a assassiné, hélas! Il n'y a personne pour panser sa blessure, personne! Tu n'as plus de maître, Gamber! Moi, plus de père, ô misère, ô pitié! Le maître de Duldul (1), gît là, étendu sur son lit de mort; ah! le maudit Ibn-Meldjem! (*Zeineb s'adressant à son père.*)— Prince! Distributeur des eaux du paradis et des feux de l'enfer, Gamber triste et désolé attend derrière la porte, avec les yeux pleins de larmes de sang, avec le cœur plein du désir de pouvoir te contempler, de respirer l'air que tu respires. Il demande la permission d'entrer, voudras-tu bien la lui accorder? Qu'ordonnes-tu, qu'il vienne ou qu'il s'en aille?

Aly. — Laisse-le venir ici, Gamber est mon serviteur fidèle et dévoué, un homme qui jouissait de toute ma confiance.

Zeineb. — Entre, Gamber, mon père t'attend avec impatience, regarde-le et ensevelis ta tête sous la poussière des deux mondes! Sa blessure saigne horriblement et l'heure de son départ approche, dit-on.

Gamber. — Salut, maître que je vénère à l'égal des anges du septième ciel. Lieutenant

(1) Le nom donné par Aly à son cheval favori.

du Prophète, je suis Gamber, le plus insignifiant du nombre des serviteurs de ta cour. Je ne suis pas digne de baiser la terre que tes pieds augustes ont foulée. Dis-moi, ô vainqueur de Khéiber, ô imam du siècle; daigne expliquer à ton esclave dévoué quel traître t'a réduit à l'état où je te vois? Tu es trempé dans les flots de ton sang.

Aly. — Ne t'afflige pas, ami vertueux, mon brave Gamber. Le fer du maudit Ibn Meldjem m'a fendu le crâne, et rien ne peut arrêter le sang qui en découle. Mais il ne faut pas t'en attrister, mon ami, telle est la volonté de Dieu. Il l'a voulu, or, je me suis offert volontiers au sacrifice qu'il m'a demandé. Dès le premier jour de la création du monde, le Destin a écrit dans son livre : « Aly, ayant le crâne fendu, entrera dans le château du néant. » Les décrets de Dieu sont irrévocables.

Gamber. — Que ne m'était-il pas donné de mourir avec toi, ô le meilleur des hommes, émir du monde! Le serviteur ne vit que pour son souverain. Le souverain n'étant plus, la vie du serviteur devient illicite. Partout où se rendent le roi et son vizir, le serviteur doit les devancer pour leur préparer des tapis moelleux et des rideaux de soie et de brocart. Tant que tu existais, l'existence de ton serviteur avait un but et

une utilité, mais à présent, ouvre-toi, tombeau, et ensevelis le malheureux Gamber !

ALY. — Du calme, de la patience, mon pauvre Gamber. Ne te livre pas à ces pensées de désespoir. Après moi, tu serviras Hassan et Hussein, pour mériter la récompense du salut éternel auprès du Maître de nous tous. Ne t'afflige pas, ami, mes deux fils assureront ton bien-être sur la terre et là-haut.

GAMBER. — Corps du Prophète, astre du septième ciel, âme de la maison de Dieu, rose du parterre de fleurs de la religion et ami d'Allah, ah ! qu'ils étaient beaux ces jours, où, monté sur Duldul, tu éblouissais les yeux de nos ennemis, par le soleil des victoires qui rayonnait sur l'or de ton étrier. Je te suivais partout, fier de la grandeur de mon maître, et, Gamber, petit atome, se baignait dans les flots de lumière de ta gloire. Dorénavant comment pourrais-je voir le Zulfékar (1), ô mon roi, avec quels yeux contemplerai-je Duldul ? Parle, parle, ô mon maître, dis. A la vue de ton glaive et de ton cheval, comme moi orphelins de leur maître, que fera Gamber sinon se déchirer la barbe et les vêtements ?

ALY. — Duldul ne sera pas oublié non

(1) Littéralement « possesseur des veines », c'est-à-dire : damasquiné et de bonne trempe, le sabre d'Aly.

plus que toi, mon vieil ami. Pardonne-moi toutes les peines que tu as endurées pendant de longues années. Approchez-vous, Hassan et Hussein ! je vous confie Gamber, il m'a servi avec dévouement et loyauté, il a eu toute ma confiance ! Ayez-en soin, mes enfants, et, par vos bontés, faites-lui oublier que je ne vis plus.

GAMBER. — Faites-moi immoler en victime expiatoire, père illustre de Hassan et de Hussein. Tu as hérité de l'haleine miraculeuse du Prophète ; comme lui, tu es distributeur des faveurs célestes ! J'ai un souhait, une prière à t'adresser, mon prince. Avant que de quitter cette terre d'angoisses, j'aurais désiré te voir encore une fois à cheval sur ton Duldul. Monte-le, ô mon souverain, et laisse-moi marcher près de ton étrier, laisse-moi recueillir la poussière des sabots du noble coursier, et j'en frotterai mes yeux, c'est d'un collyre de grand prix.

ALY. — Il ne m'est plus permis de monter le Duldul. La mort a déjà sellé son Duldul pour moi. Je le monterai tout à l'heure pour chevaucher à travers d'autres champs. Va, mon brave écuyer Gamber, jette un linceul noir sur mon cheval favori, dis-lui qu'il n'a plus de maître, que l'iniquité de l'infortune l'en a privé.

GAMBER. — Hélas, ah ! répandez des cen-

dres sur ma tête ! Aly, fils de l'oncle du Prophète, est tombé martyr ! (*Il sort et revient tenant le cheval favori par la bride.*) — Viens, Duldul, que je te revête d'une housse noire. Les mécréants, les infâmes barbares ont martyrisé notre maître. Tu es triste, tu sens, ami Duldul, que ton cavalier, ton prince expire dans les flots de son noble sang : ne t'en défends pas, laisse-moi te caparaçonner pour le deuil, et que mes gémissements ne t'effrayent point. Laisse-moi couvrir ma tête de la poussière que tu foules et puis mourir à tes pieds, puisque je ne pouvais pas mourir pour ton maître ! Aly t'aimait beaucoup, laisse-moi déposer ma bouche sur ces étriers, sur cette selle. C'est que je suis si malheureux, si pauvre, qu'un souvenir de ce que tu appartenais à Aly fait toute ma joie, toute ma richesse !

Hussein. — Mais mon père vit encore, ne couvre pas Duldul de cette housse noire, je ne puis pas le supporter, Gamber, en voyant ce deuil anticipé, la maison de ma patience s'écroule en ruines. Que ferai-je ? malheureux que je suis. Mais hélas, tu as raison ; Gamber, oui, Aly, le lion de Dieu, est tombé martyr. Ah ! ensevelissez-moi sous les cendres !

Gamber. — O souverain de deux mondes, bénis ton esclave Gamber, et ne l'oublie

pas au jour du dernier jugement. Compte-moi toujours au milieu des serviteurs de ta cour, et sois content de moi. Ne te rappelle point les fautes dont j'ai pu me rendre coupable.

Aly. — Ne t'afflige pas, Gamber, tes vertus et ton devouement resteront à jamais présents en mon souvenir. Dieu est satisfait de toi et Aly te saura toujours gré de ce que tu as souffert pour lui. Au jour de résurrection tu en trouveras la preuve dans l'accomplissement de tous les désirs et de tous les vœux de ton cœur.

Gamber (*en s'en allant*). — Me voici seul, tout seul dans le monde, depuis que les traîtres ont martyrisé Aly! — O amis, comment ne pas aimer Duldul, ce noble coursier? Lui et moi nous n'avons plus de maître, plus de protecteur sur la terre! Le maître de Duldul, ce prince des vrais croyants, notre maître adoré, le lion de Dieu, n'est plus. Ils l'ont assassiné lâchement; l'avocat des hommes devant le tribunal du dernier jugement est tombé martyr!

Bélal. — Laissez-moi entrer, je me nomme Bélal, et je suis moezzine de la mosquée royale, je veux parler à Aly qui est mon pontife et mon souverain, je viens ici pour des affaires de religion. (*En entrant.*) — Salut, ami de Dieu, je suis Bélal ton moéz-

zin, ô imam, notre guide dans la voie du salut! L'heure du second namaz approche, les fidèles se sont réunis à la mosquée, et s'enquièrent avec beaucoup d'anxiété de tes nouvelles, le peuple debout, les dignitaires assis, y attendent impatiemment ton arrivée, prince; viens à la mosquée et préside au namaz. Qu'ils prient derrière toi. Qu'ils te voient un seul moment, après quoi tu pourras revenir à la maison et prendre du repos.

Aly. — Tu es bien-venu, Bélal, que Dieu soit satisfait de toi et que tes bons services trouvent auprès de Lui la récompense que tu mérites! Je n'ai plus de forces, mon bon Bélal, pour aller à la sainte mosquée. Tu le diras à tous nos fidèles, aux chyites. Salue-les bien de ma part, et communique-leur ces quelques paroles de leur maître mourant : « Voici ce que dit le roi des mondes : après moi, à ma place, mes amis reconnaîtront mon fils aîné, Hassan, pour leur imam ; il est mon héritier et le chef spirituel et temporel de la nation de Dieu. »

Bélal. — Hélas! la mosquée et l'autel ne prospéreront plus, le pontife, le lieutenant du Prophète tombe et les entraîne dans sa chute! Ciel pervers, c'est la marche tortueuse de tes astres malencontreux qui

vient d'assombrir l'éclat de la religion de Mohammed le très-puissant. (*Il sort.*)

Aly. — O Hussein, lumière des yeux du prophète! Viens encore. laisse mes regards se rassasier de ta beauté, pour la dernière fois. Hélas ! je ne verrai plus les boucles ondoyantes de cette chevelure qui sentent l'ambre, répandues sur ce cou blanc qui, hélas le destin le veut, saignera sous le poignard des assassins. Je me trouble à l'approche du moment suprême qui va nous séparer pour longtemps. Mon Dieu, j'ignore qui remplacera pour vous votre père au milieu de l'isolement et de l'abandon! Ah ! mes orphelins.

Zeineb. — En effet, qui est-ce qui aimera Hussein comme il doit être aimé.

Aly. — Son amour passera dans le cœur de tout un peuple. Oui, ceux qui auront pleuré en souvenir des souffrances de Hussein, je les adopte pour mes enfants à moi. Hussein est la lumière de mon œil. Lui et eux, ils seront mes deux yeux! Quiconque aura porté le deuil en son honneur peut être sûr de ma reconnaissance; quiconque aura donné son âme pour Hussein, la retrouvera auprès de la mienne.

Zeineb. — Tu n'as pas dit, mon père, ce que je dois faire avec tous ces orphelins; moi pauvre femme sans amis, sans protec-

tion, sans parents! Comment les défendrai-je contre la malveillance de nos ennemis qui sont si nombreux!

Aly. — Le lendemain de ma mort, tu couvriras ta tète de cendres de pénitent. Hassan sera martyrisé après moi. Hussein et le reste de la famille. te suivront, chère Zeineb. Ils t'accompagneront à Kerbéla, nom de mauvais présage, champ jonché de cadavres! Tu y verras le meurtre d'Ekber. Tu y pleureras sur le cadavre de Kassem.

Zeineb. — Ainsi donc, la persécution, l'humiliation, l'angoisse, coup sur coup, voici le lot de Zeineb, ah! le destin présume trop de mes forces, qui m'abandonnent déjà, ma pauvre âme est sur mes lèvres; elle va suivre la tienne! — Comment endurer le joug des Koufiens, comment faire face aux ignominies dont ces tyrans vont nous accabler?

Aly — Hassan, lumière des yeux de ton père! Toi martyr, empoisonné par un traître, adieu! Voici déjà l'heure où je dois rejoindre le Prophète. Je te lègue mon héritage, ô Hassan; tu succéderas à ton père dans le pouvoir temporel et spirituel. Conduis dans la voie de la vraie religion ceux qui s'en écartent. Après moi, tu devras présider aux prières du peuple et lui expliquer la loi.

Puise tes enseignements dans le Coran et dans les traditions. Tu y trouveras maints moyens de diriger mes fidèles vers leur but unique, vers la vérité, c'est-à-dire vers Dieu.

Maintenant, adieu, ô vous tous les membres de la tribu du Prophète, maître des démons et des hommes! Après l'accomplissement de mon martyre, aimez Hussein comme vous m'avez aimé.

Hassan. — Pourquoi chasses-tu ton âme loin des remparts de la ville de ton corps? Pourquoi enlèves-tu loin de la terre ce cœur généreux? Tu nous parles comme le ferait un agonisant. O source de larmes, déborde et emporte-nous tous comme les flots de l'Oxus dans sa crue!

Aly. — Viens, Hassan, que je te voie encore une fois. J'en emporterai le souvenir dans ma tombe. Pardonne-moi si je t'ai jamais offensé ou affligé, fils chéri, pardonne-moi tout, car l'heure du départ s'approche. Adieu, mes pauvres amis, laissez-moi seul pour un moment. Retirez-vous tous, excepté Hussein, il doit rester près de moi. Mes heures sont comptées. Retirez-vous, lumière de mes yeux.

(*Il prie.*) — Grand Dieu, par le mérite du sang de Hussein, par l'éclat de la blancheur des dents de Seid, maître des démons et des

hommes! pardonne à tous ceux qui m'ont offensé! fais rayer du livre noir leurs péchés; fais jouir tous les hommes des bienfaits de ta miséricorde, grâce, grâce pour tous, ô Allah! Tous ceux qui, dans ce monde, auront pleuré les malheurs de mon Hussein, puissent-ils obtenir la rémission de tous leurs péchés présents et à venir, pardonne-leur! — A présent je m'en vais, enlevé par l'élan de mon désir de rejoindre l'envoyé de Dieu, et je proclame : *« Je confesse qu'il n'y a pas de Dieu autre qu'Allah! »* (*Il expire.*)

HUSSEIN. — Viens, mon frère, nous sommes orphelins! Viens, viens! le ciel injuste s'écroule sur nos têtes. Viens, ma sœur, notre père a quitté ce monde de peines et de souffrances. (*On apporte un cercueil.*)

HASSAN. — O mon père, puisse Hassan tomber victime sur ton corps inanimé! Dans la mosquée, sur l'autel et dans la chaire tu as laissé un vide affreux. Il n'y a personne pour remplacer le roi des victoires! Souverain sans pareil, flambeau de la mosquée et de la ville de Médine, ou es-tu?

ZEINEB. — Jette un regard de compassion sur les souffrances de tes filles, Zeineb et Kulsoun! Contemple l'isolement où tu nous a laissés! (*Hanifé arrive.*)

HANIFÉ s'offre en sacrifice à ton corps que

la plus pure des âmes n'habite plus, Hanifé est prêt à mourir pour expier le crime du scélérat dont le fer trempé dans le venin a brisé cette tête sacrée. Ton trépas est une injustice, tu n'aurais dû jamais mourir, prince vertueux, la foudre des cieux devrait nous écraser tous, peuple de pêcheurs que nous sommes.

Zeineb. — M'entends-tu, me vois-tu, mon père ? je suis ta fille Zeineb, la plus malheureuse des filles de la terre, je n'ai plus ni la résignation, ni le calme, que tu m'as tant recommandés. J'irai d'une porte à l'autre mendier mon pain quotidien. Car tous mes frères m'abandonneront aussi. Le poison de l'injustice tuera Hassan. On enverra Hussein à Kerbela. L'un et l'autre tomberont assassinés, martyrisés ! Et moi, je resterai seule, toute seule !

Abbas. — Me voici Abbas, nouvelle victime, laisse-la égorger en l'honneur de ton corps, ta dépouille mortelle. Ah ! par le mérite de cette plaie béante dans le crâne du saint martyr, par les douleurs que le poignard envenimé t'a fait endurer, le ciel a été injuste envers toi. Ses foudres mieux dirigées devraient tomber sur nos têtes coupables !

Gamber. — O musulmans, heureux qui peut pleurer, Gamber n'a plus de larmes ! Il n'a plus de maître ; aidez-moi de vos re-

grets. Pleurez le souverain de la religion. Le roi, cavalier de Duldul, tomba lâchement assassiné. Le prince de Zulfékar est tué. Son absence fera mourir Gamber misérablement, puisqu'il ne lui a pas été donné la gloire de pouvoir mourir pour Aly, mon Emir, mon Pontife, mon avocat au jour du dernier jugement, ils l'ont assassiné !

Hassan. — Aie pitié de ma douleur, ô mon père. Tu es muet, les paroles de cette bouche éloquente n'iront plus retentir du haut de la chaire orpheline comme nous. Qui est-ce qui ira s'y asseoir et parler après toi ?

Hussein. — C'en est fait de notre joie Hussein et Hassan ne feront que gémir jusqu'au jour de résurrection. Des soupirs, des regrets, des yeux toujours mouillés, voilà tout ce qui nous reste dorénavant. O prophète de Dieu, viens voir ce que nous sommes devenus ! (*Suivent les chants funèbres.*)

Une ombre voilée montée sur un chameau. — (*Apparaissant tout à coup.*) Je vous salue, mortels frappés d'affliction, je viens à votre appel et je me dévoue pour vous servir. Lequel d'entre ces jeunes orphelins est l'imam Hassan, est-ce toi, ou bien toi ? Lequel d'entre vous deux illumine par sa présence les festins des fils de poussière ?

Hassan. — C'est moi, aujourd'hui orphe-

lin d'Aly, et jadis la joie de son cœur, je suis l'imam Hassan, tel est mon nom, et ma mission est celle d'assurer le bonheur des enfants de la terre. Si je ne suis pas heureux moi-même c'est que le maudit Ibn-Meldjem m'a rendu orphelin, après avoir fait tomber mon père comme une fleur oubliée sur les gradins de l'autel.

L'ombre voilée. (*S'adressant à Hussein.*) — Toi donc, tu dois être Hussein, fils d'Aly et la lumière de ses yeux, toi qui charmais le cœur du Prophète de Dieu, ton grand-père, qui t'a conféré l'épithète : « *Le plus illustre d'entre les rois.* » Reçois l'hommage de mon amour et de mon dévouement.

Hussein — Tu as deviné juste, jeune Arabe. En effet, je suis Hussein fils d'Aly, la lumière des yeux du monde. Je faisais la joie de l'âme de ma mère Fathema, et j'habitais dans les recoins du cœur de mon grand-père, le Prophète de Dieu. Si je suis triste, c'est que mon père vient de mourir et que mon grand-père m'avait prédit que moi aussi je serais matyrisé. Aussi de son vivant m'appelait-il le plus souvent : Hussein le martyr.

L'ombre voilée. — O deux cyprès du jardin de la religion, expliquez-moi à présent quel est ce défunt que vous portez sur vos bras avec tant de vénération. Je vois

tous les anges venir entourer son cercueil, et la tristesse s'est emparée des cœurs de tous les habitants de la terre et du ciel. Ne serait-ce pas Aly, le meilleur, le plus innocent d'entre les hommes ?

Hussein. — Tu as deviné, jeune homme, ce sont les restes mortels du fils de la poussière. Son amour sans pareil fut si ardent qu'il illuminait le soleil et la lune. Tant qu'il vivait, la terre était en paix avec le ciel, car il les soutenait l'une et l'autre. Mais les scélérats l'ont martyrisé au pied de l'autel.

L'ombre voilée. — Vous deux, ô Hassan, ô Hussein, deux amours du cœur du Souverain du présent et de l'avenir, joies de l'âme de la fille du Prophète, la meilleure des femmes ! Il faut que j'emporte d'ici le corps du vénérable chef des héritiers, père des héritiers du prophète. Agissez selon la dernière volonté de votre noble père et que chacun de vous s'éloigne d'ici. Enfants, donnez-moi le cercueil avec le corps de votre père. Retournez tranquillement à la maison, vous avez accompli votre devoir. Quant à moi, je dois le porter au cimetière et l'inhumer dans sa tombe. Adieu, famille éplorée !

Hassan. — Qui êtes-vous donc, jeune homme, qui donnez toutes ces preuves de

bonté et de compassion pour les malheureux orphelins et qui partagez notre affiction? Je vous supplie au nom de Dieu, soulevez ce voile, ami, et laissez-nous voir votre visage béni. Il doit être beau comme l'âme qui vous a inspiré vos paroles. En le contemplant nous trouverons du soulagement dans notre douleur....

L'OMBRE VOILÉE, *se découvre et on reconnaît Aly* (1).

TOUS. — O miracle, mourons de bonheur, toi père de Hassan, de Hussein ! tu apparais en plein jour, ô gloire de l'univers, tandis que ton cercueil est encore sur nos épaules et que nos yeux te pleurent. Est-ce un rêve? mais non, c'est bien Aly monté sur un chameau. C'est bien lui !

ALY. — Hassan et Hussein, deux cyprès du jardin du Souverain des démons et des hommes, ô lumières de mes yeux en larmes, oui, je suis votre père Aly, ami de Dieu, je suis la main droite de Dieu. Je prends à témoin tous ceux qui habitent depuis les hauteurs de la lune jusqu'aux confins de l'Océan que c'est ainsi que je viendrai au-

(1) Cette résurrection est probablement imitée de celle de Notre-Seigneur. Les Persans, surtout les Alides et les Alioullahis croient que leur dernier imam Mehdi viendra sur la terre accompagné d'Aly pour inaugurer le jour du jugement dernier.

près du cercueil de chaque vrai croyant qui honore la mémoire des injustices faites à la famille de notre Prophète. Visible et invisible je veillerai sur ses orphelins. En ma qualité de chef des vrais croyants, je ne pouvais pas me cacher ni être témoin inaperçu de vos regrets sincères, ô mes fidèles. Aussi, ai-je revêtu les formes humaines. Par l'ordre de Dieu, le très-pur, je dois moi-même enterrer mon cercueil.

HASSAN. — Père, accepte le sacrifice de nos âmes. Nous les offrons à la lune de ton visage. Nous les offrons à tes paroles d'amour qui montent vers le ciel comme une vapeur diaphane, bénissez-nous, père !

ALY. — Tu es affligé, Hassan, mais le mérite de mes bonnes œuvres veille sur vous. Il vous soutiendra dans vos épreuves douloureuses. Hussein, ton cœur déborde de sang, mais mon esprit reverse sur ta tête couronnée une ondée rafraîchissante, console-toi ! Votre mort sera des plus cruelles. Hélas ! mon Hassan, tu seras empoisonné, martyr de l'iniquité et de l'injustice de ceux que j'ai comblés de faveurs. Quant à toi, Hussein, par l'ordre de Yézid, dans le désert de Kerbéla, tu trouveras ta couronne de martyr sur la pointe du glaive des meurtriers.

HUSSEIN. — Pourquoi ne me prendrais-tu

pas à présent avec toi, père ? Car, vrai comme Dieu, je te jure que Hussein ne saurait vivre séparé de toi. Prends-moi, je n'ai aucune envie de vivre, humilié et vilipendé par ton peuple ! Après toi, l'existence de Hussein, abandonnée entre les mains de tes ennemis, ne sera plus qu'une agonie cruelle.

Aly. — Ton existence, fils chéri, est inséparable de la mienne, Hussein. Elle complète et fortifie la mienne. Les angoisses de soif que tu vas endurer seront terribles, ô Hussein ! Ne pleure pas, tes larmes troublent la sérénité de mon âme. Ton martyre glorieux sous le fer des traîtres de Kerbéla, n'est qu'un sacrifice que tu fais de ton âme pour assurer le salut éternel de nos fidèles chyites. A présent, du courage mon enfant, tu dois partir pour l'endroit que le Prophète t'a désigné dans son testament. (*Aly et tous les autres personnages, excepté Hussein, sortent.*)

Un vieillard aveugle entre. — Ciel, jusqu'à quand t'acharneras-tu à me tourmenter ; que j'ai-je fait, être frivole, jusqu'à quand tes rigueurs injustes ? Contente-toi de m'avoir ôté le vue. Le mal étant fait, tache du moins de l'adoucir, de m'en offrir quelques compensations. Protége-moi, console-moi. Mais non, après m'avoir aveuglé, tu me jettes au fond d'un coin obscur où je traîne

une existence misérable. Ah ! qui me couvrira contre la persécution du sort, au secours, au secours !

Hussein. — Etranger, tu parais avoir souffert beaucoup, tu es triste et aveugle, et tu n'as personne pour te servir de conducteur. Viens, mon brave, car nous aussi dans cette ville nous sommes étrangers, orphelins, accablés de malheurs et à la merci de nos cruels persécuteurs de Koufa. Qui es-tu, ami, quelle est la cause de tes souffrances ? Quelle main impitoyable t'a présenté ce calice d'amertume que tu parais avoir vidé jusqu'au fond ?

Le Vieillard aveugle. — Je suis étranger, une maladie cruelle me tient sur ce pan de muraille ruinée. L'illusion est mon fournisseur de provisions, elle me nourrit avec des fruits et de l'eau de mirage du désert. Il y a trois ans que je vivote ici, perclu des pieds et des bras et aveugle des deux yeux ; je serais mort depuis longtemps sans la bonté providentielle d'un jeune homme qui se donnait la peine de me traiter dans ma maladie et de me prodiguer les soins les plus affectueux. Il y a trois jours que j'ignore ce qu'est devenu mon médecin. Il ne fait plus reposer ma tête sur ses genoux. Il ne vient plus lui-même et ne me donne pas de ses nouvelles. Sans un empêchement sérieux il

n'oublierait sans doute pas son pauvre malade, car j'ai maintes preuves du dévouement de cet ami fidèle.

HUSSEIN. — Pourrais-tu me donner quelque signalement de ce jeune bomme, ou pour mieux dire de cette fleur dont les parfums embaument ton âme.

LE VIEILLARD AVEUGLE. — Je n'avais pas d'yeux pour voir la beauté de cette lune, mais je te la signalerai volontiers telle que je l'ai sentie. Toutes les fois qu'il venait me visiter dans mon antre d'angoisses, une odeur suave emplissait ces décombres, et je sentais mes moustaches de chat parfumées comme un parterre de violettes d'Eden. C'était sans doute quelque prince fort religieux, car il priait toujours et il aimait surtout à réciter ce verset du Coran. « Certes, je ne suis qu'un pauvre et j'aime à m'asseoir à côté du pauvre. »

HUSSEIN. — Pleurons ensemble. Chante si ton cœur sait chanter, car te voici dans le jardin des roses d'Aly. C'est le moment des confidences intimes, ne crains rien et confie dans une poitrine amie tous les chagrins de ton âme endolorie, l'ami saura te trouver un remède, peut-être.

LE VIEILLARD AVEUGLE, EN S'ADRESSANT AU TOMBEAU. — Je te salue, astre protecteur de tous ceux qui souffrent. Je te salue, hôte

généreux et humain du château d'angoisses. Pourquoi ne viens tu plus au chevet de tes malades? tu ne veux plus accourir écouter le chant du rossignol de ton rosier. Tu ne désires plus t'enquérir de ce que je souffre sur mon lit de malheur. Tu ne demandes plus si j'ai un ami, si j'ai un abri. O zéphir de l'Arabie-Heureuse, depuis que tu ne viens plus souffler dans mon jardin, je n'y vais pas non plus. Qu'en ferai-je ? Il fut un temps où, jour et nuit, tu te souvenais de tes malades. Aussi n'ai-je pas cessé d'espérer ; oui, tu arriveras, brise adorée, poser ta bouche sur mon front brûlant, tu viendras m'enlacer dans tes ailes !

Grand Dieu, par le mérite du Prophète, par le mérite de l'échanson de Koucer, maître de la chaire, par le prix de ces deux perles du trésor d'Aly, accepte l'offrande de mon âme que je viens déposer sur le tombeau d'Aly.

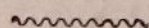


MYSTÈRE V.

(30e DU RÉPERTOIRE)

UN MONASTÈRE DE MOINES EUROPÉENS

PERSONNAGES



La tête de l'iman Hussein.
L'iman Zeinulabédine.
Fils de Hussein (enfant).
Zeineb, sa sœur.
Sékina, sa nièce (enfant).
Fathema, veuve du prince Kassem.
Kulsoum, sœur de Hussein.
Ibn Sead, chef de l'armée de Yézid.
Chemr, officier arabe, sous les ordres d'Ibn Sead.
Le prieur du monastère.
Un moine.
Un kassyde (ou courrier).
Hatef (ou crieur public).
Hadidja, femme de Mohammed.
Fathème, sa fille.
Abraham.
Jésus-Christ.
Moise.
Mohammed.
Aly.
Hassan.
Eve.
Agar.
Rachel.
La fille de Jetro.
La sainte vierge Marie.
Mère de Moïse.
Adam.

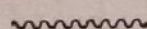


UN MONASTÈRE

DE MOINES EUROPÉENS

MYSTÈRE.

(XXXe DU RÉPERTOIRE.)



(Le théâtre représente un désert aride au plus fort de la chaleur de l'été. L'armée de Yézid, après avoir remporté une victoire sur les troupes de l'imam Hussein, conduit les prisonniers à la ville de Damas. Tout le monde est monté sur des chevaux ou sur des chameaux ; pendant que la cavalcade défile tout autour de la scène, les acteurs s'entretiennent et chantent sans s'arrêter ni descendre de leurs montures.)

L'Imam Zeinulabédine (*chante*). — Dieu ! je me vois ici étranger, privé d'aide et d'assistance. Vrais croyants ! me voilà prisonnier entre les mains des scélérats, sans consolateur, sans amis, captif de l'armée d'un peuple maudit. On a tranché la tête de

Hussein devant mes yeux, j'ai vu son cadavre dans une mare de sang. Plaignez mon sort, prisonnier de Koufiens comme je suis, en butte aux injures infâmes de ces cruels mécréants !

Zeineb (*chante*). — Vrais croyants ! A-t-on jamais vu quelqu'un plus malheureux que moi ? Je suis Zeineb, de l'injustice de ces méchants j'endure des peines et des tortures sans nombre. De mes propres yeux j'ai vu Hussein massacré, noyé dans son sang ! Je suis prisonnière de ces tyrans qui me conduisent à Damas et m'insultent. Hélas !

Sékina (*chante*). — Amis ! on a tué mon père. Je suis accablée d'outrages. Me voilà, amis, Sekina, fille du roi des martyrs, j'ai les yeux noyés de pleurs. Mon frère Aly Ekber a succombé ; il roulait dans une fange faite de son sang. Je devins captive des Koufiens. Ah ! Seigneur, écrasée sous le poids de cent opprobres et de mille souffrances, je crie : Dieu aie pitié de moi !

Fathema (*chante*). — Musulmans ! mes fiançailles se sont converties en obsèques. Ma maison nuptiale est devenue une maison de deuil ; mon fiancé Kassem est tombé martyr sous le fer des Koufiens, après avoir subi des tortures affreuses. Ah ! mon Kassem ! A-t-on jamais vu une fiancée veuve comme moi, amis ? Du milieu du chemin qui me

conduisait à l'union avec l'objet de mes désirs, me voilà enlevée et jetée sous les roues de la fortune impitoyable ? A-t-on jamais vu une fiancée aussi malheureuse, amis ?

KULSOUM (*chante*). — Musulmans ! je gémis, privée de tout aide, sevrée de tout ce que je chérissais le plus, hélas! mille douleurs ! je suis Kulsoum, brisée par l'infortune. La cruauté de mes ennemis me laisse seule et souffrante. Le destin me livra à la merci des étrangers ; il me fit subir mille revers affreux. La lumière de mes yeux, mon pauvre Hussein, tomba martyr sur les plaines arides de Kerbéla.

IMAM ZEINULABÉDINE (*chante*).— Musulmans! moi! infortuné Zeinulabédine, je souffre jour et nuit des persécutions de ces scélérats iniques. Ils ont tranché la tête à mon père et à mon frère en ma présence ; ils ont coupé les deux bras de mon oncle Abbas. Séparé de toi, mon père, je me sens l'âme triste et découragée ; vois-tu de là-haut comme je suis abandonné et sans secours, ô mon père, mon excellent père !

ZEINEB (*chante*). — Moi, Zeineb, qui ai vu tous les amis de mon Hussein tués dans la plaine de Kerbéla, j'eus aussi la douleur de voir s'éteindre, dans son propre sang, la lumière de mes yeux. Oui, amis, à quelques pas de moi, Hussein fut martyrisé par la

cruauté d'un ennemi traître ; il saignait de tout son corps. O mon frère, exterminateur des preux chevaliers, où es-tu ? Pourquoi t'es-tu séparé de moi, ô mon frère !

Ibn-Sead. — Mes soldats, mes dévoués d'âme et de cœur, écoutez attentivement tout ce que je vous ordonnerai. Notre étape d'aujourd'hui est encore loin, camarades. Mon corps brûle sous l'ardeur extrême du soleil. Il est prudent de descendre ici de nos montures, de boire de l'eau fraîche et de nous reposer un peu ; faites dresser vos tentes, nous bivouaquerons ici tranquillement toute la nuit.

Chemr. — Aux ordres que tu nous donnes nous voilà soumis obséquieusement. Tu es notre émir, et nous attendons ton bon plaisir, en vrais serviteurs. Halte-là, soldats ! descendez dans cette plaine. Profitez des moments de repos qu'on vous accorde. Dressez vos tentes et vos baraques. Vite à l'œuvre, et ensuite allez faire votre sieste. Quant à ces prisonniers, point de pitié, qu'ils restent sans aucun abri, exposés au soleil ; que leurs vociférations et leurs doléanees atteignent jusqu'au septième ciel.

Zeinulabédine (*à Zeineb*). — Que je sois ta victime, ô ma pauvre et triste tante ! une fièvre brûlante me consume. Regarde-moi, comme mon corps émacié et fiévreux n'a plus

de force pour retenir son âme prête à prendre l'essor. Dis-moi, comment y aviserai-je, ma pauvre tante ? Je suis brûlé à mort par les feux de la fièvre, par la soif !

ZEINEB. — Que je te serve de rançon, mon malheureux Zeinulabédine. Ne pleure pas, quoique tu sois sans amis et sans ressources. Que pourrai-je faire pour toi ? De la patience, mon ami, et fions-nous à Dieu : il ne nous reste que lui qui puisse remédier à tant de maux ; prie, cela te soulagera.

SÉKINA. — Que je sois sacrifiée pour toi, ma tante au visage d'ange. N'y aurait-il pas quelques gouttes d'eau dans ce désert ? Faites-nous-en chercher, pour l'amour de Dieu, car j'étouffe de chaleur et de soif.

ZEINEB. — Viens, repose-toi sur ma poitrine, mon enfant. Ton oncle t'aime bien tendrement, et si le fleuve Euphrate en faisait autant, il viendrait ici lui-même pour te faire le sacrifice de son âme limpide. Aie patience, ma fille. Essuie tes larmes, je ne peux les voir couler. Hélas ! je n'ai pas d'autre eau à vous offrir que l'eau de mes yeux ; moi aussi j'ai soif !

SÉKINA. — Dieu ! que je souffre ! aie donc pitié de mon corps torturé. Les tiraillements de la soif brisent mes entrailles. J'aimerais mieux voir toute la terre s'é-

crouler sur moi. Ma tante, toute mon âme pour une seule goutte d'eau ! je brûle, je brûle, au secours ! je me meurs ! mais qui donc étancherait ma soif, il ne me reste ici-bas personne autre que toi, ma tante.

Zeineb. — Viens, Sékina, assieds-toi à mes côtés. Pour un moment, repose ta tête sur mes genoux. Ne pleure pas, lumière de mes yeux. Tu me déchires le cœur. Prends patience, ne pense plus à l'eau. Tiens, bois-en de mes yeux. Une petite heure de calme te soulagera. Trève à ces soupirs.

Sékina. — Puisque tu n'as pas d'eau, tante chérie, dis, que dois-je faire, pauvre orpheline que je suis? Quand mon père allait se rendre à la place de son martyre, il t'appela auprès de lui. Te rappelles-tu avec combien de larmes et de prières il me recommandait à tes soins? Père chéri ! Il est parti, et, à présent qu'il n'existe plus, je n'ai que toi. Viens, je chancelle ; soutiens-moi avec tes mains, ma tante ; en proie aux ardeurs de la soif, je brûle comme un rôti au feu. Mais c'est une fournaise ardente que ce désert ! Oui, comme des viandes sur le charbon, je me consume !

Zeineb. — Ces paroles sont bien tristes, ô lumière de mes yeux ! la souffrance te les arrache, et chacune d'elles va retentir jusque dans la moelle de mes os, mais com-

ment te soulager, ma petite Sékina ? Calme-toi, peut-être Dieu daignera-t-il nous délivrer de cette épreuve cruelle.

Sékina. — Eussé-je mille existences, mille âmes à moi seule, je les aurais offertes volontiers pour te plaire. Comment trouver de l'eau dans ces plaines sablonneuses ? Ah ! mon pauvre corps que la souffrance consume ! Mon âme même s'évapore dans cette atmosphère embrasée par les rayons ignés du soleil. O ma tante au visage d'ange, aide-moi, les feux du soleil font brûler mes os !

Zeineb. — Eh bien, reste ici, ma malheureuse enfant, j'irai trouver ce maudit Ibn-Sead ; je condescendrai jusqu'à lui adresser une demande. Dieu ne nous abandonnera pas, il nous donnera de l'ombre et de l'eau.

(*Zeineb entre sous la tente d'Ibn-Sead, et lui dit*) :

— Ecoute-moi, Sead, homme sans foi ! respecte, du moins pour un instant, les droits sacrés du prophète Mohammed ; nous sommes ses descendants, nous appartenons à la tribu de Hachem, tu le sais, à la très-noble famille de Mohammed l'Arabe. Tu n'es donc pas Arabe, toi ; car où sont tes sentiments d'honneur et de loyauté ? Où sont tes vertus d'Arabe, quelle preuve nous en as-tu donnée ? Ecoute, à l'heure qu'il est, tu peux nous être utile ; profites-en, et use de bienveillance à notre égard.

IBN-SEAD (*ironiquement*). — Que me demandes-tu donc, noble Zeineb ? Qu'est-ce qui me procure l'honneur de la visite d'une princesse ! fais-moi savoir le service qu'il me serait possible de te rendre ; dis-moi ce dont tu as besoin.

ZEINEB. — Ce que je veux, homme pervers, c'est que tu aies pitié de nous. Sans ombre, sans eau, exposés aux ardeurs du soleil, nous souffrons de la soif. Vois ces femmes échevelées, ces enfants en haillons ! Sékina se meurt, écorchée par les feux de la canicule. La griffe de la douleur tiraille tous les membres de la pauvre enfant ; l'exposer plus longtemps au grand jour, serait aggraver sa position ; laisse-toi fléchir. Par respect pour la mémoire du Prophète des deux mondes, de mon grand-père, fais dresser à notre usage au moins quelques lambeaux d'une vieille tente.

IBN-SEAD. — Sœur de l'imam rebelle, apprends, de science certaine, que tu ne verras autre chose que de l'ignominie et de l'inimitié de ma part. Oui, grillez au soleil, recevez-en les ardeurs sur vos têtes nues, hurlez et pleurez tout à votre aise !

ZEINEB. — Maudit mécréant, je ne te demande rien pour moi-même, seulement aie quelque compassion pour les orphelins de Hussein. Nous sommes femmes, et nous

n'avons pas de quoi nous voiler devant les regards éhontés de ta soldatesque de Koufa, qui ne veut pas nous laisser un coin retiré de son campement. Aurais-tu la lâcheté de souffrir que les yeux d'un étranger vissent ma chevelure en désordre ?

Ibn-Sead. — Je ne te cache pas, fille de l'illustre Fathema, que c'est de dessein prémédité que nous faisons étaler vos têtes dévoilées à qui veut bien les voir. Oui, nous vous avons revêtues de ces haillons, en butte à la risée de la soldatesque. C'est le droit dont un vainqueur use envers son ennemi vaincu. Ne t'en étonne pas, esclave de douleur ; tu n'es guère qu'à la première épreuve, Zeineb ; le pire viendra, et force humiliations avec, n'en doute pas !

Zeineb. — Dieu, refuse-lui toute grâce dans les deux mondes. En face du cadavre de Hussein, frappe ce tyran de honte et d'ignominie. Ecoute, sbire maudit, tu ne peux pas nous refuser de la terre : du moins assigne-nous un endroit solitaire dans quelque coin de cet affreux désert ; laisse-nous seules. Là, peut-être, un souffle de vent, plus humain que toi, viendra nous prêter sa fraîcheur hospitalière.

Ibn-Sead. — Zeineb, trêve de paroles, femme au cœur brisé ; autrement, je te ferai tuer ici, à l'instant. Va t'asseoir au soleil

brûlant, et abreuve ton âme d'amertume. Silence ! malheureuse. Ote-toi de mes yeux !

ZEINEB (*en se retirant*). — Dieu, viens au secours de la nièce de ton envoyé ; exauce la prière que t'adressent mes lèvres flétries par la soif. C'est la sœur de Hussein qui t'invoque. Que ferai-je avec ces orphelins délaissés ? exauce les malheureux innocents, qui crient du milieu de ce désert, placés entre l'opprobre de l'esclavage, d'un côté, et les angoisses de la soif, de l'autre. Dieu, tu sais que je suis un oiseau aux ailes brisées ; exauce-moi !

KACID (*qui vient d'arriver*) (1). — Ma révérence à toi, Ibn-Sead, né sous un bon astre. Ecoute mon récit respectueux, ô maître ! Sache qu'une troupe de cavaliers blancs et noirs, s'étant réunie, dans le but de venger le sang de l'imam Hussein, est en embuscade, pour tomber, cette nuit, à l'improviste, sur ton camp. « Après avoir puni, disent-ils, l'armée de Yézid, nous leur reprendrons les têtes des martyrs de la famille immaculée du Prophète. » Ils attendent la chute du jour cachés aux environs. Ne te laisse point surprendre, chef glorieux !

IBN-SEAD. — Holà ! Chemr, c'est à toi que je parle, vaurien. Mille blasphèmes sur toi,

(1) *Kacid*, messager à pied et *Sapar*, *péik*, courrier, messager à cheval ou à dos de chameau..

vil dogue, quelle ruse nouvelle as-tu donc tramée ? Est-ce à ton instigation que nombre d'amis et de sectateurs d'Aly, s'étant réunis, nous ont cernés de tous côtés, afin de nous attaquer ici, cette nuit même ? Ils veulent nous reprendre tous nos prisonniers, nous arracher toutes ces têtes, illuminées d'auréoles de martyrs. Dis, quel expédient trouverais-tu dans ton astuce, pour nous tirer sains et saufs de ce guet-apens ?

Chemr. — Ne t'en soucie point, noble Ibn-Sead. Sur le revers de cette montagne se trouve un couvent de moines chrétiens. Bannis la tristesse de ton cœur. Nous nous y rendrons tout à l'heure pour y établir nos bivouacs ; nous passerons la nuit dans l'enceinte de la citadelle du couvent, et, à l'approche du matin, nous serons libres de poursuivre notre marche.

Ibn-Sead. — Soit ! amis, mettez-vous en route vers le monastère, où nous resterons tranquilles cette nuit. (*Aux prisonniers.*) Vous aussi, habitants du château des doléances, traînez-y vos misères, on vous escortera incontinent.

Zeinulabédine. — Koufiens éhontés ! Jusques à quand nous molesterez-vous ? Pensez au jour du dernier jugement, infâmes. Ah ! par Dieu, pour l'amour du Pro-

phète, diminuez vos cruautés. Malheur! malheur ! (*On arrive devant le monastère.*)

Chemr. — Habitants du monastère chrétien! Vous qui obéissez tous à la loi de Jésus, pourriez-vous nous admettre dans vos murs pour une seule nuit ? Nous y entrerons en vrais amis.

Le Prieur du monastère.— Qui es-tu, et d'où viens-tu avec cette armée ? explique-nous tes intentions secrètes. Qu'as-tu à faire au milieu des moines, chef des guerriers ? Si tu as affaire à un des nôtres, dis-nous son nom.

Chemr. — Cette armée, que tu vois composée de blancs et de nègres, marche sous les drapeaux du khalife Yézid. Un Arabe ayant eu la fantaisie de devenir khalife, notre souverain nous chargea de lui faire savoir ce qu'il en pensait. Il m'envoya avec toute son armée, et le tranchant de mon poignard décida du reste. Sache que le faux prétendant mordit la poussière, il y a quelques jours, grâce à ma bravoure. Sa tête, nous la portons à Damas, comme cadeau au khalife. Tous les membres de sa famille tombèrent entre nos mains, les voilà chargés de chaînes. Nous retournons, triomphants et joyeux, à Damas. Surpris par la nuit, dans votre oasis, nous réclamons l'hospitalité d'une seule nuit sous le

toit de votre monastère. N'en refusez pas l'abri à nos soldats fatigués d'une longue marche.

Le Prieur. — Notre monastère n'est pas assez spacieux pour recevoir toute cette armée. Néanmoins, elle pourrait établir ses bivouacs en dehors de l'enceinte du couvent, mais, écoutez-moi, vous pourriez nous confier vos prisonniers, nous en prendrons soin. Remettez-nous aussi ces têtes resplendissantes d'auréoles ; rien qu'à les voir, je me sens le cœur pris d'affection pour elles.

Chemr. — Soit ! Prends donc ces têtes, brave moine. Ce sont les têtes des rebelles de la famille du prophète Mohammed. Garde bien ces crânes usurpateurs ; mais, surtout aie soin de la tête du soi-disant chef de la religion. (*Il sort.*)

Le Prieur (*ôtant d'une lance la tête de l'imam Hussein*). — Dieu ! cette belle tête me fait l'effet d'une tulipe fraîchement éclose ! Les yeux du globe terrestre deviendraient rouges de sang à force de pleurer sa mort. Seigneur Dieu, d'où vient cette tête pleine de noble sang, qui est coagulé, de même que mon propre sang, que je sens affluer dans mon cœur souffrant ? A quel zodiaque appartient cette étoile ? Dieu ! De quelle huître est provenue cette perle royale, Seigneur ! Tous ces captifs, qui sont-ils

donc ? Et ce jeune homme là-bas, dont les gémissements et les larmes me font saigner le cœur ?... qui est-ce ?

La tête de l'imam Hussein prononce, en arabe : « Ne croyez pas que Dieu ne fait aucune attention aux injustices que commettent les méchants. » (Koran, xiv, 43.)

Le Prieur. — Ah ! mon Dieu, ai-je bien entendu ? D'où provient cette voix qui me brûle les entrailles ! La terre et le ciel résonnent de son timbre mélodieux. Elle s'est glissée dans l'oreille de mon esprit. Serait-ce un rêve ? Mais je veille, qu'est-ce donc, mon Dieu? Serait-ce l'ange Esrafil faisant sonner la trompette du jour de résurrection ?...

La tête récite : « Ceux qui se livrent à l'iniquité verront un jour à qnel sort déplorable aboutira leur conduite. » (Koran, surate xxvi, 228.)

Le Prieur. — Frères du couvent, accourez, venez ! dites-moi, avez-vous entendu cette voix ? dites, par l'amour de Dieu cette mélodie plaintive, d'où nous vient-elle ? Elle absorbe mon intelligence, et le calme de mon cœur m'abandonne. On dirait que ces gémissements viennent d'en haut.

Un moine. — Sois persuadé, digne prieur, que ces soupirs et ces gémissements viennent de la bouche de cette tête tranchée. Les lè-

vres remuent en répétant les versets du Pentateuque, elles nous expliquent le sens mystérieux de l'Evangile... Mais non, quand j'écoute plus attentivement, chose étrange! les mouvements de cette langue de merveilleuse éloquence épèlent pieusement les versets de deux chapitres du Koran, celui de Kehf, ainsi que celui du Toûhid (1).

Le Prieur. — Pour l'amour de Dieu, réponds-moi, tête! à l'âme de quel homme as-tu appartenu? Rose fanée, dans le jardin de qui t'a-t-on cueillie? la lumière du salut éternel rayonne de tes joues. Dis-moi, tête! du festin de quel souverain es-tu le flambeau? Ah! si Jésus-Christ nous eût laissé un fils comme toi, dans ce monde! Ame de l'univers, qui es-tu? Crâne ensanglanté, réponds à mes questions? tu sais tout. Du milieu du jardin de la foi, appelle, par son nom, l'oiseau de mon esprit. Serais-tu donc Moïse, ou le souffle miraculeux de Jésus? ouvre ta bouche éloquente de merveilles, explique-moi ce prodige.

La tête. — Je suis martyr de Kerbéla, mon nom est Hussein, mon métier, extirpateur des ennemis de Dieu. Mon grand-père est Mohammed, mon père Aly, la meilleure des femmes me donna naissance. Mon nom est Hussein, ma patrie est la ville de Médine,

(1) Ce sont les titres de deux surates du Koran.

mon lieu de repos, ces sables du désert de Kerbéla. Rose nouvellement épanouie dans le parterre de fleurs de la vraie foi, mon nom est Hussein ! Ma mère s'appelle Fathema, fille de Mohammed ; flétri de mille humiliations, mon nom est Hussein ! Toutes ces têtes que tu vois sont autant de lumières de mes yeux : ma famille. Un même désastre nous a tous foulés sous son talon meurtrier. Mon nom est Hussein !

Le Prieur. — Fruit de l'arbre du verger de Fathema ! beau cyprès, que les mains maternelles de Fathema se plaisaient tant à caresser ! Oh ! maudit soit éternellement celui qui le sépara de son corps. Toi qui faisais briller de joie les yeux pleurants de Fathema ! Ecoutez-moi, moines, courez tous et apportez ici du musc et des flacons d'eau de rose. C'est une œuvre méritoire que d'en parfumer ces têtes, je les parfumerai toutes, mais surtout celle de la lumière des yeux de Fathema. Répandez de l'ambre, des parfums et des fleurs, sur les tresses et sur les tempes des têtes de la famille de Mohammed !

Un moine. — Tiens, reçois de nos mains le musc et l'eau de rose, prieur. L'adoration de ces têtes est un honneur obligatoire pour nous. Demain, auprès de Dieu, elles intercédront en notre faveur, plongés que nous sommes,

jusqu'au cou, dans les bourbiers de péchés.

Le Prieur. — Que je tombe victime de chacune des tresses de ta chevelure, ô Imam Hussein, martyr du chemin de Dieu, que je serve de rançon à ton âme torturée de tant d'afflictions. Grâce à la lumière qui rayonne de ta tête, ô élu des deux mondes, notre cellule est devenue l'objet de jalousie des palais paradisiens. Où es-tu donc Fathema ? viens peigner la tête de ton fils chéri, et creuse-toi l'âme avec des torrents de pleurs. Où est-elle pour laver la boue de ces tresses avec de l'eau de ses yeux ? Où est ton illustre grand-père, l'envoyé de Dieu ? où est ton sire glorieux, Aly, prince des mortels ?

(*Entre Hatef, ou crieur public.*)

Hatef. — Soyez attentifs aux scènes d'affliction qui vont se dérouler devant vos yeux. Voici l'esprit du premier homme créé par Dieu : il descend dans ce monastère pour payer sa visite de condoléance à la tête de l'Imam Hussein. Le prophète Adam arrive ici, les prunelles humides.

Adam. — Martyr de Kerbéla, lumière des yeux de Mohammed, pourquoi ta tête lumineuse est-elle séparée de ton corps ? puissé-je tomber victime de ta noble tête, ô Hussein, victime de tes yeux pleins de larmes, ô Hussein ! Tête tranchée, dis-moi, où est le corps dont tu es si cruellement éloignée.

Je te salue, gloire de deux mondes! Martyr tombé sur le chemin qui nous guide vers Dieu! Imam glorieux, reçois les hommages d'Adam, qui serait fier de pouvoir expier les souffrances de ton âme par celles de la sienne. Tête lumineuse, tu brilleras dorénavant sur le sein de félicité éternelle. Gloire à ton martyre, âme élue de Dieu, tu comparaîtras devant son trône, toute candide et éclatante de blancheur!

Hatef. — Voici le moment de l'arrivée d'Abraham, ami de Dieu. Il vient ici avec les yeux humides, pour faire sa visite de condoléances. Il pousse des soupirs, il gémit. Courez à la rencontre de l'ami du Dieu de vérité! Honorez-le, il descend d'en-haut, et, tout en sanglotant, vient présenter le tribut de sa douleur au défunt de glorieuse mémoire.

Abraham. — Moi, ami de Dieu, j'arrive pour voir la tête de l'Imam Hussein, la voir avec ces mêmes yeux qui, à force de pleurer, sont teints de sang.

Moi qui ai construit le sanctuaire de Kéabé, moi qui, le premier, ai posé cette pierre angulaire où se dirigent nuit et jour tous les regards, toutes les espérances des vrais croyants. Je te salue, orgueil de deux mondes, martyr de l'iniquité, gisant mort sur la voie divine! Je te salue, joie de la poitrine maternelle de

la meilleure des femmes ! Servir de rançon à ta tête lumineuse, mourir pour toi, tronc ensanglanté, serait un vrai bonheur pour Abraham. Prince infortuné, quel délit aurais-tu commis pour l'avoir payé de ta tête ? Est-ce bien ta place, ce désert affreux de Kerbéla ? Scélérats infâmes ! dénués de sentiments de honte et de gratitude envers leur prophète, ils t'ont assassiné !

HATEF. — En arrière, moines ! faites place à Jésus, qui arrive pour pleurer l'illustre rejeton de la souche des prophètes. Il veut faire sa visite de condoléance au fils du prince de l'univers. Le voici, l'enfant de Marie qui, du haut du septième ciel, descend ici avec Moïse.

JÉSUS. — Je suis Jésus, esprit de Dieu, (Roukh-ullah) les yeux gros de larmes, j'arrive ici pour m'acquitter des derniers devoirs dus à la tête de Hussein.

Rose du jardin de fleurs d'Aly, lumière de ses deux yeux, joie de la meilleure des femmes, je te salue ! Victime d'hommes iniques, tombée sur le désert du malheur, reçois mon hommage ! Ah ! que toutes les œuvres méritoires par lesquelles Jésus, persécuté comme toi, a bien mérité de Dieu, te servent de rançon, noble tête ! Que je sois sacrifié à ton front couronné d'une auréole, à ton front immaculé ! Quel traître sans foi osa commet-

tre ce sacrilége inoui? Comment porter la main sur cette tête d'innocent! Viens ici, orateur de Dieu (1), approche, contemple ces traits du chah de religion; ce rayon qui émanait des yeux de la miséricorde de deux mondes, cette existence bénie, se sont éteints!

Moïse. — Salut, crâne plein du sang de Hussein! que je tombe sacrifié en l'honneur de ces traits décomposés et méconnaissables du roi des deux mondes! Quel démon d'homme a donc pu se souiller d'un pareil crime? Mille malédictions sur l'impie qui abattit la palme svelte de ta stature princière, ô Hussein!

Hatef. — Prophètes de Dieu, je vous somme tous, tant que vous êtes. Venez respectueusement contempler les dépouilles du prince des mortels. Que chacun de vous, après avoir croisé sur sa poitrine les deux mains en signe de révérence et d'humilité, arrive ici, afin que, pour cet acte agréable à Dieu, vous puissiez être payés en argent comptant de félicité éternelle.

Voilà que, pour visiter la tête de Hussein, du roi des deux mondes, arrive ici son grand-

(1) Kelim Ullah, titre que les Orientaux donnent à Moïse. Chaque prophète, selon eux, en a un qui le caractérise. Ainsi : Jésus-Christ est Esprit de Dieu ; Abraham, ami de Dieu ; Moïse, orateur de Dieu ; Mohammed, ambassadeur, ou envoyé de Dieu ; Isaac, victime de Dieu, etc., etc.

père, Mohammed l'Arabe, l'avocat de l'humanité par devant le tribunal du jugement dernier. Il arrive honorer cette tête, le cœur plein d'amertume.

Mohammed. — Que n'ai-je succombé à ta place! Où es-tu! Fais-moi entendre ta voix, et que je tombe victime de la mélodie de cette voix chérie! Où es-tu, tête lumineuse? Mon enfant, mon âme, parle, parle, fruit de mes entrailles !

La tête. — Prophète de Dieu, si tu cherches Hussein, viens ici. Je te salue, sire bienheureux de Hussein. Viens contempler l'automne de ton printemps, ton Hussein. Viens, prends-moi dans le creux de ta main, père chéri, et vois tout ce que m'a fait ton peuple. Examine ma tête tranchée, laissée au milieu d'un couvent de chrétiens; comptes-y un à un tous les stigmates d'injures et d'ignominies.

Mohammed. — Martyr décapité, je te salue! Joie du sein maternel de la meilleure des femmes, je te salue! Martyr du chemin de Dieu, ton grand-père te porte envie. Il rachèterait les misères de ton existence au prix de la sienne. Frère du bien-aimé Hassan, je te salue! J'ai de la peine à te reconnaître, mon pauvre garçon? Dis-moi, mon jeune arbre, qui t'a fait abattre? O le plus beau cyprès de ma pépinière, quelle hache.

quelle main d'infâme bourreau t'ont coupé et fait froisser dans la boue de sang tes eunes rameaux ! Cette tète qui, semblable à mon âme, eut ma poitrine pour son lieu de repos, quel tyran l'a tranchée ?

La tête. — J'ai tant à me plaindre de mauvais procédés de la part de ton peuple, ô prophète de Dieu ! Tes prétendus amis ont foulé à leurs pieds tous les droits sacrés de loyauté et de gratitude. Ta nation, vois ce qu'elle me fit à moi. Elle jeta au vent l'arbrisseau de mon être, après avoir brisé nos tètes d'un millier de misères, d'ignominies ! Vois, je n'ai plus de mains pour enlacer ton cou, et te demander pardon.

Mohammed. — Que je sois sacrifié pour ton âme, mon pauvre Hussein, ainsi que pour ta tète radieuse, mon jeune Scion Printanier. Pourquoi tes tresses sont-elles moites de sang ? Parle, dis-moi, quel sacrifice il faudrait pour oublier ce que tu as souffert. Ces tresses, dont j'aimais jadis à sentir le parfum, comment pourrais-je contempler tranquillement le désordre et la poussière qui les ternit ? Seigneur, où sont tes frères, quel sort échut en partage à tes sœurs ? Raconte à ton grand-père affligé tout ce qui t'advint, car mes yeux, après avoir épuisé la source des larmes à ton décès, pleurent du sang.

La tête. — Ecoute-moi, grand-père couronné d'éternelle gloire ; jette un de tes regards sur les malheurs et les humiliations que j'ai endurées. Les cadavres de tous mes alliés et amis jonchent le chemin de Dieu, martyrs de la scélératesse d'impies réfractaires ! Le restant de ta noble famille se trouve prisonnier entre les mains de l'ennemi. Dans sa haine, il a lié les bras à des femmes malades ; du bout de sa lance, il meurtrit leurs têtes orphelines ! Ma pauvre Sékina aussi est captive, cette enfant si fidèle ! La jeune Fathema va, d'une porte à l'autre, mendier son pain journalier. Prisonnière abandonnée, avilie, mendiante, sans père ni mère, avec des joues livides, toute meurtrie des soufflets de la main brutale de Chemr, voilà où en est réduite ma pauvre enfant Sékina !

Hatef. — Prophètes, soyez sur vos gardes ! Je vois s'avancer ici le lion de Dieu, l'échanson des eaux miraculeuses de Kouser, l'illustre Aly, avec des yeux noyés de larmes, pour honorer les dépouilles mortelles de son fils Hussein, il s'avance, il pleure. Les yeux humides, de deux mains frappant sa poitrine, le lion des braves s'approche !

Aly. — Je suis Aly, mon titre est : Souverain de la puissance divine qui est obéie et honorée, depuis le sommet de la plus haute montagne du globe jusqu'aux abîmes

de l'Océan que hante la baleine. Où est ta tête lumineuse? ô fraîcheur de mes yeux! Fais-toi entendre, je t'en supplie, tendre rameau de mon arbre?

La tête. — Salut à toi, ô mon père bienheureux! Viens, et que cette tête sans tronc roule à tes pieds pour honorer ton arrivée ici. Quelle bonté de ne pas oublier ton meilleur ami! Cette faveur, octroyée à l'endroit où je me trouve, le rend émule des bosquets du Paradis jaloux de ta préférence. Malheureux que je suis, je n'ai plus ni mes pieds, pour courir joyeusement à ta rencontre, ni mon âme pour en répandre les trésors sur le chemin qui te conduit vers moi.

Aly. — Martyr décapité, je te salue. Hussein, abandonné de tout ce qui t'aimait le mieux, je te salue! Ame de mon père, dans quel état te vois-je? Que veulent dire les traits défigurés de ta belle tête? Pourquoi vois-je tranché ce gosier brûlé par la soif? Depuis notre séparation, je pleurais du sang en pensant à toi, mon fils. Et toi, comment te trouves-tu, après t'être sevré de l'amour des tiens? Y aurait-il donc des ennemis parmi mes fidèles habitants de Koufa, qui oseraient porter la main sur vos personnes? Qu'est devenu ton frère Abbas, où est Aly Ekber? où est Kassym, le fiancé? où est notre

Aly Asgar ? Que serait-il arrivé à tes fils malheureux, dont je ne vois aucun ?

La tête. — Que je sois ta victime, mon père bien-aimé, dont la vue gratifiait mon cœur du don de la joie, et faisait briller mes yeux ! Pour quelle raison n'es-tu pas venu me secourir dans le désert de Kerbéla ? Comment n'as-tu pas daigné t'apitoyer sur nous, au moment où Chemr me coupait la gorge ? Cependant, la triste Zeineb t'envoyait bien des soupirs et des plaintes. Si tu eusses voulu nous aider, il t'eût été facile de nous délivrer. Père ! mon cadavre gisait oublié sur le sable du désert pendant trois jours, car tel était le délai nécessaire à la vengence d'Ibn-Séad, ce scélérat sans peur. Aux bords de l'Euphrate, le glaive de l'injustice coupa les deux bras à mon frère Abbas ; père ! mon Aly Ekber fut hâché en morceaux ; mon Kassem avait les mains et les pieds rouges de sang.

Aly. — Juste Dieu ! aurais-tu réellement permis à ces traîtres de décapiter Hussein ? O mon fils ! Que je dépose un baiser sur ton cou gorgé de sang !

Hatef. — Voilà l'Imam Hassan, ce baume salutaire pour toute âme endolorie ; le doux chef des nations arrive ici avec mille sanglots. Lui aussi, il veut voir la tête du Séid des hommes et des démons.

Hassan. — Je suis Hassan, cyprès de la plantation de Mohammed l'Arabe. Moi, dont le cœur fut fermé à clef par la main du chagrin, fermé à l'accès de toute joie terrestre! Après m'être convaincu de l'inconstance des choses d'ici-bas, j'ai jeté dans la gueule du sort les débris de mon cœur brisé. C'est moi dont la coupe à boire avait été empoisonnée, et j'en ai bu la lie du malheur jusqu'au fond! Je te salue, tête ensanglantée de Hussein; il me serait doux de mourir pour ce beau et noble corps qu'elle couronnait jadis. Pourquoi l'a t-on décapité impitoyablement? Accorde-moi un moment d'entretien, ô mon frère!

La tête. — Hassan, regarde ce qu'est devenu ton Hussein; contemple sa bouche ruisselante de sang, ô lumière de mes yeux! Tu tombas martyr du poison, moi martyr du glaive. Deux frères, deux cadavres sur le chemin du salut.

Hassan. — Ah! plutôt ensevelir ma tête sous les cendres noires que voir la tienne séparée de son tronc! Encore quelques paroles, mon frère; elles tombent une à une de tes lèvres comme autant de perles et de rubis. Dis-moi, notre Kassem que j'aimais tant, cette fleur de mon rosier, ce cyprès du bord de mon ruisseau, où est-il?

La tête. — Ecoute, mon frère empoi-

sonné, martyr au cœur brisé, mes entrailles déchirées par le venin! Des scélérats mécréants, après m'avoir tué, m'ont mis dans cet état déplorable que tu vois : de même, pour Kassem, ils ont donné un banquet dans le désert de Kerbéla, joyeux banquet! Par un caprice de fortune, les apprêts de sa noce furent convertis en pompes funèbres et sa couche nuptiate en corbillard de morts.

Hatef. — Retirez-vous à l'écart! Car voilà la mère des mortels; Eve vient avec des yeux humides rendre visite au petit-fils de notre Prophète. L'illustre compagne d'Adam s'avance, affligée, pour voir la tête de Hussein altérée de soif.

Eve. — Plaise à Dieu qu'Eve tombe victime de ta tête lumineuse, Hussein! Lumière des yeux, de quel délit te serais-tu rendu coupable pour avoir été décapité? Ce cou de cygne, lieu de repos favori des tempes du Prophète, fut tranché par la haine des barbares. Je te salue, tête de Hussein, débordante de sang, reçois l'hommage de nos larmes de sang. Quel meurtrier leva une main sacrilége sur ce front couronné d'auréole? Instruis-moi : Où sont tes sœurs Zeineb et Kulsoum? Pourquoi ne vois-je pas ici tes tristes orphelins ni tes filles? Une seule parole de toi ferait tressaillir mon cœur de délices!

Hatef. — Faites place! La mère d'Isaac, victime de Dieu, arrive avec les yeux humides; noble Agar, compagne du lit d'Abraham, ami de Dieu. Elle arrive pour pleurer sur la tète de Hussein, roi des démons et des hommes. Observez comme elle souffre, que de soupirs et de lamentations soulèvent sa poitrine!

Agar. — Je suis Agar, en proie à la plus profonde affliction, mes yeux saignent. Agar, séparée de toi, martyr, ne sait guère que se livrer aux gémissements et aux lamentations. Je te salue, lumière d'yeux de Fathema, noble tète de l'asile des mortels. J'offrirais volontiers la mienne pour te sauver. Pourquoi donc avais-tu ainsi renoncé à tout espoir de vivre plus longtemps? Le lieu d'habitation des anges et des démons est devenu un sérail de deuil après ta mort.

Hatef. — La mère de Joseph, Rachel, arrive pour gémir sur la tète de Hussein, Imam du siècle. Elle se meurtrit la poitrine à coups de poing, s'arrache la chevelure et fond en larmes. Tout cela pour honorer les obsèques du maître des martyrs.

Rachel. — Moi, mère de Joseph, j'apporte mon cœur navré de douleur à cause de la triste fin de Hussein, prince du siècle. Rachel serait heureuse d'avoir l'occasion de racheter de sa propre personne les tour-

ments essuyés par ta poitrine couverte de blessures. Je te salue, tête de Hussein, gorgée de sang. Mon fils Joseph est ton serviteur dévoué. Que je tombe victime de ton visage, pâle comme la lune? Malédiction au meurtrier qui insulta tes restes mortels! O Hussein! Puissé-je sacrifier ma propre tête pour conserver la tienne; oui, l'âme de mon âme pour raviver ton corps inanimé?

Hatef. — Cette femme qui s'approche triste et gémissante est la fille de Jétro. La grande douleur qu'elle éprouve fait que son âme est semblable à un manteau déchiré en lambeaux. La voilà se frappant la tête avec ses deux mains, et sanglotant à la vue de la tête tranchée de Hussein.

La fille de Jétro. — Mille fois je t'aurais sacrifié mon âme, ô Hussein, lumière d'yeux du monde! Je suis fille de Jétro. Hommage à ta tête lumineuse, ô Imam Hussein! Tête dont l'éclat ne saurait être terni par ce sang qui l'inonde. Tous les chérubins du ciel en souffrent de même que moi. Je n'ai pas de force pour contempler ta tête tranchée, et je me serais offerte en holocauste pour un seul regard de toi.

Hatef. — Je vois arriver tout à l'heure la mère de Jésus; elle se désole, elle soupire, elle sanglote et couvre de cendres de deuil sa chevelure flottante. Plus elle ap-

proche de la tête de Hussein, plus ses lèvres sont fécondes en exclamations, ses yeux en pleurs. Elle veut honorer dûment le trépas du descendant d'Aly.

Marie. — Moi, Marie, frappée d'affliction, désolée et hors de moi-même, je me couvre de cendres de deuil à cause de toi. Ah! plût à Dieu que Marie eût été sacrifiée au lieu de cette tête chérie ; plût à Dieu que la terre entière eût croulé en ruines, plutôt que d'avoir servi de théâtre à un crime aussi atroce ! Pauvre Fathema, quand elle aura appris ce qui advint à la lumière de ses yeux, quand elle aura vu que son Hussein a été massacré par une vile soldatesque, pauvre mère! Ses cris amèneront sur la terre le jour du jugement dernier.

Reçois mon salut, ô lumière des deux prunelles de Fathema ! Je voudrais être aveugle plutôt que de te trouver dans un état pareil, que d'appuyer mes regards sur les gloires de cette tête tranchée. O septième ciel, je te jette mes cris, mes malédictions; Dieu! arrache les yeux de Marie, mais épargne-lui la vue du cadavre mutilé du plus cher d'entre les imams.

Hatef. — A présent arrive la mère de Moïse, avec cent soupirs et lamentations, pour visiter la tête du chef des hommes et des génies. Elle arrive avec les yeux en pleurs,

avec des gestes exprimant sa douleur sincère. Elle s'approche de la tête de Hussein en se frappant la tête et le sein.

La Mère de Moïse. — Tête tombée sous l'épée de l'ennemi, accepte mes hommages. Dis-moi, qui t'a séparée de ton beau corps? Quel est le traître infâme qui s'est rendu coupable de ce forfait? Je te salue, lumière des yeux des hommes et des esprits, martyr par le crime, majestueux imam Hussein! Etait-ce le prix de tes vertus que ce cadavre décapité et abandonné aux loups du désert? Ah! que je serve de rançon à cette tête pure et couronnée d'auréole. Dieu fasse que ce spectacle m'aveugle et que je ne voie plus dans un semblable état les reliques de ce bijou du monde.

Hatef. — Hadedja, mère de Fathema, grand-mère de l'imam Hussein, arrive ici pour visiter le feu prince. Elle a les yeux chargés de rosée, le cœur fatigué de douleur. Voyez comme, toute émue, elle vient faire ses adieux et pleurer.

Hadedja. — Je suis Hadedja, ta grand-mère, ô Hussein. Je me désole et gémis après toi, inconsolable de n'avoir pas pu faire sacrifice de moi-même pour sauver ta tête innocente. Dis-moi, où est le reste de ton corps? Pourquoi t'a-t-on décapité? Scélérats! vous

n'avez donc pas rougi de honte, ni craint la colère du prophète de Dieu ?

Rose du jardin de ma fille, je te salue : Alpha de la constellation du Capricorne, je te salue ! Reçois cet hommage de mon âme affligée, tête chérie ! A la vue de ce crâne ensanglanté, mon cœur se rouvre et se déchire comme un lambeau d'étoffe.

Hatef. — En arrière, en arrière, faites place ! L'illustre Fathema arrive, pour visiter la tête du prince des martyrs. Moines blancs et noirs, vous tous tant que vous êtes ici, laissez passer la mère éplorée de Hussein le martyr, la protectrice des mortels au jour de résurrection. Prophètes de Dieu, je vous conjure au nom de Dieu, retirez-vous à une distance respectueuse, rangez-vous en ligne de deux côtés, honorez la perle de pudeur, Fathema, qui descend du paradis pour venir ici (1).

Fathema. — Victime du fer des injustes, que je sois celle de ton courage ! Rose à peine épanouie dans les jardins de la vraie foi, que ta mère te soit sacrifiée.

La tête. — O ma triste mère, tu ne veux pas que je souffre seul ; ma meilleure amie,

(1) Chez les musulmans l'usage veut qu'aussitôt qu'une dame de distinction arrive quelque part, tous les hommes qui se trouvent sur son passage se retirent. La regarder en face serait un acte de lèse-décence impardonnable, un attentat à la pudeur publique.

tu viens ici partager mes chagrins. Viens, vois ce que je suis devenu.

Fathema. — Oui, je suis ta pauvre mère, mes yeux pleurent du sang, me voilà malheureuse et délaissée par toi.

La tête. — Mère au cœur navré d'amertume ! La main du méchant Chemr t'a rendue sans fils, mère, viens voir ce que je suis devenu.

Fathema. — Où donc est Ekber, au manteau de pourpre ? Où est Kassem dans sa tunique couleur rose ? Dis-le moi, et que ta mère devienne ta victime.

La tête. — Mère ! ton Ekber sut mourir en vrai martyr. Kassem se roule dans son propre sang ! que de calamités se sont déchaînées contre nous, viens, et pour un instant vois ce que je suis devenu.

Fathema. — Je te salue, martyr de la cruauté ! Brisé sous le fer des tyrans, noyé dans ton sang ! Je te salue ! Malheureuse tête, loin de ton corps, je te salue ! Où est ton cadavre ? Ta mère est prête à mourir seulement à la vue de ta tête. Ah ! que je sois victime de ces traits défigurés ! Pourquoi des flots de sang m'ont-ils caché ton corps ? Parle, Hussein, parle, et que je sois sacrifiée en holocauste pour toi.

La tête. — Salut, fille du prophète des mortels ! Sois bienvenue, ma mère. Mille

fois, Hussein, pour te plaire, sacrifierait son âme; à présent même il l'aurait jetée à tes pieds pour te remercier de ton arrivée ici. Voilà bien ton Hussein, que tu élevais en lui prodiguant cent caresses et cent soins. Voilà le charme de ton cœur, la lumière de tes yeux. Voilà ce que nous a fait cette nation inique. Barbares, dans leur cruauté sordide, ils m'ont tranché la tète. O ma mère, ce que j'ai enduré, aucun être créé ne l'avait jamais enduré.

Fathema. — O mon astre scintillant à travers un nuage de sang! Malheureuse mère que je suis, le rubis de tes joues vermeilles s'est lavé dans de l'eau de sang. Tu es méconnaissable, ô lumière de mes yeux humides! Dieu, pourquoi ne me frappes-tu pas de cécité quand je contemple ces horreurs! Une tète noble comme celle-là buvant son sang, pauvre mère!

Dis-moi, mon fils, où est ta Zéineb? Tu es avare de paroles, les deux battants de la porte de sortie de tes doux propos se ferment devant la tendresse de ta mère.

Il fait nuit, les mortels reposent leurs têtes sur des oreillers de repos, et la tienne par terre, sans autre lit que celui des cailloux du désert. Raconte à ta mère tout ce qui t'advint, narre-lui tous les détails de ton martyre.

La tête. — Mère aimante, si je te dis tout ce que cette tète tranchée a souffert, tu

n'auras pas la force de m'écouter. Au milieu d'une détresse inouïe, l'orage a brisé nos frêles embarcations. Vois mon cadavre par terre, ma tête sur la pointe d'une lance!

Personne autre que le glaive n'a vu ni entendu ce qui se passait en moi. Personne, autre que la flèche n'a su pénétrer au fond de mon cœur. Un ruisseau de larmes m'a donné à boire, et il n'y a eu que les blessures mortelles qui ont eu pitié de moi! Excepté la soif, personne ne se souciait de ce qui se passait en moi. Excepté le sable mouvant, personne n'a déposé mon corps sur son sein. Aucune plante n'a poussé dans mon jardin, sinon le pavot de regrets. L'injustice et la cruauté épuisèrent sur moi toutes les sources de leur rage. Les cris de mes petits enfants : Soif! soif! s'unissaient au râle de mon agonie.

FATHEMA. — Cendre des pénitents, couvre la tête de Fathema, et qu'elle n'ait plus d'yeux! Quels étaient donc tes péchés dans ce monde, ô mon Hussein? Ton gosier coupé et béant, ta tète séparée du corps, comme celle d'un agneau du sacrificateur. Dieu, quel sort rencontrèrent-ils tes frères, tes amis, tes alliés et tes sectateurs? Qu'est devenu Aly Ekber, lumière de ton cœur et de tes yeux, et Abbas, et Kassem, et Asgar? Qu'est-ce qui est arrivé à la triste Zeineb et

à Kulsoum, au milieu de tant d'ignominies, de meurtres, d'angoisses et de soif? Et ce charme de ta poitrine, la mignonne Sékina, comment pouvait-elle faire face à tant de privations?

La tête. — Mère malheureuse, tu t'affligerais trop en apprenant les désastres de tes orphelins. Je ne puis pas raconter l'histoire du brave Kassem. Il me serait pénible de passer la perle de son martyre dans le fil du récit. Il tomba raide, comme une larme d'yeux, sur cette oasis-là, les mains et les pieds ruisselant de sang; comme si c'était du cosmétique de nouveau marié (1). Quand je jetai mon dernier regard sur Aly-Ekber, je sentis comme une montagne qui venait de s'écrouler sur moi, chacun de ses membres fut meurtri, brisé, pollué de boue et de sang. Personne n'a donné de l'eau à mes enfants orphelins. Abandonnés de tout le monde, ils me cherchaient avec leurs lèvres fiévreuses, et moi, grâce à Yézid, je leur envoyai, en guise d'eau, un ruisseau de sang de mes plaies!

Fathema, *à son père.* — Prophète, entends-tu ce que les méchants ont fait à Hussein? Impitoyables dans leur cruauté, ils lui ont

(1) On sait qu'en Perse, au jour du mariage, les amis du nouveau marié le conduisent aux bains, lui parfument les cheveux, et lui font peindre en rouge (hèna) les mains et les pieds, surtout les ongles.

tranché la tête. Sois juge, dis, mon père, comment ne crierai-je pas : « Ah Dieu, Dieu, venge la mort de mon fils ! Juge si je puis voir mon enfant abandonné, avili !... »

MOHAMMED. — Ne t'afflige point, Fathema, ton père t'honore, il te sacrifierait son existence plutôt que de voir une larme de toi.. Tu as le droit de plaindre ton fils assassiné, noyé dans son noble sang. Mais c'est un mystère que la vraie cause de ce martyre ; pour prix de ce martyre Dieu déposera entre nos mains la clef du Paradis et la clef de l'Enfer, au jour du dernier jugement. Il laissera à ton bon plaisir les destinées futures de notre peuple. Alors il sera libre à toi, ma fille, de tirer des meurtriers de Hussein, une vengeance telle que tu la choisiras.

FATHEMA. — Ainsi soit-il. Mais, comme nous n'étions pas présents à Kerbéla, au jour de sa mort, allons-y tout à l'heure, mon père, pour nous acquitter des derniers devoirs auprès de son cadavre. Honorons-le par des lamentations et des chants funèbres ! Laissons pleuvoir de nos yeux des larmes de sang.

MOHAMMED. — Tu peux le faire, ma fille. Entourez-le de tels honneurs et pompes funèbres qu'il te plaira ; et que toute la surface du globe, depuis le séjour océanique de la baleine jusqu'au séjour céleste de la lune, soit

inondée de vos larmes. N'écoute que ta douleur, meurtris tes joues, laisse ta chevelure éparse flotter au gré des vents.

Fathema, *chante* (1). — Hélas! ô lumière de mes yeux! qu'es-tu devenue? Sa tête tombe de ses épaules et roule par terre; son cadavre se débat dans le sang, sur le désert de Kerbéla. Enfant de mon âme, je suis sa victime, victime d'un seul regard de tes yeux. Ah! si je pouvais mourir pour toi, fils de mon âme. Dieu! me voilà sans fils. Mes entrailles saignent à l'idée d'être séparée de lui. Ah! que ta mère tombe comme une offrande expiatoire pour ton âme, pour ton corps! Et tes enfants, dis-moi, comment les verrais-je esclaves dans une contrée étrangère? Comment verrais-je tes orphelins, ô fils de mon âme?

Mohammêd. Hussein, ton grand-père, le puissant, te rend hommage et son cœur se fend en se rappelant ce que tu as souffert. Le temps de la séparation est arrivé; reçois mes adieux, lumière de mes prunelles! Viens, viens, que je presse ta tête contre mon sein, et que j'expire en pleurant ce moment de de notre séparation (1). Comment sans toi

(1) Dans l'original, *noûhé*, chant de doléance. Les Grecs modernes et beaucoup d'autres nations ont encore retenu cette coutume. Ce sont les Neniœ des tragiques anciens.

jouirai-je du repos, dans le paradis sublime? Comment ne pas gémir et soupirer étant éloigné de toi?

Fathema. — Je te fais mes adieux, mon fils, joie de ma poitrine fatiguée de douleur. J'ignore qui y entonne des chants de doléance en ton honneur, encore un baiser d'adieu et je m'en vais : Dieu veille sur toi. Du haut de mon séjour au paradis, je te suivrai de mes vœux. Dieu te garde !

La tête. — Pars! O ma mère au visage d'ange. La seule prière que j'aurais à te faire encore est de te recommander Sékina. Que son âme te soit aussi chère que la tienne, veille sur sa jeunesse, protège-la. N'oublie point mes autres enfants, ni mes sœurs inconsolables. O hommes parjures ! est-ce en les insultant que vous prouvez votre gratitude pour les bienfaits de notre grand-père?

Mohammed. — Peuple d'ingrats! Je traînai le fardeau de tes perversités. Vous ayant toujours trouvés enclins au mal, mon cœur ne cessait pourtant de brûler jour et nuit, et de s'exhaler en encens de prières, afin d'expier vos péchés. Est-ce ainsi que vous me prouvâtes le respect dû aux droits que j'avais sur vous. Est-ce ainsi que vous acquittâtes la dette du dévouement envers moi ! Vous avez flétri mon cœur d'un cautère saignant, vous avez jeté au vent les fleurs

de mon jardin, emprisonné mes enfants refusé de l'ombre et de l'eau à mes filles, qui vous en priaient, les lèvres desséchées de soif. (*Tous les prophètes et prophétesses disparaissent.*)

Le Prieur. — Que je tombe victime de ta tête, ô orgueil de deux mondes ! Explique-moi, élu des hommes et des démons, d'où étaient venues ces femmes vêtues de noir. Elles prononçaient sur ta tête des doléances pour les trépassés, et te rendaient les honneurs funèbres. Que signifiait toute cette foule de pleureurs et de pleureuses qui se frappaient la poitrine sur tes dépouilles mortelles ?

La tête. — Ces trois femmes que tu as remarquées, pleurant plus que les autres, étaient Hadedja, Marie et Eve. Quant à celle qui me quitta la dernière, sache-le, c'était ma mère, l'auguste Fathema.

Le Prieur. — Hussein, lumière des yeux du très-puissant Mohammed, souvenir laissé aux mortels par le courageux Aly, mon cerveau brûle de l'amour que tu viens de m'inspirer. Exauce mon humble prière, martyr tombé sous le fer des injustes. Je désire que tu me convertisses à ta propre religion, ô Hussein, je renonce à l'étole de prêtre chrétien.

La tête. — Récite après moi la formule de la profession de foi de l'Islam ; dis :

« Je confesse qu'il n'y a pas de Dieu autre

qu'Allah, et que Mohammed est envoyé de Dieu, et Aly ami de Dieu. »

Le Prieur. — Dieu, n'oublie pas, au jour du jugement dernier, les paroles que je prononce :

« Je confesse qu'il n'y a pas de Dieu autre qu'Allah (1). »

(1) Le corps d'un musulman mort doit être enterré le plus vite possible, autrement son âme n'aurait pas de repos. Aussitôt que le défunt a été inhumé, avec le rite d'usage, les deux anges inquisiteurs, Nakir et Munkir, viennent lui demander s'il sait bien le catéchisme mahométan. Cet examen fini, on le conduit par devant le tribunal suprême, où l'arrêt est prononcé. Voilà pourquoi l'âme de Hussein ne peut pas entrer en paradis pour rejoindre ses parents, avant que son cadavre soit enterré avec tous les honneurs qui lui sont dus.







TABLE

Saint-Quentin. — Imp. J. MOUREAU.

